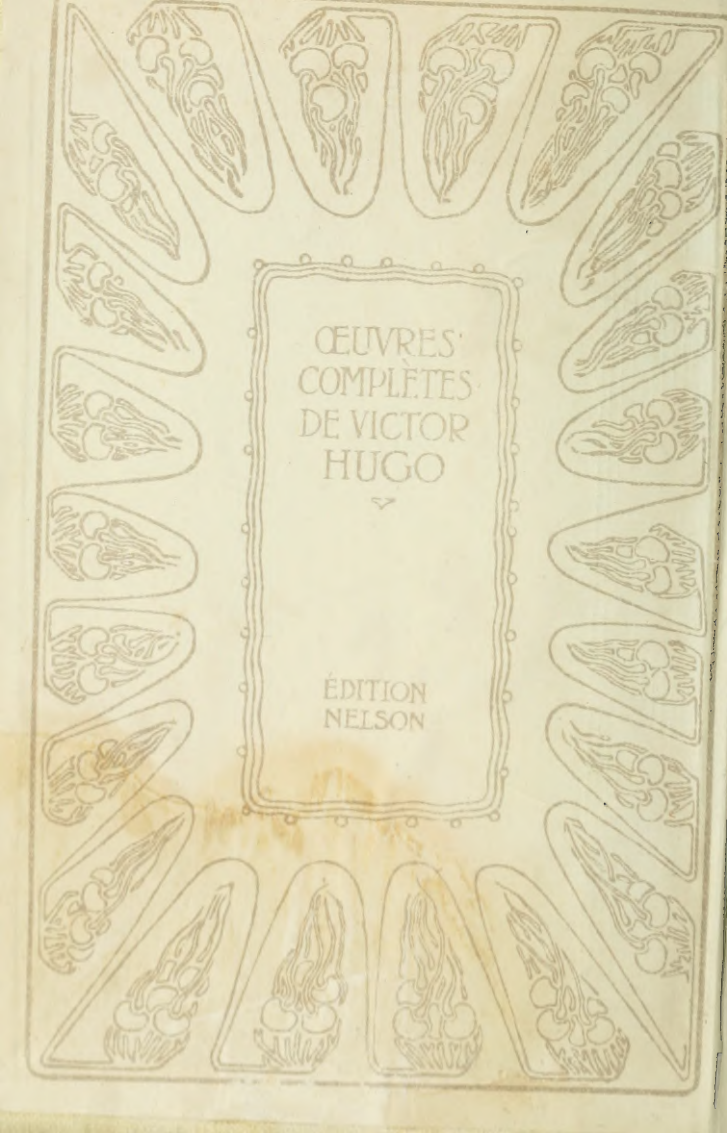
VICTOR·HUGO

LA LÉGENDE DES SIÈCLES


ŒUVRES
COMPLÈTES
DE VICTOR
HUGO
ÉDITION
NELSON

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

ÉDITION NELSON

PQ
2285
.L15
1912
v. 2
SMRS

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

TOME DEUXIÈME

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lalgendedessi191202hugo

Renoir M.

La Légende des Siècles

Par

Victor Hugo

TOME DEUXIÈME

Paris
Nelson, Éditeurs
189, rue Saint-Jacques
Londres, Édimbourg et New-York

COLLECTION NELSON

Publiée sous la direction littéraire de
CHARLES SAROLEA,
Docteur ès lettres : Directeur de la Section française à l'Université d'Édimbourg.

TABLE

Pages

XVI

LES TRÔNES D'ORIENT

I. Zim-Zizimi 13
II. 1453 28
III. Sultan Mourad 29
IV. Le bey outragé 40
V. La chanson des doreurs de proues . 42

XVII

AVERTISSEMENTS ET CHÂTIMENTS

I. Le travail des captifs 47
II. Homo duplex 50
III. Verset du Koran 51
IV. L'aigle du casque 52

XVIII

L'ITALIE — RATBERT

I. Les conseillers probes et libres . . 69
II. La défiance d'Onfroy 79

Pages

III. La confiance du marquis Fabrice . . 84

I. Isora de Final — Fabrice d'Albenga 84
II. Le défaut de la cuirasse . . 86
III. Aïeul maternel 88
IV. Un seul homme sait où est caché le trésor 89
V. Le corbeau 91
VI. Le père et la mère . . . 92
VII. Joie au château 93
VIII. La toilette d'Isora . . . 94
IX. Joie hors du château . . . 97
X. Suite de la joie 98
XI. Toutes les faims satisfaites . . 102
XII. Que c'est Fabrice qui est un traître . 103
XIII. Silence 104
XIV. Ratbert rend l'enfant à l'aïeul . 107
XV. Les deux têtes 111
XVI. Après justice faite . . . 113

XIX

WELF, CASTELLAN D'OSBOR

Welf, castellan d'Osbor 115

XX

LES QUATRE JOURS D'ELCIIS

Les quatre jours d'Elciis 143

I. Le premier jour. — Gens de guerre et gens d'église 145
II. Le deuxième jour. — Rois et peuples 162
III. Le troisième jour. — Les catastrophes 171
IV. Le quatrième jour. — Dieu . . 178

Pages

XXI

LE CYCLE PYRÉNÉEN

I. Gaïffer-Jorge, duc d'Aquitaine . . 183
II. Masferrer 188
I. Neuvième siècle. — Pyrénées . . 188
II. Terreur des plaines . . . 190
III. Les hautes terres 192
IV. Masferrer 195
V. Le castillo 200
VI. Une élection 205
VII. Les deux porte-sceptre . . . 208
III. La paternité 211

XXII

SEIZIÈME SIÈCLE — RENAISSANCE — PAGANISME

Le satyre 223
I. Le bleu 226
II. Le noir 233
III. Le sombre 240
IV. L'étoilé 246

XXIII

« Je me penchai. J'étais dans le lieu ténébreux » 251

XXIV

CLARTÉ D'ÂMES

Clarté d'âmes 253

Pages

XXV

LES CHUTES

Fleuves et poètes 257

XXVI

LA ROSE DE L'INFANTE

La rose de l'infante 259

XXVII

L'INQUISITION

Les raisons du Momotombo 269

XXVIII

LA CHANSON DES AVENTURIERS DE LA MER

La chanson des aventuriers de la mer . . 273

XXIX

MANSUÉTUDE DES ANCIENS JUGES

Mansuétude des anciens juges 279

XXX

L'ÉCHAFAUD

L'échafaud 281

XXXI

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE — LES MERCENAIRES

Le régiment du baron Madruce (Garde impériale suisse) 285

Pages

XXXII

INFERI

Inferi 305

XXXIII

LE CERCLE DES TYRANS

I. *Liberté* 309
II. « *Archiloque l'atteste, Athènes l'entendit* » 311
III. « *Qu'est-ce que ce cercueil déposé...* » . 312
IV. « *Je marchais au hasard devant moi...* » 313
V. *Un voleur à un roi* 314
VI. *Les mangeurs* 321
VII. *Aux rois* 324

XXXIV

TÉNÈBRES

I. « *L'homme est humilié de son lot...* » . 331
II. « *La nuit! la nuit! la nuit!...* » . . 334
III. « *L'homme se trompe!...* » . . . 337

XXXV

LÀ-HAUT

Là haut 339

Pages

XXXVI

LE GROUPE DES IDYLLES

I. Le groupe des idylles 343
I. Orphée 343
II. Salomon 344
III. Archiloque 345
IV. Aristophane 346
V. Asclépiade 347
VI. Théocrite 348
VII. Bion 349
VIII. Moschus 350
IX. Virgile 351
X. Catulle 352
XI. Longus 354
XII. Dante 355
XIII. Pétrarque 356
XIV. Ronsard 357
XV. Shakespeare 358
XVI. Racan 359
XVII. Segrais 360
XVIII. Voltaire 362
XIX. Chaulieu 363
XX. Diderot 364
XXI. Beaumarchais 366
XXII. André Chénier 367
II. L'idylle du vieillard. — La voix d'un enfant d'un an 369

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

TOME II

XVI

LES TRÔNES D'ORIENT

I

ZIM-ZIZIMI

ZIM-ZIZIMI, soudan d'Égypte, commandeur
Des croyants, padischah qui dépasse en grandeur
Le césar d'Allemagne et le sultan d'Asie,
Maître que la splendeur énorme rassasie,
Songe. C'est le moment de son festin du soir ;
Toute la table fume ainsi qu'un encensoir ;
Le banquet est dressé dans la plus haute crypte
D'un grand palais bâti par les vieux rois d'Égypte ;
Les plafonds sont dorés et les piliers sont peints ;
Les buffets sont chargés de viandes et de pains,
Et de tout ce que peut rêver la faim humaine ;
Un roi mange en un jour plus qu'en une semaine
Le peuple d'Ispahan, de Byzance et de Tyr ;
Et c'est l'art des valets que de faire aboutir
La mamelle du monde à la bouche d'un homme ;
Tous les mets qu'on choisit, tous les vins qu'on renomme
Sont là, car le sultan Zizimi boit du vin ;

Il rit du livre austère et du texte divin
Que le derviche triste, humble et pâle, vénère ;
L'homme sobre est souvent cruel, et, d'ordinaire,
L'économe de vin est prodigue de sang ;
Mais Zim est à la fois ivrogne et malfaisant.

Ce qui n'empêche pas qu'il ne soit plein de gloire.
Il règne ; il a soumis la vieille Afrique noire ;
Il règne par le sang, la guerre et l'échafaud ;
Il tient l'Asie ainsi qu'il tient l'Afrique ; il faut
Que celui qui veut fuir son empire s'exile
Au nord, en Thrace, au sud, jusqu'au fleuve Baxile ;
Toujours vainqueur, fatal, fauve, il a pour vassaux
Les batailles, les camps, les clairons, les assauts ;
L'aigle en l'apercevant crie et fuit dans les roches.
Les rajahs de Mysore et d'Agra sont ses proches,
Ainsi qu'Omar, qui dit : Grâce à moi, Dieu vaincra.
Son oncle est Hayraddin, sultan de Bassora,
Les grands cheiks du désert sont tous de sa famille,
Le roi d'Oude est son frère, et l'épée est sa fille.

Il a dompté Bagdad, Trébizonde, et Mossul
Que conquit le premier Duilius, ce consul
Qui marchait précédé de flûtes tibicines ;
Il a soumis Gophna, les forêts abyssines,
L'Arabie, où l'aurore a d'immenses rougeurs,
Et l'Hedjaz, où, le soir, les tremblants voyageurs,
De la nuit autour d'eux sentant rôder les bêtes,
Allument de grands feux, tiennent leurs armes prêtes,
Et se brûlent un doigt pour ne pas s'endormir ;
Mascate et son iman, la Mecque et son émir,

Le Liban, le Caucase et l'Atlas font partie
De l'ombre de son trône, ainsi que la Scythie,
Et l'eau de Nagaïn, et le sable d'Ophir,
Et le Sahara fauve, où l'oiseau vert asfir
Vient becqueter la mouche aux pieds des dromadaires :
Pareils à des vautours forcés de changer d'aires,
Devant lui, vingt sultans, reculant hérissés,
Se sont dans la fournaise africaine enfoncés ;
Quand il étend son sceptre, il touche aux âpres zones
Où luit la nudité des fières amazones ;
En Grèce, il fait lutter chrétiens contre chrétiens,
Les chiens contre les porcs, les porcs contre les chiens ;
Tout le craint ; et sa tête est de loin saluée
Par le lama debout dans la sainte nuée,
Et son nom fait pâlir parmi ses Kassburdars
Le sophi devant qui flottent sept étendards ;
Il règne ; et le morceau qu'il coupe de la terre
S'agrandit chaque jour sous son noir cimeterre ;
Il foule les cités, les achète, les vend,
Les dévore ; à qui sont les hommes, Dieu vivant ?
A lui, comme la paille est au bœuf dans l'étable.

*

Cependant il s'ennuie. Il est seul à sa table,
Le trône ne pouvant avoir de conviés ;
Grandeur, bonheur, les biens par la foule enviés,
L'alcôve où l'on s'endort, le sceptre où l'on s'appuie,
Il a tout ; c'est pourquoi ce tout-puissant s'ennuie ;
Ivre, il est triste.

Il vient d'épuiser les plaisirs ;
Il a donné son pied à baiser aux vizirs ;
Sa musique a joué les fanfares connues ;
Des femmes ont dansé devant lui toutes nues ;
Il s'est fait adorer par un tas prosterné
De cheiks et d'ulémas décrépits, étonné
Que la barbe fût blanche alors que l'âme est vile ;
Il s'est fait amener des prisons de la ville
Deux voleurs qui se sont traînés à ses genoux,
Criant grâce, implorant l'homme maître de tous,
Agitant à leurs poings de pesantes ferrailles,
Et, curieux de voir s'échapper leurs entrailles,
Il leur a lentement lui-même ouvert le flanc ;
Puis il a renvoyé ses esclaves, bâillant.

Zim regarde, en sa molle et hautaine attitude,
Cherchant à qui parler dans cette solitude.

*

Le trône où Zizimi s'accoude est soutenu
Par dix sphinx au front ceint de roses, au flanc nu ;
Tous sont en marbre blanc ; tous tiennent une lyre ;
L'énigme dans leurs yeux semble presque sourire ;
Chacun d'eux porte un mot sur sa tête sculpté,
Et ces dix mots sont : Gloire, Amour, Jeu, Volupté,
Santé, Bonheur, Beauté, Grandeur, Victoire, Joie.

Et le sultan s'écrie :

« O sphinx dont l'œil flamboie,

Je suis le Conquérant ; mon nom est établi
Dans l'azur des cieux, hors de l'ombre et de l'oubli ;
Et mon bras porte un tas de foudres qu'il secoue ;
Mes exploits fulgurants passent comme une roue ;
Je vis ; je ne suis pas ce qu'on nomme un mortel ;
Mon trône vieillissant se transforme en autel ;
Quand le moment viendra que je quitte la terre,
Étant le jour, j'irai rentrer dans la lumière ;
Dieu dira : « Du sultan je veux me rapprocher. »
L'aube prendra son astre et viendra me chercher.
L'homme m'adore avec des faces d'épouvante ;
L'Orgueil est mon valet, la Gloire est ma servante ;
Elle se tient debout quand Zizimi s'assied ;
Je dédaigne et je hais les hommes ; et mon pied
Sent le mou de la fange en marchant sur leurs nuques.
A défaut des humains, tous muets, tous eunuques,
Tenez-moi compagnie, ô sphinx qui m'entourez
Avec vos noms joyeux sur vos têtes dorés,
Désennuyez le roi redoutable qui tonne ;
Que ma splendeur en vous autour de moi rayonne ;
Chantez-moi votre chant de gloire et de bonheur ;
O trône triomphal dont je suis le seigneur,
Parle-moi ! Parlez-moi, sphinx couronnés de roses ! »

Alors les sphinx, avec la voix qui sort des choses,
Parlèrent : tels ces bruits qu'on entend en dormant.

*

LE PREMIER SPHINX.

La reine Nitocris, près du clair firmament,
Habite le tombeau de la haute terrasse ;

Elle est seule, elle est triste ; elle songe à sa race,
A tous ces rois, terreur des grecs et des hébreux,
Durs, sanglants, et sortis de son flanc ténébreux ;
Au milieu de l'azur son sépulcre est farouche ;
Les oiseaux tombent morts quand leur aile le touche ;
Et la reine est muette, et les nuages font
Sur son royal silence un bruit sombre et profond.
Selon l'antique loi, nul vivant, s'il ne porte
Sur sa tête un corps mort, ne peut franchir la porte
Du tombeau, plein d'enfer et d'horreur pénétré.
La reine ouvre les yeux la nuit ; le ciel sacré
Apparaît à la morte à travers les pilastres ;
Son œil sinistre et fixe importune les astres ;
Et jusqu'à l'aube, autour des os de Nitocris,
Un flot de spectres passe avec de vagues cris.

LE DEUXIÈME SPHINX.

Si grands que soient les rois, les pharaons, les mages
Qu'entoure une nuée éternelle d'hommages,
Personne n'est plus haut que Téglath-Phalasar.
Comme Dieu même, à qui l'étoile sert de char,
Il a son temple avec un prophète pour prêtre,
Ses yeux semblent de pourpre, étant les yeux du maître ;
Tout tremble ; et, sous son joug redouté, le héros
Tient les peuples courbés ainsi que des taureaux ;
Pour les villes d'Assur que son pas met en cendre,
Il est ce que sera pour l'Asie Alexandre,
Il est ce que sera pour l'Europe Attila ;
Il triomphe, il rayonne ; et, pendant ce temps-là,

Sans savoir qu'à ses pieds toute la terre tombe,
Pour le mur qui sera la cloison de sa tombe,
Des potiers font sécher de la brique au soleil.

LE TROISIÈME SPHINX.

Nemrod était un maître aux archanges pareil ;
Son nom est sur Babel, la sublime masure ;
Son sceptre altier couvrait l'espace qu'on mesure
De la mer du couchant à la mer du levant ;
Baal le fit terrible à tout être vivant
Depuis le ciel sacré jusqu'à l'enfer immonde,
Ayant rempli ses mains de l'empire du monde.
Si l'on eût dit : « Nemrod mourra », qui l'aurait cru ?
Il vivait ; maintenant cet homme a disparu.
Le désert est profond et le vent est sonore.

LE QUATRIÈME SPHINX.

Chrem fut roi ; sa statue était d'or ; on ignore
La date de la fonte et le nom du fondeur ;
Et nul ne pourrait dire à quelle profondeur,
Ni dans quel sombre puits, ce pharaon sévère
Flotte, plongé dans l'huile, en son cercueil de verre.
Les rois triomphent, beaux, fiers, joyeux, courroucés,
Puissants, victorieux ; alors Dieu dit : Assez !

Le temps, spectre debout sur tout ce qui s'écroule,
Tient et par moments tourne un sablier, où coule

Une poudre qu'il a prise dans les tombeaux
Et ramassée aux plis des linceuls en lambeaux,
Et la cendre des morts mesure aux vivants l'heure.

Rois, le sablier tremble et la clepsydre pleure ;
Pourquoi ? le savez-vous, rois ? C'est que chacun d'eux
Voit, au delà de vous, ô princes hasardeux,
Le dedans du sépulcre et de la catacombe,
Et la forme que prend le trône dans la tombe.

LE CINQUIÈME SPHINX.

Les quatre conquérants de l'Asie étaient grands ;
Leurs colères roulaient ainsi que des torrents ;
Quand ils marchaient, la terre oscillait sur son axe ;
Thuras tenait le Phase, Ochus avait l'Araxe,
Gour la Perse, et le roi fatal, Phul-Bélézys,
Sur l'Inde monstrueuse et triste était assis ;
Quand Cyrus les lia tous quatre à son quadrige,
L'Euphrate eut peur ; Ninive, en voyant ce prodige,
Disait : « Quel est ce char étrange et radieux
Que traîne un formidable attelage de dieux ? »
Ainsi parlait le peuple, ainsi parlait l'armée ;
Tout s'est évanoui, puisque tout est fumée.

LE SIXIÈME SPHINX.

Cambyse ne fait plus un mouvement ; il dort ;
Il dort sans même voir qu'il pourrit ; il est mort.

Tant que vivent les rois la foule est à plat ventre ;
On les contemple, on trouve admirable leur antre ;
Mais sitôt qu'ils sont morts, ils deviennent hideux,
Et n'ont plus que les vers pour ramper autour d'eux.
Oh ! de Troie à Memphis, et d'Ecbatane à Tarse,
La grande catastrophe éternelle est éparse
Avec Pyrrhus le grand, avec Psamméticus !
Les rois vainqueurs sont morts plus que les rois vaincus,
Car la mort rit, et fait, quand sur l'homme elle monte,
Plus de nuit sur la gloire, hélas ! que sur la honte.

LE SEPTIÈME SPHINX.

La tombe où l'on a mis Bélus croule au désert ;
Ruine, elle a perdu son mur de granit vert,
Et sa coupole, sœur du ciel, splendide et ronde ;
Le pâtre y vient choisir des pierres pour sa fronde ;
Celui qui, le soir, passe en ce lugubre champ
Entend le bruit que fait le chacal en mâchant ;
L'ombre en ce lieu s'amasse et la nuit est là toute ;
Le voyageur, tâtant de son bâton la voûte,
Crie en vain : « Est-ce ici qu'était le dieu Bélus ? »
Le sépulcre est si vieux qu'il ne s'en souvient plus.

LE HUITIÈME SPHINX.

Aménophis, Éphrée et Cherbron sont funèbres ;
Rhamsès est devenu tout noir dans les ténèbres ;
Les satrapes s'en vont dans l'ombre, ils s'en vont tous ;

L'ombre n'a pas besoin de clefs ni de verrous,
L'ombre est forte. La mort est la grande geôlière ;
Elle manie un dieu d'une main familière,
Et l'enferme ; les rois sont ses noirs prisonniers ;
Elle tient les premiers, elle tient les derniers ;
Dans une gaine étroite elle a roidi leurs membres ;
Elle les a couchés dans de lugubres chambres
Entre des murs bâtis de cailloux et de chaux ;
Et, pour qu'ils restent seuls dans ces blêmes cachots,
Méditant sur leur sceptre et sur leur aventure,
Elle a pris de la terre et bouché l'ouverture.

LE NEUVIÈME SPHINX.

Passants, quelqu'un veut-il voir Cléopâtre au lit ?
Venez ; l'alcôve est morne, une brume l'emplit ;
Cléopâtre est couchée à jamais. Cette femme
Fut l'éblouissement de l'Asie et la flamme
Que tout le genre humain avait dans le regard ;
Quand elle disparut, le monde fut hagard ;
Ses dents étaient de perle et sa bouche était d'ambre ;
Les rois mouraient d'amour en entrant dans sa chambre ;
Pour elle Ephractæus soumit l'Atlas, Sapor
Vint d'Osymandias saisir le cercle d'or,
Mamylos conquit Suze et Tentyris détruite,
Et Palmyre, et pour elle Antoine prit la fuite ;
Entre elle et l'univers qui s'offraient à la fois
Il hésita, lâchant le monde dans son choix ;
Cléopâtre égalait les Junons éternelles ;
Une chaîne sortait de ses vagues prunelles ;

O tremblant cœur humain, si jamais tu vibras,
C'est dans l'étreinte altière et douce de ses bras ;
Son nom seul enivrait, Strophus n'osait l'écrire ;
La terre s'éclairait de son divin sourire,
A force de lumière et d'amour effrayant ;
Son corps semblait mêlé d'azur ; en la voyant,
Vénus, le soir, rentrait jalouse sous la nue ;
Cléopâtre embaumait l'Égypte ; toute nue,
Elle brûlait les yeux ainsi que le soleil ;
Les roses enviaient l'ongle de son orteil ;
O vivants, allez voir sa tombe souveraine ;
Fière, elle était déesse et daignait être reine ;
L'amour prenait pour arc sa lèvre aux coins moqueurs ;
Sa beauté rendait fous les fronts, les sens, les cœurs,
Et plus que les lions rugissants était forte ;
Mais bouchez-vous le nez si vous passez la porte.

LE DIXIÈME SPHINX.

Que fait Sennachérib, roi plus grand que le sort ?
Le roi Sennachérib fait ceci qu'il est mort.
Que fait Gad ? Il est mort. Que fait Sardanapale ?
Il est mort.

*

Le sultan écoutait, morne et pâle.

« Voilà de sombres voix, dit-il, et je ferai
Dès demain jeter bas ce palais effaré

Où le démon répond quand on s'adresse aux anges. »

Il menaça du poing les sphinx aux yeux étranges.

*

Et son regard tomba sur sa coupe où brillait
Le vin semé de sauge et de feuilles d'œillet.

« Ah ! toi, tu sais calmer ma tête fatiguée ;
Viens, ma coupe, dit-il. Ris, parle-moi, sois gaie.
Chasse de mon esprit ces nuages hideux.
Moi, le pouvoir, et toi, le vin, causons tous deux. »

La coupe étincelante, embaumée et fleurie,
Lui dit :

« Phur, roi soleil, avait Alexandrie ;
Il levait au-dessus de la mer son cimier ;
Il tirait de son peuple orageux, le premier
D'Afrique après Carthage et du monde après Rome,
Des soldats plus nombreux que les rêves que l'homme
Voit dans la transparence obscure du sommeil ;
Mais à quoi bon avoir été l'homme soleil ?
Puisqu'on est le néant, que sert d'être le maître ?
Que sert d'être calife ou mage ? A quoi bon être
Un de ces pharaons, ébauches des sultans,
Qui, dans la profondeur ténébreuse des temps,
Jettent la lueur vague et sombre de leurs mitres ?
A quoi bon être Arsès, Darius, Armamithres,

Cyaxare, Séthos, Dardanus, Dercylas,
Xercès, Nabonassar, Asar-Addon, hélas !
On a des légions qu'à la guerre on exerce ;
On est Antiochus, Chosroès, Artaxerce,
Sésostris, Annibal, Astyage, Sylla,
Achille, Omar, César, on meurt, sachez cela.
Ils étaient dans le bruit, ils sont dans le silence.
Vivants, quand le trépas sur un de vous s'élance,
Tout homme, quel qu'il soit, meurt tremblant ; mais le roi
Du haut de plus d'orgueil tombe dans plus d'effroi ;
Cet esprit plus noir trouve un juge plus farouche ;
Pendant que l'âme fuit, le cadavre se couche,
Et se sent sous la terre opprimer et chercher
Par la griffe de l'arbre et le poids du rocher ;
L'orfraie à son côté se tapit défiante ;
Qu'est-ce qu'un sultan mort ? Les taupes font leur fiente
Dans de la cendre à qui l'empire fut donné,
Et dans des ossements qui jadis ont régné ;
Et les tombeaux des rois sont des trous à panthère. »

Zim, furieux, brisa la coupe contre terre.

*

Pour éclairer la salle, on avait apporté
Au centre de la table un flambeau d'or sculpté
A Sumatra, pays des orfèvres célèbres ;
Cette lampe splendide étoilait les ténèbres.

Zim lui parla :

« Voilà de la lumière au moins !
Les sphinx sont de la nuit les funèbres témoins ;
La coupe, étant toujours ivre, est à peu près folle ;
Mais toi, flambeau, tu vis dans ta claire auréole ;
Tu jettes aux banquets un regard souriant ;
O lampe, où tu parais tu fais un orient ;
Quand tu parles, ta voix doit être un chant d'aurore ;
Dis-moi quelque chanson divine que j'ignore,
Parle-moi, ravis-moi, lampe du paradis !
Que la coupe et les sphinx monstrueux soient maudits ;
Car les sphinx ont l'œil faux, la coupe a le vin traître. »

Et la lampe parla sur cet ordre du maître :

« Après avoir eu Tyr, Babylone, Ilion,
Et pris Delphe à Thésée et l'Athos au lion,
Conquis Thèbe, et soumis le Gange tributaire,
Ninus le fratricide est perdu sous la terre ;
Il est muré, selon le rite assyrien,
Dans un trou formidable où l'on ne voit plus rien.
Où ? qui le sait ? les puits sont noirs, la terre est creuse.
L'homme est devenu spectre. A travers l'ombre affreuse,
Si le regard de ceux qui sont vivants pouvait
Percer jusqu'au lit triste au lugubre chevet
Où gît ce roi, jadis éclair dans la tempête,
On verrait, à côté de ce qui fut sa tête,
Un vase de grès rouge, un doigt de marbre blanc ;
Adam le trouverait à Caïn ressemblant.
La vipère frémit quand elle s'aventure
Jusqu'à cette effrayante et sombre pourriture.
Il est gisant ; il dort ; peut-être qu'il attend.

Par moments, la Mort vient dans sa tombe, apportant
Une cruche et du pain qu'elle dépose à terre ;
Elle pousse du pied le dormeur solitaire,
Et lui dit : « Me voici, Ninus. Réveille-toi.
Je t'apporte à manger. Tu dois avoir faim, roi.
Prends. — Je n'ai plus de mains, répond le roi farouche.
— Allons, mange. » Et Ninus dit : « Je n'ai plus de bouche. »
Et la Mort, lui montrant le pain, dit : « Fils des dieux,
Vois ce pain. » Et Ninus répond : « Je n'ai plus d'yeux. »

*

Zim se dressa terrible, et, sur les dalles sombres
Que le festin couvrait de ses joyeux décombres,
Jeta la lampe d'or sculptée à Sumatra.
La lampe s'éteignit.

Alors la Nuit entra ;
Et Zim se trouva seul avec elle ; la salle,
Comme en une fumée obscure et colossale,
S'effaça ; Zim tremblait, sans gardes, sans soutiens :
La Nuit lui prit la main dans l'ombre, et lui dit : Viens.

20–25 novembre 1858.

II

1453

Les Turcs, devant Constantinople,
Virent un géant chevalier,
A l'écu d'or et de sinople,
Suivi d'un lion familier.

Mahomet deux, sous les murailles,
Lui cria : « Qu'es-tu ? » Le géant
Dit : « Je m'appelle Funérailles,
Et toi, tu t'appelles Néant.

« Mon nom sous le soleil est France.
Je reviendrai dans la clarté,
J'apporterai la délivrance,
J'amènerai la liberté.

« Mon armure est dorée et verte
Comme la mer sous le ciel bleu ;
Derrière moi l'ombre est ouverte ;
Le lion qui me suit, c'est Dieu. »

III

SULTAN MOURAD

I

Mourad, fils du sultan Bajazet, fut un homme
Glorieux, plus qu'aucun des Tibères de Rome ;
Dans son sérail veillaient des lions accroupis,
Et Mourad en couvrit de meurtres les tapis ;
On y voyait blanchir des os entre les dalles ;
Un long fleuve de sang de dessous ses sandales
Sortait, et s'épandait sur la terre, inondant
L'orient, et fumant dans l'ombre à l'occident ;
Il fit un tel carnage avec son cimeterre
Que son cheval semblait au monde une panthère ;
Sous lui Smyrne et Tunis, qui regretta ses beys,
Furent comme des corps qui pendent aux gibets ;
Il fut sublime ; il prit, mêlant la force aux ruses,
Le Caucase aux Kirghiz et le Liban aux Druses ;
Il fit, après l'assaut, pendre les magistrats
D'Éphèse, et rouer vifs les prêtres de Patras ;
Grâce à Mourad, suivi des victoires rampantes,
Le vautour essuyait son bec fauve aux charpentes
Du temple de Thésée encor pleines de clous ;

Grâce à lui, l'on voyait dans Athènes des loups,
Et la ronce couvrait de sa verte tunique
Tous ces vieux pans de murs écroulés, Salonique,
Corinthe, Argos, Varna, Tyr, Didymothichos,
Où l'on n'entendait plus parler que les échos ;
Mourad fut saint ; il fit étrangler ses huit frères ;
Comme les deux derniers, petits, cherchaient leurs mères
Et s'enfuyaient, avant de les faire mourir,
Tout autour de la chambre, il les laissa courir ;
Mourad, parmi la foule invitée à ses fêtes,
Passait, le cangiar à la main, et les têtes
S'envolaient de son sabre ainsi que des oiseaux ;
Mourad, qui ruina Delphe, Ancyre et Naxos,
Comme on cueille un fruit mûr tuait une province ;
Il anéantissait le peuple avec le prince,
Les temples et les dieux, les rois et les donjons ;
L'eau n'a pas plus d'essaims d'insectes dans ses joncs
Qu'il n'avait de rois morts et de spectres épiques
Volant autour de lui dans les forêts de piques ;
Mourad, fils étoilé des sultans triomphants,
Ouvrit, l'un après l'autre et vivants, douze enfants
Pour trouver dans leur ventre une pomme volée ;
Mourad fut magnanime ; il détruisit Élée,
Mégare et Famagouste avec l'aide d'Allah ;
Il effaça de terre Agrigente ; il brûla
Fiume et Rhode, voulant avoir des femmes blanches ;
Il fit scier son oncle Achmet entre deux planches
De cèdre, afin de faire honneur à ce vieillard ;
Mourad fut sage et fort ; son père mourut tard,
Mourad l'aida ; ce père avait laissé vingt femmes,
Filles d'Europe ayant dans leurs regards des âmes,

Ou filles de Tiflis au sein blanc, au teint clair ;
Sultan Mourad jeta ces femmes à la mer
Dans des sacs convulsifs que la houle profonde
Emporta, se tordant confusément sous l'onde ;
Mourad les fit noyer toutes ; ce fut sa loi ;
Et quand quelque santon lui demandait pourquoi,
Il donnait pour raison : « C'est qu'elles étaient grosses. »
D'Aden et d'Erzeroum il fit de larges fosses,
Un charnier de Modon vaincue, et trois amas
De cadavres d'Alep, de Brousse et de Damas ;
Un jour, tirant de l'arc, il prit son fils pour cible,
Et le tua ; Mourad sultan fut invincible :
Vlad, boyard de Tarvis, appelé Belzébuth,
Refuse de payer au sultan le tribut,
Prend l'ambassade turque et la fait périr toute
Sur trente pals, plantés aux deux bords d'une route ;
Mourad accourt, brûlant moissons, granges, greniers,
Bat le boyard, lui fait vingt mille prisonniers,
Puis, autour de l'immense et noir champ de bataille,
Bâtit un large mur tout en pierre de taille,
Et fait dans les créneaux, pleins d'affreux cris plaintifs,
Maçonner et murer les vingt mille captifs,
Laissant des trous par où l'on voit leurs yeux dans l'ombre,
Et part, après avoir écrit sur le mur sombre :
« Mourad, tailleur de pierre, à Vlad, planteur de pieux. »
Mourad était croyant, Mourad était pieux ;
Il brûla cent couvents de chrétiens en Eubée,
Où par hasard sa foudre était un jour tombée ;
Mourad fut quarante ans l'éclatant meurtrier
Sabrant le monde, ayant Dieu sous son étrier ;
Il eut le Rhamscïon et le Généralife ;

Il fut le padischah, l'empereur, le calife,
Et les prêtres disaient : « Allah ! Mourad est grand. »

II

Législateur horrible et pire conquérant,
N'ayant autour de lui que des troupeaux infâmes,
De la foule, de l'homme en poussière, des âmes
D'où des langues sortaient pour lui lécher les pieds,
Loué pour ses forfaits toujours inexpiés,
Flatté par ses vaincus et baisé par ses proies,
Il vivait dans l'encens, dans l'orgueil, dans les joies,
Avec l'immense ennui du méchant adoré.

Il était le faucheur, la terre était le pré.

III

Un jour, comme il passait à pied dans une rue
A Bagdad, tête auguste au vil peuple apparue,
A l'heure où les maisons, les arbres et les blés
Jettent sur les chemins de soleil accablés
Leur frange d'ombre au bord d'un tapis de lumière,
Il vit, à quelques pas du seuil d'une chaumière,
Gisant à terre, un porc fétide qu'un boucher
Venait de saigner vif avant de l'écorcher ;
Cette bête râlait devant cette masure ;
Son cou s'ouvrait, béant d'une affreuse blessure ;
Le soleil de midi brûlait l'agonisant ;

Dans la plaie implacable et sombre, dont le sang
Faisait un lac fumant à la porte du bouge,
Chacun de ses rayons entrait comme un fer rouge ;
Comme s'ils accouraient à l'appel du soleil,
Cent moustiques suçaient la plaie au bord vermeil ;
Comme autour de leur nid voltigent les colombes,
Ils allaient et venaient, parasites des tombes,
Les pattes dans le sang, l'aile dans le rayon ;
Car la mort, l'agonie et la corruption,
Sont ici-bas le seul mystérieux désastre
Où la mouche travaille en même temps que l'astre ;
Le porc ne pouvait faire un mouvement, livré
Au féroce soleil, des mouches dévoré ;
On voyait tressaillir l'effroyable coupure ;
Tous les passants fuyaient loin de la bête impure ;
Qui donc eût eu pitié de ce malheur hideux ?
Le porc et le sultan étaient seuls tous les deux ;
L'un torturé, mourant, maudit, infect, immonde ;
L'autre, empereur, puissant, vainqueur, maître du monde,
Triomphant aussi haut que l'homme peut monter,
Comme si le destin eût voulu confronter
Les deux extrémités sinistres des ténèbres.
Le porc, dont un frisson agitait les vertèbres,
Râlait, triste, épuisé, morne ; et le padischah
De cet être difforme et sanglant s'approcha,
Comme on s'arrête au bord d'un gouffre qui se creuse ;
Mourad pencha son front vers la bête lépreuse,
Puis la poussa du pied dans l'ombre du chemin,
Et, de ce même geste énorme et surhumain
Dont il chassait les rois, Mourad chassa les mouches.
Le porc mourant rouvrit ses paupières farouches,

Regarda d'un regard ineffable, un moment,
L'homme qui l'assistait dans son accablement ;
Puis son œil se perdit dans l'immense mystère ;
Il expira.

IV

Le jour où ceci sur la terre
S'accomplissait, voici ce que voyait le ciel :

C'était dans l'endroit calme, apaisé, solennel,
Où luit l'astre idéal sous l'idéal nuage,
Au delà de la vie, et de l'heure, et de l'âge,
Hors de ce qu'on appelle espace, et des contours
Des songes qu'ici-bas nous nommons nuits et jours ;
Lieu d'évidence où l'âme enfin peut voir les causes,
Où, voyant le revers inattendu des choses,
On comprend, et l'on dit : « C'est bien ! » l'autre côté
De la chimère sombre étant la vérité ;
Lieu blanc, chaste, où le mal s'évanouit et sombre.
L'étoile en cet azur semble une goutte d'ombre.

Ce qui rayonne là, ce n'est pas un vain jour
Qui naît et meurt, riant et pleurant tour à tour,
Jaillissant, puis rentrant dans la noirceur première,
Et, comme notre aurore, un sanglot de lumière ;
C'est un grand jour divin, regardé dans les cieux
Par les soleils, comme est le nôtre par les yeux ;
Jour pur, expliquant tout, quoiqu'il soit le problème ;
Jour qui terrifierait s'il n'était l'espoir même ;
De toute l'étendue éclairant l'épaisseur,

Foudre par l'épouvante, aube par la douceur.
Là, toutes les beautés tonnent épanouies ;
Là, frissonnent en paix les lueurs inouïes ;
Là, les ressuscités ouvrent leur œil béni
Au resplendissement de l'éclair infini ;
Là, les vastes rayons passent comme des ondes.

C'était sur le sommet du Sinaï des mondes ;
C'était là.

Le nuage auguste, par moments,
Se fendait, et jetait des éblouissements.
Toute la profondeur entourait cette cime.

On distinguait, avec un tremblement sublime,
Quelqu'un d'inexprimable au fond de la clarté.

Et tout frémissait, tout, l'aube et l'obscurité,
Les anges, les soleils, et les êtres suprêmes,
Devant un vague front couvert de diadèmes.
Dieu méditait.

Celui qui crée et qui sourit,
Celui qu'en bégayant nous appelons Esprit,
Bonté, Force, Équité, Perfection, Sagesse,
Regarde devant lui, toujours, sans fin, sans cesse,
Fuir les siècles ainsi que des mouches d'été ;
Car il est éternel avec tranquillité.

Et dans l'ombre hurlait tout un gouffre : la terre.

En bas, sous une brume épaisse, cette sphère
Rampait, monde lugubre où les pâles humains
Passaient et s'écroulaient et se tordaient les mains ;
On apercevait l'Inde et le Nil, des mêlées
D'exterminations et de villes brûlées,
Et des champs ravagés et des clairons soufflant,
Et l'Europe livide ayant un glaive au flanc ;
Des vapeurs de tombeau, des lueurs de repaire ;
Huit frères tout sanglants ; l'oncle, le fils, le père ;
Des hommes dans des murs, vivants, quoique pourris ;
Des têtes voletant, mornes chauves-souris,
Autour d'un sabre nu, fécond en funérailles ;
Des enfants éventrés soutenant leurs entrailles ;
Et de larges bûchers fumaient, et des tronçons
D'êtres sciés en deux rampaient dans les tisons ;
Et le vaste étouffeur des plaintes et des râles,
L'océan, échouait dans les nuages pâles
D'affreux sacs noirs faisant des gestes effrayants ;
Et ce chaos de fronts hagards, de pas fuyants,
D'yeux en pleurs, d'ossements, de larves, de décombres,
Ce brumeux tourbillon de spectres, et ces ombres
Secouant des linceuls, et tous ces morts, saignant
Au loin, d'un continent à l'autre continent,
Pendant aux pals, cloués aux croix, nus sur les claies,
Criaient, montrant leurs fers, leur sang, leurs maux, leurs plaies :

« C'est Mourad ! c'est Mourad ! justice, ô Dieu vivant ! »

A ce cri, qu'apportait de toutes parts le vent,
Les tonnerres jetaient des grondements étranges,
Des flamboiements passaient sur les faces des anges,

Les grilles de l'enfer s'empourpraient, le courroux
En faisait remuer d'eux-mêmes les verrous,
Et l'on voyait sortir de l'abîme insondable
Une sinistre main qui s'ouvrait formidable ;
« Justice ! » répétait l'ombre, et le châtiment
Au fond de l'infini se dressait lentement.

Soudain, du plus profond des nuits, sur la nuée,
Une bête difforme, affreuse, exténuée,
Un être abject et sombre, un pourceau, s'éleva,
Ouvrant un œil sanglant qui cherchait Jéhovah ;
La nuée apporta le porc dans la lumière,
A l'endroit même où luit l'unique sanctuaire,
Le saint des saints, jamais décru, jamais accru ;
Et le porc murmura : « Grâce ! il m'a secouru. »
Le porceau misérable et Dieu se regardèrent.

Alors, selon des lois que hâtent ou modèrent
Les volontés de l'Être effrayant qui construit
Dans les ténèbres l'aube et dans le jour la nuit,
On vit, dans le brouillard où rien n'a plus de forme,
Vaguement apparaître une balance énorme ;
Cette balance vint d'elle-même, à travers
Tous les enfers béants, tous les cieux entr'ouverts,
Se placer sous la foule immense des victimes ;
Au-dessus du silence horrible des abîmes,
Sous l'œil du seul vivant, du seul vrai, du seul grand,
Terrible, elle oscillait, et portait, s'éclairant
D'un jour mystérieux plus profond que le nôtre,
Dans un plateau le monde et le pourceau dans l'autre.

Du côté du pourceau la balance pencha.

V

Mourad, le haut calife et l'altier padischah,
En sortant de la rue où les gens de la ville
L'avaient pu voir toucher à cette bête vile,
Fut le soir même pris d'une fièvre, et mourut.

Le tombeau des soudans, bâti de jaspe brut,
Couvert d'orfèvrerie, auguste, et dont l'entrée
Semble l'intérieur d'une bête éventrée
Qui serait toute en or et toute en diamants,
Ce monument, superbe entre les monuments,
Qui hérisse, au-dessus d'un mur de briques sèches,
Son faîte plein de tours comme un carquois de flèches,
Ce turbé que Bagdad montre encore aujourd'hui,
Reçut le sultan mort et se ferma sur lui.

Quand il fut là, gisant et couché sous la pierre,
Mourad ouvrit les yeux et vit une lumière ;
Sans qu'on pût distinguer l'astre ni le flambeau,
Un éblouissement remplissait son tombeau ;
Une aube s'y levait, prodigieuse et douce ;
Et sa prunelle éteinte eut l'étrange secousse
D'une porte de jour qui s'ouvre dans la nuit ;
Il aperçut l'échelle immense qui conduit
Les actions de l'homme à l'œil qui voit les âmes ;
Et les clartés étaient des roses et des flammes ;
Et Mourad entendit une voix qui disait :

« Mourad, neveu d'Achmet et fils de Bajazet,

Tu semblais à jamais perdu ; ton âme infime
N'était plus qu'un ulcère et ton destin qu'un crime ;
Tu sombrais parmi ceux que le mal submergea ;
Déjà Satan était visible en toi ; déjà,
Sans t'en douter, promis aux tourbillons funèbres
Des spectres sous la voûte infâme des ténèbres,
Tu portais sur ton dos les ailes de la nuit ;
De ton pas sépulcral l'enfer guettait le bruit ;
Autour de toi montait, par ton crime attirée,
L'obscurité du gouffre ainsi qu'une marée ;
Tu penchais sur l'abîme où l'homme est châtié ;
Mais tu viens d'avoir, monstre, un éclair de pitié ;
Une lueur suprême et désintéressée
A, comme à ton insu, traversé ta pensée,
Et je t'ai fait mourir dans ton bon mouvement ;
Il suffit, pour sauver même l'homme inclément,
Même le plus sanglant des bourreaux et des maîtres,
Du moindre des bienfaits sur le dernier des êtres ;
Un seul instant d'amour rouvre l'éden fermé ;
Un pourceau secouru pèse un monde opprimé ;
Viens ! le ciel s'offre, avec ses étoiles sans nombre,
En frémissant de joie, à l'évadé de l'ombre !
Viens ! tu fus bon un jour, sois à jamais heureux.
Entre, transfiguré ! tes crimes ténébreux,
O roi, derrière toi s'effacent dans les gloires ;
Tourne la tête, et vois blanchir tes ailes noires !

15-21 juin 1858.

IV

LE BEY OUTRAGÉ

Le vieux bey de la régence
Murmure en baissant le front :
« Demain s'appelle vengeance
Quand hier s'appelle affront. »

Lui qui creusa tant de fosses
Que, lorsqu'il passe, inclément,
Le ventre des femmes grosses
Tressaille lugubrement,

Il tient nu son cimeterre ;
Pâle, il bâille par instants ;
Puis il regarde la terre
Comme s'il disait : Attends.

Il rêve. On sent qu'il résiste
Comme le pin des forêts,
Et qu'il sera d'abord triste
Pour être terrible après.

Ses regards sont insondables ;
Son glaive dans ses yeux luit ;
Ses paupières formidables,
Où passe un éclair de nuit,

Laissent, sans qu'il les essuie,
Tomber sur son yatagan
Ces larges gouttes de pluie
Qui précèdent l'ouragan.

Firmain-bay. — 26 juin 1856.

V

LA CHANSON DES DOREURS DE PROUES

Nous sommes les doreurs de proues.
Les vents, tournant comme des roues,
Sur la verte rondeur des eaux
Mêlent les lueurs et les ombres,
Et dans les plis des vagues sombres
Traînent les obliques vaisseaux.

La bourrasque décrit des courbes,
Les vents sont tortueux et fourbes,
L'archer noir souffle dans son cor,
Ces bruits s'ajoutent aux vertiges,
Et c'est nous qui dans ces prodiges
Faisons rôder des spectres d'or.

Car c'est un spectre que la proue.
Le flot l'étreint, l'air la secoue ;
Fière, elle sort de nos bazars
Pour servir aux éclairs de cible,
Et pour être un regard terrible
Parmi les sinistres hasards.

Roi, prends le frais sous les platanes ;
Sultan, sois jaloux des sultanes,

Et tiens sous des voiles caché
L'essaim des femmes inconnues
Qu'hier on vendait toutes nues
A la criée en plein marché.

Qu'importe au vent ! qu'importe à l'onde !
Une femme est noire, une est blonde
L'autre est d'Alep ou d'Ispahan ;
Toutes tremblent devant ta face ;
Et que veut-on que cela fasse
Au mystérieux océan !

Vous avez chacun votre fête.
Sois le prince, il est la tempête ;
Lui l'éclair, toi l'yatagan,
Vous avez chacun votre glaive ;
Sous le sultan le peuple rêve,
Le flot songe sous l'ouragan.

Nous travaillons pour l'un et l'autre.
Cette double tâche est la nôtre,
Et nous chantons ! O sombre émir,
Tes yeux d'acier, ton cœur de marbre,
N'empêchent pas le soir dans l'arbre
Les petits oiseaux de dormir.

Car la nature est éternelle
Et tranquille, et Dieu sous son aile
Abrite les vivants pensifs ;
Nous chantons dans l'ombre sereine
Des chansons où se mêle à peine
La vision des noirs récifs.

Nous laissons aux maîtres les palmes
Et les lauriers ; nous sommes calmes
Tant qu'ils n'ont pas pris dans leur main
Les étoiles diminuées,
Tant que la fuite des nuées
Ne dépend pas d'un souffle humain.

L'été luit, les fleurs sont écloses,
Les seins blancs ont des pointes roses,
On chasse, on rit, les ouvriers
Chantent, et les moines s'ennuient ;
Les vagues biches qui s'enfuient
Font tressaillir les lévriers.

Oh ! s'il fallait que tu t'emplisses,
Sultan, de toutes les délices
Qui t'environnent, tu mourrais.
Vis et règne, — la vie est douce.
Le chevreuil couché sur la mousse
Fait des songes dans les forêts ;

Monter ne sert qu'à redescendre ;
Tout est flamme, puis tout est cendre ;
La tombe dit à l'homme : vois !
Le temps change, les oiseaux muent,
Et les vastes eaux se remuent,
Et l'on entend passer des voix ;

L'air est chaud, les femmes se baignent ;
Les fleurs entre elles se dédaignent ;

Tout est joyeux, tout est charmant ;
Des blancheurs dans l'eau se reflètent ;
Les roses des bois se complètent
Par les astres du firmament.

Ta galère que nous dorâmes
A soixante paires de rames
Qui de Lépante à Moganez
Domptent le vent et la marée,
Et dont chacune est manœuvrée
Par quatre forçats enchaînés.

XVII

AVERTISSEMENTS ET CHÂTIMENTS

I

LE TRAVAIL DES CAPTIFS

DIEU dit au roi : « Je suis ton Dieu. Je veux un temple. »

C'est ainsi, dans l'azur où l'astre le contemple,
Que Dieu parla ; du moins le prêtre l'entendit.
Et le roi vint trouver les captifs, et leur dit :
« En est-il un de vous qui sache faire un temple ?
— Non, dirent-ils. — J'en vais tuer cent pour l'exemple,
Dit le roi. Dieu demande un temple en son courroux.
Ce que Dieu veut du roi, le roi le veut de vous.
C'est juste. »

C'est pourquoi l'on fit mourir cent hommes.

Alors un des captifs cria : « Sire, nous sommes
Convaincus. Faites-nous, roi, dans les environs,
Donner une montagne, et nous la creuserons.
— Une caverne ? dit le roi. — Roi qui gouvernes,

Dieu ne refuse point d'entrer dans les cavernes,
Dit l'homme, et ce n'est pas une rébellion
Que faire un temple à Dieu de l'antre du lion.
— Faites, » dit le roi.

L'homme eut donc une montagne ;
Et les captifs, traînant les chaînes de leur bagne,
Se mirent à creuser ce mont, nommé Galgal ;
Et l'homme était leur chef, bien qu'il fût leur égal,
Mais dans la servitude, ombre où rien ne pénètre,
On a pour chef l'esclave à qui parle le maître.

Ils creusèrent le mont Galgal profondément.
Quand ils eurent fini, l'homme dit : « Roi clément,
Vos prisonniers ont fait ce que le ciel désire ;
Mais ce temple est à vous avant d'être à Dieu, sire ;
Que votre Éternité daigne venir le voir.
— J'y consens, répondit le roi. — Notre devoir,
Reprit l'humble captif prosterné sur les dalles,
Est d'adorer la cendre où marchent vos sandales ;
Quand vous plaît-il de voir notre œuvre ? — Sur-le-champ. »
Alors le maître et l'homme, à ses pieds se couchant,
Furent mis sous un dais sur une plate-forme ;
Un puits était bouché par une pierre énorme,
La pierre fut levée, un câble hasardeux
Soutint les quatre coins du trône, et tous les deux
Descendirent au fond du puits, unique entrée
De la montagne à coups de pioches éventrée.
Quand ils furent en bas, le prince s'étonna.
« C'est de cette façon qu'on entre dans l'Etna,
C'est ainsi qu'on pénètre au trou de la Sibylle,

C'est ainsi qu'on aborde à l'Hadès immobile,
Mais ce n'est pas ainsi qu'on arrive au saint lieu.
— Qu'on monte ou qu'on descende, on va toujours à Dieu,
Dit l'architecte ayant comme un forçat la marque ;
O roi, soyez ici le bienvenu, monarque
Qui parmi les plus grands et parmi les premiers
Rayonnez, comme un cèdre au milieu des palmiers
Règne, et comme Pathmos brille entre les Sporades.
— Qu'est ce bruit ? dit le roi. — Ce sont mes camarades
Qui laissent retomber le couvercle du puits.
— Mais nous ne pourrons plus sortir ! — Rois, vos appuis
Sont les astres, ô prince, et votre cimeterre
Fait reculer la foudre, et vous êtes sur terre
Le soleil comme au ciel le soleil est le roi.
Que peut craindre ici-bas Votre Hautesse ? — Quoi !
Plus d'issue ! — O grand roi, roi sublime, qu'importe !
Vous êtes l'homme à qui Dieu même ouvre la porte. »
Alors le roi cria : « Plus de jour, plus de bruit,
Tout est noir, je ne vois plus rien. Pourquoi la nuit
Est-elle dans ce temple ainsi qu'en une cave ?
Pourquoi ? — Parce que c'est ta tombe, » dit l'esclave.

H.-H., 16 juillet 1873.

II

HOMO DUPLEX

Un jour, le duc Berthold, neveu du comte Hugo,
Marquis du Rhin, seigneur de Fribourg en Brisgau,
Traversait en chassant la forêt de Thuringe.
Il vit, sous un grand arbre, un ange auprès d'un singe.
Ces deux êtres, pareils à deux lutteurs grondants,
Se regardaient l'un l'autre avec des yeux ardents ;
Le singe ouvrait sa griffe et l'ange ouvrait son aile.
Et l'ange dit : « Berthold de Zæhringen, qu'appelle
Dans la verte forêt le bruit joyeux des cors,
Tu vois ici ton âme à côté de ton corps.
Écoute : moi je suis ton esprit, lui ta bête.
Chacun de tes péchés lui fait lever la tête ;
Chaque bonne action que tu fais me grandit.
Tant que tu vis, je lutte et j'étreins ce bandit ;
A ta mort tout finit dans l'ombre ou dans l'aurore,
Car c'est moi qui t'enlève ou lui qui te dévore. »

22 octobre 1853.

III

VERSET DU KORAN

La terre tremblera d'un profond tremblement,
Et les hommes diront : Qu'a-t-elle ? En ce moment,
Sortant de l'ombre en foule ainsi que des couleuvres,
Pâles, les morts viendront pour regarder leurs œuvres.
Ceux qui firent le mal le poids d'une fourmi
Le verront, et pour eux Dieu sera moins ami ;
Ceux qui firent le bien ce que pèse une mouche
Le verront, et Satan leur sera moins farouche.

16 septembre 1846.

IV

L'AIGLE DU CASQUE

O SINISTRES forêts, vous avez vu ces ombres
Passer, l'une après l'autre, et, parmi vos décombres,
Vos ruines, vos lacs, vos ravins, vos halliers,
Vous avez vu courir ces deux noirs chevaliers ;
Vous avez vu l'immense et farouche aventure ;
Les nuages, qui sont errants dans la nature,
Ont eu cette épouvante énorme au-dessous d'eux ;
La victoire fut sourde et l'exploit fut hideux ;
Et l'herbe et la broussaille et les fleurs et les plantes
Et les branches en sont encor toutes tremblantes ;
L'arbre en parle au rocher, l'antre en parle au menhir ;
Le vieux mont Lothian semble se souvenir ;
Et la fauvette en cause avec la tourterelle.
Et maintenant, disons ce que fut la querelle
Entre cet homme fauve et ce tragique enfant.

*

Le fond, nul ne le sait. L'obscur passé défend
Contre le souvenir des hommes l'origine
Des rixes de Ninive et des guerres d'Égine,
Et montre seulement la mort des combattants
Après l'échange amer des rires insultants ;

Ainsi les anciens chefs d'Écosse et de Northumbre
Ne sont guère pour nous que du vent et de l'ombre ;
Ils furent orageux, ils furent ténébreux,
C'est tout ; ces sombres lords se dévoraient entre eux ;
L'homme vient volontiers vers l'homme à coups d'épée ;
Bruce hait Baliol comme César Pompée ;
Pourquoi ? Nous l'ignorons. Passez, souffles du ciel.
Dieu seul connaît la nuit.

Le comte Strathaël,
Roi d'Angus, pair d'Écosse, est presque centenaire ;
Le gypaëte cache un petit dans son aire,
Et ce lord a le fils de son fils près de lui ;
Toute sa race ainsi qu'un blême éclair a lui
Et s'est éteinte ; il est ce qui reste d'un monde ;
Mais Dieu près du front chauve a mis la tête blonde,
L'aïeul a l'orphelin. Jacque a six ans. Le lord
Un soir l'appelle, et dit : « Je sens venir la mort.
Dans dix ans, tu seras chevalier. Fils, écoute. »
Et, le prenant à part sous une sombre voûte,
Il parla bas longtemps à l'enfant adoré,
Et quand il eut fini l'enfant lui dit : « J'irai. »
Et l'aïeul s'écria : « Pourtant il est sévère
En sortant du berceau de monter au calvaire,
Et seize ans est un âge où, certe, on aurait droit
De repousser du pied le seuil du tombeau froid,
D'ignorer la rancune obscure des familles,
Et de s'en aller rire avec les belles filles ! »
L'aïeul mourut.

*

Le temps fuit. Dix ans ont passé.

*

Tiphaine est dans sa tour que protège un fossé,
Debout, les bras croisés, sur la haute muraille.
Voilà longtemps qu'il n'a tué quelqu'un, il bâille.

Dix ans, cela suffit pour que les chênes verts
Soient d'une obscurité plus épaisse couverts ;
Dix ans, cela suffit pour qu'un enfant grandisse.
En dix ans, certe, Orphée oublierait Eurydice,
Admète son épouse et Thisbé son amant,
Mais pas un chevalier n'oublierait un serment.

C'est le soir ; et Tiphaine est oisif. Les mélèzes
Font au loin un bruit vague au penchant des falaises.

Ce Tiphaine est le lord sauvage des forêts ;
Pas un loup n'oserait l'approcher de trop près ;
Il s'est fait un royaume avec une montagne ;
On le craint en Écosse, en Northumbre, en Bretagne ;
On ne l'attaque pas, tant il est toujours seul ;
Être dans le désert, c'est vivre en un linceul.
Il fait peur. Est-il prince ? Est-il né sous le chaume ?
On ne sait ; un bandit qui serait un fantôme,
C'est Tiphaine ; et les vents et les lacs et les bois
Semblent ne prononcer son nom qu'à demi-voix ;
Pourtant ce n'est qu'un homme ; il bâille.

Lord Tiphaine
A mis autour de lui l'effroi comme une chaîne ;
Mais il en sent le poids ; tout s'enfui[4] devant lui ;
Mais l'orgueil est la forme altière de l'ennui.
N'ayant personne à vaincre, il ne sait plus que faire.
Soudain il voit venir l'écuyer qu'il préfère,
Bernard, un bon archer qui sait lire, et Bernard
Dit : « Milord, préparez la hache et le poignard.
Un seigneur vous écrit. — Quel est ce seigneur ? — Sire,
C'est Jacques, lord d'Angus. — Soit. Qu'est-ce qu'il désire ?
— Vous tuer. — Réponds-lui que c'est bien. »

Peu de temps
Suffit pour rapprocher deux hautains combattants
Et pour dire à la mort qu'elle se tienne prête.
L'éclair n'entendrait pas Dieu lui criant : Arrête !
Arriver, c'est la loi du sort.

Il s'écoula
Une semaine. Puis de Lorne à Knapdala,
Douze sonneurs de cor en dalmatiques rouges
Firent savoir à tous, aux manants dans leurs bouges,
Au prêtre en son église, au baron dans sa tour,
Que deux lords entendaient se rencontrer tel jour,
Que saint Gildas serait patron de la rencontre,
Et qu'Angus étant pour, Tiphaine serait contre ;
Car l'usage est d'avoir un saint pour les soldats,
En Irlande Patrick, en Écosse Gildas ;
C'est pour ou contre un saint que tout combat se livre ;
Avec la liberté de fuir et de poursuivre,

D'être ferme ou tremblant, magnanime ou couard,
Cruel comme Beauclerc, ou bon comme Édouard.

*

L'endroit pour le champ clos fut choisi très farouche.
Le dur hiver, qui change en pierre l'eau qu'il touche,
Ne laissait pousser là sous la pluie et le vent
Que des sapins cassés l'un par l'autre souvent,
Les arbres n'étant pas plus calmes que les hommes ;
Tout sur terre est en proie, ainsi que nous le sommes,
Au souffle, à la tempête, au funeste aquilon.
Une corde est nouée aux sapins d'un vallon ;
Elle marque une enceinte, une clairière ouverte
Sur des champs où la Tweed coule dans l'herbe verte,
Lente et molle rivière aux roseaux murmurants.
Un pêle-mêle obscur d'arbres et de torrents,
D'ombre et d'écroulement, de vie et de ravage,
Entoure affreusement la clairière sauvage.
On en sort du côté de la plaine. Et de là
Viennent les paysans que le cor appela.
La lice est pavoisée, et sur les banderoles
On lit de fiers conseils et de graves paroles :
« Brave qui n'est pas bon n'est brave qu'à demi. »
« Soyez hospitalier, même à votre ennemi ;
Le chêne au bûcheron ne refuse pas l'ombre. »

Les pauvres gens des bois accourent en grand nombre ;
Plusieurs sont encor peints comme étaient leurs aïeux,
Des cercles d'un bleu sombre agrandissent leurs yeux,

Sur leur tête attentive, étonnée et muette,
Les uns ont le héron, les autres la chouette,
Et l'on peut distinguer aux plumes du bonnet
Les scots d'Abernethy des pictes de Menheit ;
Ils ont l'habit de cuir des antiques provinces ;
Ils viennent contempler le combat de deux princes,
Mais restent à distance et contemplent de loin,
Car ils ont peur ; le peuple est un pâle témoin.

Si l'on ne voyait pas au ciel le tatouage
De l'azur, du rayon, de l'ombre et du nuage,
On n'apercevrait rien qu'un paysage noir ;
L'œil dans un clair-obscur inquiétant à voir
S'enfonce, et la bruyère est morne, et dans la brume
On devine, au delà des mers, l'Hékla qui fume
Ainsi qu'un soupirail d'enfer à l'horizon.

Le juge du camp, fils d'une altière maison,
Lord Kaine, est assisté de deux crieurs d'épée ;
L'estrade est de peaux d'ours et de rennes drapée ;
Et quatre exorciseurs redoutés du sabbat
Font la police, ainsi qu'il sied dans un combat.
Un prêtre dit la messe, et l'on chante une prose.

*

Fanfares. C'est Angus.

Un cheval d'un blanc rose
Porte un garçon doré, vermeil, sonnant du cor,
Qui semble presque femme et qu'on sent vierge encor ;

Doux être confiant comme une fleur précoce.
Il a la jambe nue à la mode d'Écosse ;
Plus habillé de soie et de lin que d'acier,
Il vient, gaîment suivi d'un bouffon grimacier ;
Il regarde, il écoute, il rayonne, il ignore ;
Et l'on croit voir l'entrée aimable de l'aurore.
On sent que, dans le monde étrange où nous passons,
Ce nouveau venu plein de joie et de chansons,
Tel que l'oiseau qui sort de l'œuf et se délivre,
A le mystérieux contentement de vivre ;
Pas d'être éblouissant qui ne soit ébloui,
Il rit. Ses témoins sont du même âge que lui ;
Tous chantent, légers, fiers, laissant flotter les brides ;
C'est Mar, Argyle, Athol, Rothsay, roi des Hébrides,
David, roi de Stirling, Jean, comte de Glascow ;
Ils ont des colliers d'or ou de roses au cou ;
Ainsi se presse, au fond des halliers, sous les aulnes,
Derrière un petit dieu l'essaim des jeunes faunes.
Hurrah ! Cueillir des fleurs ou bien donner leur sang,
Que leur importe ? Autour du comte adolescent,
Page et roi, dont Hébé serait la sœur jumelle,
Un vacarme charmant de panaches se mêle.
O jeunes gens, déjà risqués, à peine éclos !
Son cortège le suit jusqu'au seuil du champ clos.
Puis on le quitte. Il faut qu'il soit seul ; et personne
Ne peut plus l'assister dès que le clairon sonne ;
Quoi qu'il advienne, il est en proie au dur destin.
On lit sur son écu, pur comme le matin,
La devise des rois d'Angus : *Christ et Lumière.*
La jeunesse toujours arrive la première ;
Il approche joyeux, fragile, triomphant,

Plume au front ; et le peuple applaudit cet enfant.
Et le vent profond souffle à travers les campagnes.

Tout à coup on entend la trompe des montagnes,
Chant des bois plus obscur que le glas du beffroi ;
Et brusquement on sent de l'ombre autour de soi ;
Bien qu'on soit sous le ciel, on se croit dans un antre.
Un homme vient du fond de la forêt. Il entre.
C'est Tiphaine.

C'est lui.

Hautain, dans le champ clos,
Refoulant les témoins comme une hydre les flots,
Il pénètre. Il est droit sous l'armure saxonne.
Son cheval, qui connaît ce cavalier, frissonne.
Ce cheval noir et blanc marche sans se courber ;
Il semble que le ciel sombre ait laissé tomber
Des nuages mêlés de lueurs sur sa croupe.
Tiphaine est seul ; aucune escorte, aucune troupe ;
Il tient sa lance ; il a la chemise de fer,
La hache comme Oreste, et, comme Gaïffer,
Le poignard ; sa visière est basse ; elle le masque ;
Grave, il avance, avec un aigle sur son casque.
Un mot sur sa rondache est écrit : *Bellua.*

Quand il vint, tout trembla ; mais nul ne salua.

*

Les motifs du combat étaient sérieux, certes ;
Mais ni le pâtre errant dans les landes désertes,

Ni l'ermite adorant dans sa grotte Jésus,
Personne sous le ciel ne les a jamais sus ;
Et le juge du camp les ignorait lui-même.

Les deux lords, comme il sied à ce moment suprême,
Se parlèrent de loin.

« Bonjour, roi. — Bonjour, roi.
— Je viens te demander raison. Tu sais pourquoi ?
— Que t'importe ? »

Et tous deux mirent la lance haute.
Le juge du camp dit : « Chacun de vous est l'hôte
Du sépulcre, et ne peut en sortir maintenant
Que si Dieu le permet au fond du ciel tonnant. »
Puis il reprit, selon la coutume écossaise :
« Milord, quel âge as-tu? — Quarante ans. — Et toi? — Seize.
— C'est trop jeune, cria la foule. — Combattez, »
Dit le juge. Et l'on fit le champ des deux côtés.

Être de même taille et de même équipage,
Combattre homme contre homme ou page contre page,
S'adosser à la tombe en face d'un égal,
Être Ajax contre Mars, Fergus contre Fingal,
C'est bien, et cela plaît à la romance épique ;
Mais là le brin de paille, et là la lourde pique,
Ici le vaste Hercule, ici le doux Hylas,
Polyphème devant Acis, c'est triste, hélas !
Le péril de l'enfant fait songer à la mère ;
Tous les Astyanax attendrissent Homère,

Et la lyre héroïque hésite à publier
Le combat du chevreuil contre le sanglier.

L'huissier fit le signal. Allez !

*

Tous deux partirent.
Ainsi deux éclairs vont l'un vers l'autre et s'attirent.
L'enfant aborda l'homme et fit bien son devoir ;
Mais l'homme n'eut pas l'air de s'en apercevoir.
Tiphaine s'arrêta, muet, le laissant faire ;
Ainsi, prête à crouler, l'avalanche diffère,
Ainsi l'enclume semble insensible au marteau ;
Il était là, le poing fermé comme un étau,
Démon par le regard et sphinx par le silence ;
Et l'enfant en était à sa troisième lance
Que Tiphaine n'avait pas encor riposté ;
Sur cet homme de fer et de fatalité
Qui paraissait rêver au centre d'une toile,
Pas plus ému d'un choc que d'un souffle une étoile,
L'enfant frappait, piquait, taillait, recommençait,
Tantôt sur le cimier, tantôt sur le corset ;
Et l'on eût dit la mouche attaquant l'araignée.
Sa face de sueur était toute baignée.
Tiphaine, tel qu'un roc, immobile et debout,
Méditait, et l'enfant s'essoufflait. Tout à coup
Tiphaine dit : « Allons ! » Il leva sa visière,
Fit un rugissement de bête carnassière,
Et sur le jeune comte Angus il s'abattit

D'un tel air infernal, que le pauvre petit
Tourna bride, jeta sa lance et prit la fuite.

Alors commença l'âpre et sauvage poursuite,
Et vous ne lirez plus ceci qu'en frémissant.

*

Tremblant, piquant des deux, du côté qui descend,
Devant lui, n'importe où, dans la profondeur fauve,
Les bras au ciel, l'enfant épouvanté se sauve.
Son cheval l'aime et fait de son mieux. La forêt
L'accepte et l'enveloppe, et l'enfant disparaît.
Tous se sont écartés pour lui livrer passage.
En le risquant ainsi son aïeul fut-il sage ?
Nul ne le sait ; le sort est de mystères plein ;
Mais la panique existe, et le triste orphelin
Ne peut plus que s'enfuir devant la destinée.
Ah ! pauvre douce tête au gouffre abandonnée !
Il s'échappe, il s'esquive, il s'enfonce à travers
Les hasards de la fuite obscurément ouverts,
Hagard, à perdre haleine, et sans choisir sa route ;
Une clairière s'offre, il s'arrête, il écoute,
Le voilà seul ; peut-être un dieu l'a-t-il conduit ?
Tout à coup il entend dans les branches du bruit... —

Ainsi dans le sommeil notre âme d'effroi pleine
Parfois s'évade et sent derrière elle l'haleine
De quelque noir cheval de l'ombre et de la nuit ;
On s'aperçoit qu'au fond du rêve on vous poursuit.

Angus tourne la tête, il regarde en arrière ;
Tiphaine monstrueux bondit dans la clairière.
O terreur ! et l'enfant, blême, égaré, sans voix,
Court et voudrait se fondre avec l'ombre des bois.
L'un fuit, l'autre poursuit. Acharnement lugubre !
Rien, ni le roc debout, ni l'étang insalubre,
Ni le houx épineux, ni le torrent profond,
Rien n'arrête leur course ; ils vont, ils vont, ils vont !
Ainsi le tourbillon suit la feuille arrachée.
D'abord dans un ravin, tortueuse tranchée,
Ils serpentent, parfois se touchant presque ; puis,
N'ayant plus que la fuite et l'effroi pour appuis,
Rapide, agile, et fils d'une race écuyère,
L'enfant glisse et, sautant par-dessus la bruyère,
Se perd dans le hallier comme dans une mer.
Ainsi courrait avril poursuivi par l'hiver.
Comme deux ouragans l'un après l'autre ils passent.
Les pierres sous leurs pas roulent, les branches cassent.
L'écureuil effrayé sort des buissons tordus.
Oh ! comment mettre ici dans des vers éperdus
Les bonds prodigieux de cette chasse affreuse,
Le coteau qui surgit, le vallon qui se creuse,
Les précipices, l'antre obscur, l'escarpement,
Les deux sombres chevaux, le vainqueur écumant,
L'enfant pâle, et l'horreur des forêts formidables ?
Il n'est pas pour l'effroi de lieux inabordables,
Et rien n'a jamais fait reculer la fureur ;
Comme le cerf, le tigre est un ardent coureur ;
Ils vont !

On n'entend plus, même au loin, les haleines

Du peuple bourdonnant qui s'en retourne aux plaines.
Le vaincu, le vainqueur courent tragiquement.

*

Le bois, calme et désert sous le bleu firmament,
Remuait mollement ses branchages superbes ;
Les nids chantaient, les eaux murmuraient dans les herbes ;
On voyait tout briller, tout aimer, tout fleurir.
« Grâce ! criait l'enfant, je ne veux pas mourir ! »

Mais son cheval se lasse et Tiphaine s'approche.

Tout à coup, d'un réduit creusé dans une roche,
Un vieillard au front blanc sort, et, levant les bras,
Dit : « De tes actions un jour tu répondras ;
Qui que tu sois, prends garde à la haine ; elle enivre ;
Celui qui va mourir pour celui qui doit vivre
T'implore. O chevalier, épargne cet enfant ! »

Tiphaine furieux d'un coup de hache fend
L'âpre rocher qui sert à ce vieillard d'asile,
Et dit : « Tu vas le faire échapper, imbécile ! »
Et, sinistre, il remet son cheval au galop.

Quelle que soit la course et la hâte du flot,
Le vent lointain finit toujours par le rejoindre,
Angus entend venir Tiphaine, et le voit poindre
Parmi des profondeurs d'arbres, à l'horizon.

Un couvent d'où s'élève une vague oraison
Apparaît ; on entend une cloche qui tinte ;
Et des rayons du soir la haute église atteinte
S'ouvre, et l'on voit sortir du portail à pas lents
Une procession d'ombres en voiles blancs ;
Ce sont des sœurs ayant à leur tête l'abbesse,
Et leur chant grave monte au ciel où le jour baisse ;
Elles ont vu s'enfuir l'enfant désespéré ;
Alors leur voix profonde a dit miserere ;
L'abbesse les amène ; elle dresse sa crosse
Entre l'adolescent frêle et l'homme féroce ;
On porte devant elle un grand crucifix noir ;
Toutes ces vierges, sœurs qu'enchaîne un saint devoir,
Pleurent sur le vainqueur comme sur la victime,
Et viennent opposer au passage d'un crime
Le Christ immense ouvrant ses bras au genre humain.
Tiphaine arrive sombre et la hache à la main,
Et crie à ce troupeau murmurant grâce ! grâce !
« Colombes, ôtez-vous de là ; le vautour passe ! »

La nuit vient, et toujours, tremblant, pleurant, fuyant,
L'enfant effaré court devant l'homme effrayant.
C'est l'heure où l'horizon semble un rêve, et recule.
Clair de lune, halliers, bruyères, crépuscule.
La poursuite s'acharne, et, plus qu'auparavant
Forcenée, à travers les arbres et le vent,
Fait peur à l'ombre même, et donne le vertige
Aux sapins sur les monts, aux roses sur leur tige.
L'enfant sans armes, l'homme avec son couperet,
Courent dans la noirceur des bois, et l'on dirait
Que dans la forêt spectre ils deviennent fantômes.

Une femme, d'un groupe obscur de toits de chaumes,
Sort, et ne peut parler, les larmes l'étouffant ;
C'est une mère, elle a dans les bras son enfant,
Et c'est une nourrice, elle a le sein nu. « Grâce ! »
Dit-elle, en bégayant ; et dans le vaste espace
Angus s'enfuit. « Jamais ! » dit Tiphaine inhumain.
Mais la femme à genoux lui barre le chemin.
« Arrête ! sois clément, afin que Dieu t'exauce !
Grâce ! Au nom du berceau n'ouvre pas une fosse !
Sois vainqueur, c'est assez ; ne sois pas assassin.
Fais grâce. Cet enfant que j'ai là sur mon sein
T'implore pour l'enfant que cherche ton épée.
Entends-moi ; laisse fuir cette proie échappée.
Ah ! tu ne tueras point, et tu m'écouteras,
Chevalier, puisque j'ai l'aurore dans mes bras.
Songe à ta mère. Eh bien, je suis mère comme elle.
Homme, respecte en moi la femme. — A bas, femelle ! »
Dit Tiphaine, et du pied il frappe ce sein nu.

Ce fut dans on ne sait quel ravin inconnu
Que Tiphaine atteignit le pauvre enfant farouche ;
L'enfant pris n'eut pas même un râle dans la bouche ;
Il tomba de cheval, et, morne, épuisé, las,
Il dressa ses deux mains suppliantes ; hélas !
Sa mère morte était dans le fond de la tombe,
Et regardait.

Tiphaine accourt, s'élance, tombe
Sur l'enfant, comme un loup dans les cirques romains,
Et d'un revers de hache il abat ces deux mains
Qui dans l'ombre élevaient vers les cieux la prière ;

Puis, par ses blonds cheveux dans une fondrière
Il le traîne.

Et riant de fureur, haletant,
Il tua l'orphelin, et dit : « Je suis content ! »
Ainsi rit dans son antre infâme la tarasque.

*

Alors l'aigle d'airain qu'il avait sur son casque,
Et qui, calme, immobile et sombre, l'observait,
Cria : « Cieux étoilés, montagnes que revêt
L'innocente blancheur des neiges vénérables,
O fleuves, ô forêts, cèdres, sapins, érables,
Je vous prends à témoin que cet homme est méchant ! »
Et, cela dit, ainsi qu'un piocheur fouille un champ,
Comme avec sa cognée un pâtre brise un chêne,
Il se mit à frapper à coups de bec Tiphaine ;
Il lui creva les yeux ; il lui broya les dents ;
Il lui pétrit le crâne en ses ongles ardents
Sous l'armet d'où le sang sortait comme d'un crible,
Le jeta mort à terre, et s'envola terrible.

5 août 1876.

XVIII

L'ITALIE — RATBERT

I

LES CONSEILLERS PROBES ET LIBRES

Ratbert, fils de Rodolphe et petit-fils de Charles,
Qui se dit empereur et qui n'est que roi d'Arles,
Vêtu de son habit de patrice romain,
Et la lance du grand saint Maurice à la main,
Est assis au milieu de la place d'Ancône.
Sa couronne est l'armet de Didier, et son trône
Est le fauteuil de fer de Henri l'Oiseleur.
Sont présents cent barons et chevaliers, la fleur
Du grand arbre héraldique et généalogique
Que ce sol noir nourrit de sa sève tragique.
Spinola, qui prit Suze et qui la ruina,
Jean de Carrara, Pons, Sixte Malaspina
Au lieu de pique ayant la longue épine noire,
Ugo, qui fit noyer ses sœurs dans leur baignoire,
Regardent dans leurs rangs entrer avec dédain
Guy, sieur de Pardiac et de l'Île-en-Jourdain ;
Guy, parmi tous ces gens de lustre et de naissance,

N'ayant encor pour lui que le sac de Vicence,
Et du reste n'étant qu'un batteur de pavé,
D'origine quelconque et de sang peu prouvé.
L'exarque Sapaudus que le saint-siège envoie,
Sénèque, marquis d'Ast, Bos, comte de Savoie ;
Le tyran de Massa, le sombre Albert Cibo
Que le marbre aujourd'hui fait blanc sur son tombeau ;
Ranuce, caporal de la ville d'Anduze ;
Foulque, ayant pour cimier la tête de Méduse ;
Marc, ayant pour devise : IMPERIUM FIT JUS ;
Entourent Afranus, évêque de Fréjus.
Là sont Farnèse, Ursin, Cosme à l'âme avilie ;
Puis les quatre marquis souverains d'Italie ;
L'archevêque d'Urbin, Jean, bâtard de Rodez,
Alonze de Silva, ce duc dont les cadets
Sont rois, ayant conquis l'Algarve portugaise,
Et Visconti, seigneur de Milan, et Borghèse,
Et l'homme, entre tous faux, glissant, habile, ingrat,
Avellan, duc de Tyr et sieur de Montferrat ;
Près d'eux Prendiparte, capitaine de Sienne ;
Pic, fils d'un astrologue et d'une égyptienne ;
Alde Aldobrandini, Guiscard, sieur de Beaujeu,
Et le gonfalonier du saint-siège et de Dieu,
Gandolfe, à qui, plus tard, le pape Urbain fit faire
Une statue équestre en l'église Saint-Pierre,
Complimentent Martin de la Scala, le roi
De Vérone, et le roi de Tarente, Geoffroy ;
A quelques pas se tient Falco, comte d'Athène,
Fils du vieux Muzzufer, le rude capitaine
Dont les clairons semblaient des bouches d'aquilon ;
De plus, deux petits rois, Agrippin et Gilon.

Tous jeunes, beaux, heureux, pleins de joie, et farouches.

Les seigneurs vont aux rois ainsi qu'au miel les mouches.
Tous sont venus, des burgs, des châteaux, des manoirs ;
Et la place autour d'eux est déserte ; et cent noirs,
Tout nus, et cent piquiers aux armures persanes
En barrent chaque rue avec leurs pertuisanes.
Geoffroy, Martin, Gilon, l'enfant Agrippin trois,
Sont assis sous le dais près du maître, étant rois.

Dans ce réseau de chefs qui couvrait l'Italie,
Je passe Théodat, prince de Trente ; Élie,
Despote d'Avenzo, qu'a réclamé l'oubli ;
Ce borgne Ordelafo, le bourreau de Forli ;
Lascaris, que sa tante Alberte fit eunuque ;
Othobon, sieur d'Assise, et Tibalt, sieur de Lucque ;
C'est que, bien que mêlant aux autres leurs drapeaux,
Ceux-là ne comptaient point parmi les principaux ;
Dans un filet on voit les fils moins que les câbles ;
Je nomme seulement les monstres remarquables.

Derrière eux, sur la pierre auguste d'un portail,
Est sculpté Satan, roi, forçat, épouvantail,
L'effrayant ramasseur de haillons de l'abîme,
Ayant sa hotte au dos, pleine d'âmes, son crime
Sur son aile qui ploie, et son croc noir qui luit
Dans son poing formidable, et, dans ses yeux, la nuit.

Pour qui voudrait peser les droits que donne au maître
La pureté du sang dont le ciel l'a fait naître,
Ratbert est fils d'Agnès, comtesse d'Elseneur ;

Or, c'est la même gloire et c'est le même honneur
D'être enfanté d'Agnès que né de Messaline.

Malaspina, portant l'épine javeline,
Redoutable marquis, à l'œil fauve et dévot,
Est à droite du roi comme comte et prévôt.

C'est un de ces grands jours où les bannières sortent.
Dix chevaliers de l'ordre Au Droit Désir apportent
Le Nœud d'Or, précédés d'Énéas, leur massier,
Et d'un héraut de guerre en soutane d'acier.

Le roi brille, entouré d'une splendeur d'épées.
Plusieurs femmes sont là, près du trône groupées ;
Élise d'Antioche, Ana, Cubitosa,
Fille d'Azon, qu'Albert de Mantoue épousa ;
La plus belle, Matha, sœur du prince de Cumes,
Est blonde ; et, l'éventant d'un éventail de plumes,
Sa naine, par moments, lui découvre les seins ;
Couchée et comme lasse au milieu des coussins,
Elle enivre le roi d'attitudes lascives ;
Son rire jeune et fou laisse voir ses gencives ;
Elle a ce vêtement ouvert sur le côté,
Qui, plus tard, fut au Louvre effrontément porté
Par Bonne de Berry, fille de Jean de France.

Dans Ancône, est-ce deuil, terreur, indifférence ?
Tout se tait ; les maisons, les bouges, les palais,
Ont bouché leur lucarne ou fermé leurs volets ;
Le cadran qui dit l'heure a l'air triste et funeste.

Le soleil luit aux cieux comme dans une peste ;
Que l'homme soit foulé par les rois ou saisi
Par les fléaux, l'azur n'en a point de souci ;
Le soleil, qui n'a pas d'ombre et de lueurs fausses,
Rit devant les tyrans comme il rit sur les fosses.

Ratbert vient d'inventer, en se frappant le front,
Un piège où ceux qu'il veut détruire tomberont ;
Il en parle tout bas aux princes, qui sourient.
La prière — le peuple aime que les rois prient —
Est faite par Tibère, évêque de Verceil.

Tous étant réunis, on va tenir conseil.

Les deux huissiers de l'Ordre, Anchise avec Trophime,
Invitent le plus grand comme le plus infime
A parler, l'empereur voulant que les avis,
Mauvais, soient entendus, et, justes, soient suivis ;
Puis il est répété par les huissiers, Anchise
Et Trophime, qu'il faut avec pleine franchise
Sur la guerre entreprise offrir son sentiment ;
Que chacun doit parler à son tour librement ;
Que c'est jour de chapitre et jour de conscience ;
Et que, dans ces jours-là, les rois ont patience,
Vu que, devant le Christ, Thomas Didyme a pu
Parler insolemment sans être interrompu.
Et puisse l'empereur vivre longues années !

On voit devant Ratbert trois haches destinées,
La première, au quartier de bœuf rouge et fumant
Qu'un grand brasier joyeux cuit à son flamboiement,

La deuxième, au tonneau de vin que sur la table
A placé l'échanson aidé du connétable,
La troisième à celui dont l'avis déplaira.

Un se lève. On se tait. C'est Jean de Carrara.

« Ta politique est sage et ta guerre est adroite,
Noble empereur, et Dieu te tient dans sa main droite.
Qui te conteste est traître et qui te brave est fou.
Je suis ton homme lige, et, toujours, n'importe où,
Je te suivrai, mon maître, et j'aimerai ta chaîne,
Et je la porterai.

— Celle-ci, capitaine,
Dit Ratbert, lui jetant au cou son collier d'or.
De plus, j'ai Perpignan, je t'en fais régidor. »

L'archevêque d'Urbin salue, il examine
Le plan de guerre, sac des communes, famine,
Les moyens souterrains, les rapports d'espions.
« Sire, vous êtes grand comme les Scipions ;
En vous voyant le flanc de l'église tressaille.

— Archevêque, pardieu ! dit Ratbert, je te baille
Un sou par muid de vin qu'on boit à Besançon. »

Cibo, qui parle avec un accent brabançon,
S'en excuse, ayant fait à Louvain ses études,
Et dit :

« Sire, les gens à fières attitudes

Sont des félons ; pieds nus et la chaîne aux poignets,
Qu'on les fouette. O mon roi ! par votre mère Agnès,
Vous êtes empereur ; vous avez les trois villes,
Arles, Rome de Gaule et la mère des Milles,
Bordeaux en Aquitaine et les îles de Ré,
Naple, où le mont Vésuve est fort considéré.
Qui vous résiste essaye une lutte inutile ;
Noble, qu'on le dégrade, et, serf, qu'on le mutile ;
Vous affronter est crime, orgueil, lâche fureur ;
Quiconque ne dit pas : « Ratbert est l'empereur » ,
Doit mourir ; nous avons des potences, j'espère.
Quant à moi, je voudrais, fût-ce mon propre père,
S'il osait blasphémer César que Dieu conduit,
Voir les corbeaux percher sur ses côtes la nuit,
Et la lune passer à travers son squelette. »

Ratbert dit : « Bon marquis, je te donne Spolète. »

C'est à Malaspina de parler. Un vieillard
Se troublerait devant ce jeune homme ; il sait l'art
D'évoquer le démon, la stryge, l'égrégore ;
Il teint sa dague avec du suc de mandragore ;
Il sait des palefrois empoisonner le mors ;
Dans une guerre il a rempli de serpents morts
Les citernes de l'eau qu'on boit dans les Abruzzes ;
Il dit : « La guerre est sainte ! » Il rend compte des ruses,
A voix basse, et finit à voix haute en priant :
« Fais régner l'empereur du nord à l'orient !
Mon Dieu ! c'est par sa bouche auguste que tu parles.

— Je te fais capischol de mon chapitre d'Arles, »
Dit Ratbert.

Afranus se lève le dernier.
Cet évêque est pieux, charitable, aumônier ;
Quoique jeune, il voulait se faire anachorète ;
Il est grand casuiste et très savant ; il traite
Les biens du monde en homme austère et détaché ;
Jadis, il a traduit en vers latins Psyché ;
Comme il est humble, il a les reins ceints d'une corde.

Il invoque l'esprit divin, puis il aborde
Les questions : « Ratbert, par stratagème, a mis
Son drapeau sur les murs d'Ancône ; c'est permis ;
Ancône étant peu sage ; et la ruse est licite
Lorsqu'elle a glorieuse et pleine réussite,
Et qu'au bonheur public on la voit aboutir ;
Et ce n'est pas tromper, et ce n'est pas mentir
Que mettre à la raison les discordes civiles ;
Les prétextes sont bons pour entrer dans les villes. »
Il ajoute : « La ruse, ou ce qu'on nomme ainsi,
Fait de la guerre, en somme, un art plus adouci ;
Moins de coups, moins de bruit ; la victoire plus sûre.
J'admire notre prince, et, quand je le mesure
Aux anciens Alarics, aux antiques Cyrus
Passant leur vie en chocs violents et bourrus,
Je l'estime plus grand, faisant la différence
D'Ennius à Virgile et de Plaute à Térence.
Je donne mon avis, sire, timidement ;
Je suis d'église et n'ai que l'humble entendement
D'un pauvre clerc, mieux fait pour chanter des cantiques

Que pour parler devant de si grands politiques ;
Mais, beau sire, on ne peut voir que son horizon,
Et raisonner qu'avec ce qu'on a de raison ;
Je suis prêtre, et la messe est ma seule lecture ;
Je suis très ignorant ; chacun a sa monture
Qu'il monte avec audace ou bien avec effroi ;
Il faut pour l'empereur le puissant palefroi
Bardé de fer, nourri d'orge blanche et d'épeautre,
Le dragon pour l'archange, et l'âne pour l'apôtre.
Je poursuis, et je dis qu'il est bon que le droit
Soit, pour le roi, très large, et, pour le peuple, étroit ;
Le peuple étant bétail, et le roi berger. Sire,
L'empereur ne veut rien sans que Dieu le désire.
Donc, faites ! Vous pouvez, sans avertissements,
Guerroyer les chrétiens comme les ottomans ;
Les ottomans étant hors de la loi vulgaire,
On peut les attaquer sans déclarer la guerre ;
C'est si juste et si vrai, que, pour premiers effets,
Vos flottes, sire, ont pris dix galères de Fez ;
Quant aux chrétiens, du jour qu'ils sont vos adversaires
Ils sont de fait païens, sire, et de droit corsaires.
Il serait malheureux qu'un scrupule arrêtât
Sa majesté, quand c'est pour le bien de l'état.
Chaque affaire a sa loi ; chaque chose a son heure.
La fille du marquis de Final est mineure ;
Peut-on la détrôner ? En même temps, peut-on
Conserver à la sœur de l'empereur, Menton ?
Sans doute. Les pays ont des mœurs différentes.
Pourvu que de l'église on maintienne les rentes,
On le peut. Les vieux temps, qui n'ont plus d'avocats,
Agissaient autrement ; mais je fais peu de cas

De ces temps-là ; c'étaient des temps de république.
L'empereur, c'est la règle ; et, bref, la loi salique,
Très mauvaise à Menton, est très bonne à Final.

— Évêque, dit le roi, tu seras cardinal. »

Pendant que le conseil se tenait de la sorte,
Et qu'ils parlaient ainsi dans cette ville morte,
Et que le maître avait sous ses pieds ces prélats,
Ces femmes, ces barons en habits de galas,
Et l'Italie au loin comme une solitude,
Quelques seigneurs, ainsi qu'ils en ont l'habitude,
Regardant derrière eux d'un regard inquiet,
Virent que le Satan de pierre souriait.

3 décembre 1857.

II

LA DÉFIANCE D'ONFROY

Parmi les noirs déserts et les mornes silences,
Ratbert, pour l'escorter, n'ayant que quelques lances,
Et le marquis Sénèque et l'évêque Afranus,
Traverse, presque seul, des pays inconnus ;
Mais il sait qu'il est fort de l'effroi qu'il inspire,
Et que l'empereur porte avec lui tout l'empire.

Un soir Ratbert s'arrête aux portes de Carpi ;
Sur ce seuil formidable un dogue est accroupi ;
Ce dogue, c'est Onfroy, le baron de la ville ;
Calme et fier, sous les dents d'une herse incivile,
Onfroy s'adosse aux murs qui bravaient Attila ;
Les femmes, les enfants et les soldats sont là ;
Et voici ce que dit le vieux podestat sombre
Qui parle haut, ayant son peuple dans son ombre :

« Roi, nous te saluons, sans plier les genoux.
Nous avons une chose à te dire. Quand nous,
Gens de guerre et barons qui tenions la province,
Nous avons bien voulu de toi pour notre prince,
Quand nous t'avons donné ce peuple et cet état,
Sire, ce n'était point pour qu'on les maltraitât.
Jadis nous étions forts. Quand tu nous fis des offres,
Nous étions très puissants ; de l'argent plein nos coffres ;

Et nous avions battu tes plus braves soldats ;
Nous étions tes vainqueurs. Roi, tu ne marchandas
Aucun engagement, sire, aucune promesse ;
On traita ; tu juras par ta mère et la messe ;
Nous alors, las d'avoir de l'acier sur la peau,
Comptant que tu serais bon berger du troupeau,
Et qu'on abolirait les taxes et les dîmes,
Nous vînmes te prêter hommage, et nous pendîmes
Nos casques, nos hauberts et nos piques aux clous.
Roi, nous voulons des chiens qui ne soient pas des loups.
Tes gens se sont conduits d'une telle manière
Qu'aujourd'hui toute ville, altesse, est prisonnière
De la peur que ta suite et tes soldats lui font,
Et que pas un fossé ne semble assez profond.
Vois, on se garde. Ici, dans les villes voisines,
On ne lève jamais qu'un pieu des sarrasines
Pour ne laisser passer qu'un seul homme à la fois,
A cause des brigands et de vous autres rois.
Roi, nous te remontrons que ta bande à toute heure
Dévalise ce peuple, entre dans sa demeure,
Y met tout en tumulte et sens dessus dessous,
Puis s'en va, lui volant ses misérables sous ;
Cette horde en ton nom incessamment réclame
Le bien des pauvres gens qui nous fait saigner l'âme,
Et puisque, nous présents avec nos compagnons,
On le prend sous nos yeux, c'est nous qui le donnons ;
Oui, c'est nous qui, trouvant qu'il vous manque des filles,
Des meutes, des chevaux, des reîtres, des bastilles,
Lorsque vous guerroyez et lorsque vous chassez,
Et qu'ayant trop de tout, vous n'avez point assez,
Avons la bonté rare et touchante de faire

Des charités, à vous, les heureux de la terre
Qui dormez dans la plume et buvez dans l'or fin,
Avec tous les liards de tous les meurt-de-faim !
Or, il nous reste encore, il faut que tu le saches,
Assez de vieux pierriers, assez de vieilles haches,
Assez de vieux engins au fond de nos greniers,
Sire, pour ne pas être à ce point aumôniers,
Et pour ne faire point, comme dans ton Autriche,
Avec l'argent du pauvre une largesse au riche.
Nous pouvons, en creusant, retrouver aujourd'hui
Nos estocs sous la rouille et nos cœurs sous l'ennui.
Nous pouvons décrocher, de nos mains indignées,
Nos bannières parmi les toiles d'araignées,
Et les faire flotter au vent, si nous voulons.

Sire, en outre, tu mets l'opprobre à nos talons.
Nous savons bien pourquoi tu combles de richesses
Nos filles et nos sœurs dont tu fais des duchesses,
Étoiles d'infamie au front de nos maisons.
Roi, nous n'acceptons pas sur nos durs écussons
Des constellations faites avec des taches ;
La honte est mal mêlée à l'ombre des panaches ;
Le soldat a le pied si maladroit, seigneur,
Qu'il ne peut sans boiter traîner le déshonneur.
Nos filles sont nous-même ; au fond de nos tours noires,
Leur beauté chaste est sœur de nos anciennes gloires ;
C'est pourquoi nous trouvons qu'on fait mal à propos
Les rideaux de ton lit avec nos vieux drapeaux.

Tes juges sont des gueux ; bailliage ou cour plénière.
On trouve, et ce sera ma parole dernière,

Dans nos champs, où l'honneur antique est au rabais,
Pas assez de chemins, sire, et trop de gibets.
Ce luxe n'est pas bon. Nos pins et nos érables
Voyaient jadis, parmi leurs ombres vénérables,
Les bûcherons et non les bourreaux pénétrer ;
Nos grands chênes n'ont point l'habitude d'entrer
Dans l'exécution des lois et des sentences,
Et n'aiment pas donner tant de bois aux potences.

Nous avons le cœur gros, et nous sommes, ô roi,
Tout près de secouer la corde du beffroi ;
Ton altesse nous gêne et nous n'y tenons guère.
Roi, ce n'est pas pour voir nos compagnons de guerre
Accrochés à la fourche et devenus hideux,
Qui, morts échevelés, quand nous passons près d'eux,
Semblent nous regarder et nous faire reproche ;
Ce n'est pas pour subir ton burg sur notre roche,
Plein de danses, de chants et de festins joyeux ;
Ce n'est pas pour avoir ces pitiés sous les yeux
Que nous venons ici, courbant nos vieilles âmes,
Te saluer, menant à nos côtés nos femmes ;
Ce n'est pas pour cela que nous humilions
Dans elles les agneaux et dans nous les lions.

Et, pour rachat du mal que tu fais, quand tu donnes
Des rentes aux moûtiers, des terres aux madones,
Quand, plus chamarré d'or que le soleil le soir,
Tu vas baiser l'autel, adorer l'ostensoir,
Prier, ou quand tu fais quelque autre simagrée,
Ne te figure pas que ceci nous agrée.
Engraisser des abbés ou doter des couvents,

Cela fait-il que ceux qui sont morts soient vivants ?
Roi, nous ne le pensons en aucune manière.
Roi, le chariot verse à trop creuser l'ornière ;
L'appétit des rois donne aux peuples appétit ;
Si tu ne changes pas d'allure, on t'avertit,
Prends garde. Et c'est cela que je voulais te dire.

— Bien parlé ! » dit Ratbert avec un doux sourire.
Et, penché vers l'oreille obscure d'Afranus :
« Nous sommes peu nombreux et follement venus ;
Cet homme est fort.

— Très fort, dit le marquis Sénèque.
— Laissez-moi l'inviter à souper, » dit l'évêque.

Et c'est pourquoi l'on voit maintenant à Carpi
Un grand baron de marbre en l'église assoupi ;
C'est le tombeau d'Onfroy, ce héros d'un autre âge,
Avec son épitaphe exaltant son courage,
Sa vertu, son fier cœur plus haut que les destins,
Faite par Afranus, évêque, en vers latins.

6 décembre 1857.

III

LA CONFIANCE DU MARQUIS FABRICE

I

ISORA DE FINAL — FABRICE D'ALBENGA

Tout au bord de la mer de Gênes, sur un mont
Qui jadis vit passer les francs de Pharamond,
Un enfant, un aïeul, seuls dans la citadelle
De Final sur qui veille une garde fidèle,
Vivent bien entourés de murs et de ravins ;
Et l'enfant a cinq ans et l'aïeul quatrevingts.

L'enfant est Isora de Final, héritière
Du fief dont Witikind a tracé la frontière ;
L'orpheline n'a plus près d'elle que l'aïeul.
L'abandon sur Final a jeté son linceul ;
L'herbe, dont, par endroits, les dalles sont couvertes,
Aux fentes des paves fait des fenêtres vertes ;
Sur la route oubliée on n'entend plus un pas ;
Car le père et la mère, hélas ! ne s'en vont pas
Sans que la vie autour des enfants s'assombrisse.

L'aïeul est le marquis d'Albenga, ce Fabrice

Qui fut bon ; cher au pâtre, aimé du laboureur,
Il fut, pour guerroyer le pape ou l'empereur,
Commandeur de la mer et général des villes ;
Gênes le fit abbé du peuple, et, des mains viles
Ayant livré l'état au roi, il combattit.
Tout homme auprès de lui jadis semblait petit ;
L'antique Sparte était sur son visage empreinte ;
La loyauté mettait sa cordiale étreinte
Dans la main de cet homme à bien faire obstiné.
Comme il était bâtard d'Othon, dit le Non-Né
Parce qu'on le tira, vers l'an douze cent trente,
Du ventre de sa mère Honorate expirante,
Les rois faisaient dédain de ce fils belliqueux ;
Fabrice s'en vengeait en étant plus grand qu'eux.
A vingt ans, il était blond et beau ; ce jeune homme
Avait l'air d'un tribun militaire de Rome ;
Comme pour exprimer les détours du destin
Dont le héros triomphe, un graveur florentin
Avait sur son écu sculpté le labyrinthe ;
Les femmes l'admiraient, se montrant avec crainte
La tête de lion qu'il avait dans le dos.
Il a vu les plus fiers, Requesens et Chandos,
Et Robert, avoué d'Arras, sieur de Béthune,
Fuir devant son épée et devant sa fortune ;
Les princes pâlissaient de l'entendre gronder ;
Un jour, il a forcé le pape à demander
Une fuite rapide aux galères de Gênes ;
C'était un grand briseur de lances et de chaînes,
Guerroyant volontiers, mais surtout délivrant ;
Il a par tous été proclamé le plus grand
D'un siècle fort auquel succède un siècle traître ;

Il a toujours frémi quand des bouches de prêtre
Dans les sombres clairons de la guerre ont soufflé ;
Et souvent de saint Pierre il a tordu la clé
Dans la vieille serrure horrible de l'église.
Sa bannière cherchait la bourrasque et la bise ;
Plus d'un monstre a grincé des dents sous son talon ;
Son bras se roidissait chaque fois qu'un félon
Déformait quelque état populaire en royaume ;
Allant, venant dans l'ombre ainsi qu'un grand fantôme,
Fier, levant dans la nuit son cimier flamboyant,
Homme auguste au dedans, ferme au dehors, ayant
En lui toute la gloire et toute la patrie,
Belle âme invulnérable et cependant meurtrie,
Sauvant les lois, gardant les murs, vengeant les droits,
Et sonnant dans la nuit sous tous les coups des rois,
Cinquante ans, ce soldat, dont la tête enfin plie,
Fut l'armure de fer de la vieille Italie,
Et ce noir siècle, à qui tout rayon semble ôté,
Garde quelque lueur encor de son côté.

II

LE DÉFAUT DE LA CUIRASSE

Maintenant il est vieux ; son donjon, c'est son cloître ;
Il tombe, et, déclinant, sent dans son âme croître
La confiance honnête et calme des grands cœurs ;
Le brave ne croit pas au lâche, les vainqueurs
Sont forts, et le héros est ignorant du fourbe.
Ce qu'osent les tyrans, ce qu'accepte la tourbe,
Il ne le sait ; il est hors de ce siècle vil ;

N'en étant vu qu'à peine, à peine le voit-il ;
N'ayant jamais de ruse, il n'eut jamais de crainte ;
Son défaut fut toujours la crédulité sainte,
Et, quand il fut vaincu, ce fut par loyauté ;
Plus de péril lui fait plus de sécurité.
Comme dans un exil il vit seul dans sa gloire ;
Oublié ; l'ancien peuple a gardé sa mémoire,
Mais le nouveau la perd dans l'ombre, et ce vieillard
Qui fut astre, s'éteint dans un morne brouillard.

Dans sa brume, où les feux du couchant se dispersent,
Il a cette mer vaste et ce grand ciel qui versent
Sur le bonheur la joie et sur le deuil l'ennui.

Tout est derrière lui maintenant ; tout a fui ;
L'ombre d'un siècle entier devant ses pas s'allonge ;
Il semble des yeux suivre on ne sait quel grand songe ;
Parfois, il marche et va sans entendre et sans voir.
Vieillir, sombre déclin ! l'homme est triste le soir ;
Il sent l'accablement de l'œuvre finissante.
On dirait par instants que son âme s'absente,
Et va savoir là-haut s'il est temps de partir.

Il n'a pas un remords et pas un repentir ;
Après quatrevingts ans son âme est toute blanche ;
Parfois, à ce soldat qui s'accoude et se penche,
Quelque vieux mur, croulant lui-même, offre un appui ;
Grave, il pense, et tous ceux qui sont auprès de lui
L'aiment ; il faut aimer pour jeter sa racine
Dans un isolement et dans une ruine ;
Et la feuille de lierre a la forme d'un cœur.

III

AÏEUL MATERNEL

Ce vieillard, c'est un chêne adorant une fleur.
A présent un enfant est toute sa famille.
Il la regarde, il rêve ; il dit : « C'est une fille,
Tant mieux ! » étant aïeul du côté maternel.

La vie en ce donjon a le pas solennel ;
L'heure passe et revient ramenant l'habitude.

Ignorant le soupçon, la peur, l'inquiétude,
Tous les matins, il boucle à ses flancs refroidis
Son épée, aujourd'hui rouillée, et qui jadis
Avait la pesanteur de la chose publique ;
Quand, parfois, du fourreau, vénérable relique,
Il arrache la lame illustre avec effort,
Calme, il y croit toujours sentir peser le sort.
Tout homme ici-bas porte en sa main une chose
Où, du bien et du mal, de l'effet, de la cause,
Du genre humain, de Dieu, du gouffre, il sent le poids ;
Le juge au front morose a son livre des lois,
Le roi son sceptre d'or, le fossoyeur sa pelle.

Tous les soirs il conduit l'enfant à la chapelle ;
L'enfant prie, et regarde avec ses yeux si beaux,
Gaie, et questionnant l'aïeul sur les tombeaux ;
Et Fabrice a dans l'œil une humide étincelle.
La main qui tremble aidant la marche qui chancelle,

Ils vont sous les portails et le long des piliers
Peuplés de séraphins mêlés aux chevaliers ;
Chaque statue, émue à leur pas doux et sombre,
Vibre, et toutes ont l'air de saluer dans l'ombre,
Les héros le vieillard, et les anges l'enfant.

Parfois Isoretta, que sa grâce défend,
S'échappe dès l'aurore et s'en va jouer seule
Dans quelque grande tour qui lui semble une aïeule,
Et qui mêle, croulante au milieu des buissons,
La légende romane aux souvenirs saxons.
Pauvre être qui contient toute une fière race,
Elle trouble, en passant, le bouc, vieillard vorace,
Dans les fentes des murs broutant le câprier ;
Pendant que derrière elle on voit l'aïeul prier,
— Car il ne tarde pas à venir la rejoindre,
Et cherche son enfant dès qu'il voit l'aube poindre, —
Elle court, va, revient, met sa robe en haillons,
Erre de tombe en tombe et suit des papillons,
Ou s'assied, l'air pensif, sur quelque âpre architrave ;
Et la tour semble heureuse et l'enfant paraît grave ;
La ruine et l'enfance ont de secrets accords,
Car le temps sombre y met ce qui reste des morts.

IV

UN SEUL HOMME SAIT OÙ EST CACHÉ LE TRÉSOR

Dans ce siècle où tout peuple a son chef qui le broie,
Parmi les rois vautours et les princes de proie,

Certe, on n'en trouverait pas un qui méprisât
Final, donjon splendide et riche marquisat ;
Tous les ans, les alleux, les rentes, les censives,
Surchargent vingt mulets de sacoches massives ;
La grande tour surveille, au milieu du ciel bleu,
Le sud, le nord, l'ouest et l'est, et saint Mathieu,
Saint Marc, saint Luc, saint Jean, les quatre évangélistes,
Sont sculptés et dorés sur les quatre balistes ;
La montagne a pour garde, en outre, deux châteaux,
Soldats de pierre ayant du fer sous leurs manteaux.
Le trésor, quand du coffre on détache les boucles,
Semble à qui l'entrevoit un rêve d'escarboucles ;
Ce trésor est muré dans un caveau discret
Dont le marquis régnant garde seul le secret,
Et qui fut autrefois le puits d'une sachette ;
Fabrice maintenant connaît seul la cachette ;
Le fils de Witikind vieilli dans les combats,
Othon, scella jadis dans les chambres d'en bas
Vingt caissons dont le fer verrouille les façades,
Et qu'Anselme, plus tard, fit remplir de cruzades
Pour que, dans l'avenir, jamais on n'en manquât ;
Le casque du marquis est en or de ducat ;
On a sculpté deux rois persans, Narse et Tigrane,
Dans la visière aux trous grillés de filigrane,
Et sur le haut cimier, taillé d'un seul onyx,
Un brasier de rubis brûle l'oiseau Phénix ;
Et le seul diamant du sceptre pèse une once.

V

LE CORBEAU

Un matin, les portiers sonnent du cor. Un nonce
Se présente ; il apporte, assisté d'un coureur,
Une lettre du roi qu'on nomme l'empereur ;
Ratbert écrit qu'avant de partir pour Tarente
Il viendra visiter Isora, sa parente,
Pour lui baiser le front et pour lui faire honneur.

Le nonce, s'inclinant, dit au marquis : « Seigneur,
Sa majesté ne fait de visites qu'aux reines. »

Au message émané de ses mains très sereines
L'empereur joint un don splendide et triomphant ;
C'est un grand chariot plein de jouets d'enfant ;
Isora bat des mains avec des cris de joie.

Le nonce, retournant vers celui qui l'envoie,
Prend congé de l'enfant, et, comme procureur
Du très victorieux et très noble empereur,
Fait le salut qu'on fait aux têtes souveraines.

« Qu'il soit le bienvenu ! Bas le pont ! bas les chaînes !
Dit le marquis ; sonnez, la trompe et l'olifant ! »
Et, fier de voir qu'on traite en reine son enfant,
La joie a rayonné sur sa face loyale.

Or, comme il relisait la lettre impériale,

Un corbeau qui passait fit de l'ombre dessus.
« Les oiseaux noirs guidaient Judas cherchant Jésus ;
Sire, vois ce corbeau, » dit une sentinelle.
Et, regardant l'oiseau planer sur la tournelle :
« Bah ! dit l'aïeul, j'étais pas plus haut que cela,
Compagnon, que déjà ce corbeau que voilà,
Dans la plus fière tour de toute la contrée
Avait bâti son nid, dont on voyait l'entrée ;
Je le connais ; le soir, volant dans la vapeur,
Il criait ; tous tremblaient ; mais, loin d'en avoir peur,
Moi petit, je l'aimais, ce corbeau centenaire
Étant un vieux voisin de l'astre et du tonnerre. »

VI

LE PÈRE ET LA MÈRE

Les marquis de Final ont leur royal tombeau
Dans une cave où luit, jour et nuit, un flambeau ;
Le soir, l'homme qui met de l'huile dans les lampes
A son heure ordinaire en descendit les rampes ;
Là, mangé par les vers dans l'ombre de la mort,
Chaque marquis auprès de sa marquise dort,
Sans voir cette clarté qu'un vieil esclave apporte.
A l'endroit même où pend la lampe, sous la porte,
Était le monument des deux derniers défunts ;
Pour raviver la flamme et brûler des parfums,
Le serf s'en approcha ; sur la funèbre table,
Sculpté très ressemblant, le couple lamentable
Dont Isora, sa dame, était l'unique enfant,

Apparaissait ; tous deux, dans cet air étouffant,
Silencieux, couchés côte à côte, statues
Aux mains jointes, d'habits seigneuriaux vêtues,
L'homme avec son lion, la femme avec son chien.
Il vit que le flambeau nocturne brûlait bien ;
Puis, courbé, regarda, des pleurs dans la paupière,
Ce père de granit, cette mère de pierre ;
Alors il recula, pâle, car il crut voir
Que ces deux fronts, tournés vers la voûte au fond noir,
S'étaient subitement assombris sur leur couche,
Elle ayant l'air plus triste et lui l'air plus farouche.

VII

JOIE AU CHÂTEAU

Une file de longs et pesants chariots
Qui précède ou qui suit les camps impériaux,
Marche là-bas avec des éclats de trompette
Et des cris que l'écho des montagnes répète ;
Un gros de lances brille à l'horizon lointain.

La cloche de Final tinte, et c'est ce matin
Que du noble empereur on attend la visite.

On arrache des tours la ronce parasite ;
On blanchit à la chaux en hâte les grands murs ;
On range dans la cour des plateaux de fruits mûrs,
Des grenades venant des vieux monts Alpujarres,
Le vin dans les barils et l'huile dans les jarres ;

L'herbe et la sauge en fleur jonchent tout l'escalier ;
Dans la cuisine un feu rôtit un sanglier ;
On voit fumer les peaux des bêtes qu'on écorche ;
Et tout rit ; et l'on a tendu sous le grand porche
Une tapisserie où Blanche d'Est, jadis,
A brodé trois héros, Macchabée, Amadis,
Achille ; et le fanal de Rhode, et le quadrige
D'Aétius, vainqueur du peuple latobrige ;
Et, dans trois médaillons marqués d'un chiffre en or,
Trois poëtes, Platon, Plaute et Scæva Memor.
Ce tapis autrefois ornait la grande chambre ;
Au dire des vieillards, l'effrayant roi sicambre,
Witikind, l'avait fait clouer en cet endroit
De peur que dans leur lit ses enfants n'eussent froid.

VIII

LA TOILETTE D'ISORA

Cris, chansons ; et voilà ces vieilles tours vivantes.
La chambre d'Isora se remplit de servantes ;
Pour faire un digne accueil au roi d'Arle, on revêt
L'enfant de ses habits de fête ; à son chevet,
L'aïeul, dans un fauteuil d'orme incrusté d'érable,
S'assied, songeant aux jours passés, et, vénérable,
Il contemple Isora : front joyeux, cheveux d'or,
Comme les chérubins peints dans le corridor,
Regard d'enfant Jésus que porte la madone,
Joue ignorante où dort le seul baiser qui donne
Aux lèvres la fraîcheur, tous les autres étant

Des flammes, même, hélas ! quand le cœur est content.
Isore est sur le lit, assise, jambes nues ;
Son œil bleu rêve avec des lueurs ingénues ;
L'aïeul rit, doux reflet de l'aube sur le soir !
Et le sein de l'enfant, demi-nu, laisse voir
Ce bouton rose, germe auguste des mamelles ;
Et ses beaux petits bras ont des mouvements d'ailes.
Le vétéran lui prend les mains, les réchauffant ;
Et, dans tout ce qu'il dit aux femmes, à l'enfant,
Sans ordre, en en laissant deviner davantage,
Espèce de murmure enfantin du grand âge,
Il semble qu'on entend parler toutes les voix
De la vie, heur, malheur, à présent, autrefois,
Deuil, espoir, souvenir, rire et pleurs, joie et peine ;
Ainsi tous les oiseaux chantent dans le grand chêne.

« Fais-toi belle ; un seigneur va venir ; il est bon ;
C'est l'empereur ; un roi ; ce n'est pas un barbon
Comme nous ; il est jeune ; il est roi d'Arle, en France ;
Vois-tu, tu lui feras ta belle révérence,
Et tu n'oublieras pas de dire : monseigneur.
Vois tous les beaux cadeaux qu'il nous fait ! Quel bonheur !
Tous nos bons paysans viendront, parce qu'on t'aime ;
Et tu leur jetteras des sequins d'or, toi-même,
De façon que cela tombe dans leur bonnet. »

Et le marquis, parlant aux femmes, leur prenait
Les vêtements des mains :

« Laissez, que je l'habille !
Oh ! quand sa mère était toute petite fille,

Et que j'étais déjà barbe grise, elle avait
Coutume de venir dès l'aube à mon chevet ;
Parfois, elle voulait m'attacher mon épée,
Et, de la dureté d'une boucle occupée,
Ou se piquant les doigts aux clous du ceinturon,
Elle riait. C'était le temps où mon clairon
Sonnait superbement à travers l'Italie.
Ma fille est maintenant sous terre, et nous oublie.
D'où vient qu'elle a quitté sa tâche, ô dure loi !
Et qu'elle dort déjà quand je veille encor, moi ?
La fille qui grandit sans la mère, chancelle.
Oh ! c'est triste, et je hais la mort. Pourquoi prend-elle
Cette jeune épousée et non mes pas tremblants ?
Pourquoi ces cheveux noirs et non mes cheveux blancs ? »

Et, pleurant, il offrait à l'enfant des dragées.

« Les choses ne sont pas ainsi bien arrangées ;
Celui qui fait le choix se trompe ; il serait mieux
Que l'enfant eût la mère et la tombe le vieux.
Mais de la mère au moins il sied qu'on se souvienne ;
Et, puisqu'elle a ma place, hélas ! je prends la sienne.

Vois donc le beau soleil et les fleurs dans les prés !
C'est par un jour pareil, les grecs étant rentrés
Dans Smyrne, le plus grand de leurs ports maritimes,
Que, le bailli de Rhode et moi, nous les battîmes.
Mais regarde-moi donc tous ces beaux jouets-là !
Vois ce reître, on dirait un archer d'Attila.
Mais c'est qu'il est vêtu de soie et non de serge !
Et le chapeau d'argent de cette sainte Vierge !

Et ce bonhomme en or ! Ce n'est pas très hideux.
Mais comme nous allons jouer demain tous deux !
Si ta mère était là, qu'elle serait contente !
Ah ! quand on est enfant, ce qui plaît, ce qui tente,
C'est un hochet qui sonne un moment dans la main,
Peu de chose le soir et rien le lendemain ;
Plus tard, on a le goût des soldats véritables,
Des palefrois battant du pied dans les étables,
Des drapeaux, des buccins jetant de longs éclats,
Des camps, et c'est toujours la même chose, hélas !
Sinon qu'alors on a du sang à ses chimères.
Tout est vain. C'est égal, je plains les pauvres mères
Qui laissent leurs enfants derrière elles ainsi. »

Ainsi parlait l'aïeul, l'œil de pleurs obscurci,
Souriant cependant, car telle est l'ombre humaine.
Tout à l'ajustement de son ange de reine,
Il habillait l'enfant, et, tandis qu'à genoux
Les servantes chaussaient ces pieds charmants et doux,
Et, les parfumant d'ambre, en lavaient la poussière,
Il nouait gauchement la petite brassière,
Ayant plus d'habitude aux chemises d'acier.

IX

JOIE HORS DU CHÂTEAU

Le soir vient, le soleil descend dans son brasier ;
Et voilà qu'au penchant des mers, sur les collines,
Partout, les milans roux, les chouettes félines,

L'autour glouton, l'orfraie horrible dont l'œil luit
Avec du sang le jour, qui devient feu la nuit,
Tous les tristes oiseaux mangeurs de chair humaine,
Fils de ces vieux vautours nés de l'aigle romaine
Que la louve d'airain aux cirques appela,
Qui suivaient Marius et connaissaient Sylla,
S'assemblent ; et les uns, laissant un crâne chauve,
Les autres, aux gibets essuyant leur bec fauve,
D'autres, d'un mât rompu quittant les noirs agrès,
D'autres, prenant leur vol du mur des lazarets,
Tous, joyeux et criant, en tumulte et sans nombre,
Ils se montrent Final, la grande cime sombre
Qu'Othon, fils d'Aleram le Saxon, crénela,
Et se disent entre eux : Un empereur est là !

X

SUITE DE LA JOIE

Cloche ; acclamations ; gémissements ; fanfares ;
Feux de joie ; et les tours semblent toutes des phares,
Tant on a, pour fêter ce jour grand à jamais,
De brasiers frissonnants encombré leurs sommets ;
La table colossale en plein air est dressée ;
Ce qu'on a sous les yeux répugne à la pensée
Et fait peur ; c'est la joie effrayante du mal ;
C'est plus que le démon, c'est moins que l'animal ;
C'est la cour du donjon tout entière rougie
D'une prodigieuse et ténébreuse orgie ;
C'est Final, mais Final vaincu, tombé, flétri ;

C'est un chant dans lequel semble se tordre un cri ;
Un gouffre où les lueurs de l'enfer sont voisines
Du rayonnement calme et joyeux des cuisines ;
Le triomphe de l'ombre, obscène, effronté, cru ;
Le souper de Satan dans un rêve apparu.

A l'angle de la cour, ainsi qu'un témoin sombre,
Un squelette de tour, formidable décombre,
Sur son faîte vermeil d'où s'enfuit le corbeau,
Dresse et secoue aux vents, brûlant comme un flambeau,
Tout le branchage et tout le feuillage d'un orme ;
Valet géant portant un chandelier énorme.

Le drapeau de l'empire, arboré sur ce bruit,
Gonfle son aigle immense au souffle de la nuit.

Tout un cortège étrange est là ; femmes et prêtres ;
Prélats parmi les ducs, moines parmi les reîtres ;
Les crosses et les croix d'évêques, au milieu
Des piques et des dards, mêlent aux meurtres Dieu,
Les mitres figurant de plus gros fers de lance.
Un tourbillon d'horreur, de nuit, de violence,
Semble emplir tous ces cœurs ; que disent-ils entre eux,
Ces hommes ? En voyant ces convives affreux,
On doute si l'aspect humain est véritable ;
Un sein charmant se dresse au-dessus de la table,
On redoute au-dessous quelque corps tortueux ;
C'est un de ces banquets du monde monstrueux
Qui règne et vit depuis les Héliogabales ;
Le luth lascif s'accouple aux féroces cymbales ;
Le cynique baiser cherche à se prodiguer ;

Il semble qu'on pourrait à peine distinguer
De ces hommes les loups, les chiennes de ces femmes ;
A travers l'ombre on voit toutes les soifs infâmes,
Le désir, l'instinct vil, l'ivresse aux cris hagards,
Flamboyer dans l'étoile horrible des regards.

Quelque chose de rouge entre les dalles fume ;
Mais, si tiède que soit cette douteuse écume,
Assez de barils sont éventrés et crevés
Pour que ce soit du vin qui court sur les pavés.

Est-ce une vaste noce ? est-ce un deuil morne et triste ?
On ne sait pas à quel dénoûment on assiste,
Si c'est quelque affreux monde à la terre étranger ;
Si l'on voit des vivants ou des larves manger ;
Et si ce qui dans l'ombre indistincte surnage
Est la fin d'un festin ou la fin d'un carnage.

Par moments le tambour, le sistre, le clairon,
Font ces rages de bruit qui rendaient fou Néron.
Ce tumulte rugit, chante, boit, mange, râle.
Sur un trône est assis Ratbert, content et pâle.

C'est, parmi le butin, les chants, les arcs de fleurs,
Dans un antre de rois un Louvre de voleurs.

Presque nue au milieu des montagnes de roses,
Comme les déités dans les apothéoses,
Altière, recevant vaguement les saluts,
Marquant avec ses doigts la mesure des luths,
Ayant dans le gala les langueurs de l'alcôve,

Près du maître sourit Matha, la blonde fauve ;
Et sous la table, heureux, du genou la pressant,
Le roi cherche son pied dans les mares de sang.

Les grands brasiers, ouvrant leur gouffre d'étincelles,
Font resplendir les ors d'un chaos de vaisselles ;
On ébrèche aux moutons, aux lièvres montagnards,
Aux faisans, les couteaux tout à l'heure poignards ;
Sixte Malaspina, derrière le roi, songe ;
Toute lèvre se rue à l'ivresse et s'y plonge ;
On achève un mourant en perçant un tonneau ;
L'œil croit, parmi les os de chevreuil et d'agneau,
Aux tremblantes clartés que les flambeaux prolongent,
Voir des profils humains dans ce que les chiens rongent ;
Des chanteurs grecs, portant des images d'étain
Sur leurs chapes, selon l'usage byzantin,
Chantent Ratbert, césar, roi, vainqueur, dieu, génie ;
On entend sous les bancs des soupirs d'agonie ;
Une odeur de tuerie et de cadavres frais
Se mêle au vague encens brûlant dans les coffrets
Et les boîtes d'argent sur des trépieds de nacre ;
Les pages, les valets, encor chauds du massacre,
Servent dans le banquet leur empereur, ravi
Et sombre, après l'avoir dans le meurtre servi ;
Sur le bord des plats d'or on voit des mains sanglantes ;
Ratbert s'accoude avec des poses indolentes ;
Au-dessus du festin, dans le ciel blanc du soir,
De partout, des hanaps, du buffet, du dressoir,
Des plateaux où les paons ouvrent leurs larges queues,
Des vaisselles où brûle un philtre aux lueurs bleues,
Des verres, d'hypocras et de vin écumants,

Des bouches des buveurs, des bouches des amants,
S'élève une vapeur gaie, ardente, enflammée,
Et les âmes des morts sont dans cette fumée.

XI

TOUTES LES FAIMS SATISFAITES

C'est que les noirs oiseaux de l'ombre ont eu raison,
C'est que l'orfraie a bien flairé la trahison,
C'est qu'un fourbe a surpris le vaillant sans défense,
C'est qu'on vient d'écraser la vieillesse et l'enfance.
En vain quelques soldats fidèles ont voulu
Résister, à l'abri d'un créneau vermoulu ;
Tous sont morts ; et de sang les dalles sont trempées ;
Et la hache, l'estoc, les masses, les épées,
N'ont fait grâce à pas un, sur l'ordre que donna
Le roi d'Arle au prévôt Sixte Malaspina.
Et, quant aux plus mutins, c'est ainsi que les nomme
L'aventurier royal fait empereur par Rome,
Trente sur les crochets et douze sur le pal
Expirent au-dessus du porche principal.

Tandis qu'en joyeux chants les vainqueurs se répandent,
Auprès de ces poteaux et de ces croix où pendent
Ceux que Malaspina vient de supplicier,
Corbeaux, hiboux, milans, tout l'essaim carnassier,
Venus des monts, des bois, des cavernes, des havres,
S'abattent par volée, et font sur les cadavres
Un banquet, moins hideux que celui d'à côté.

Ah ! le vautour est triste à voir, en vérité,
Déchiquetant sa proie et planant ; on s'effraie
Du cri de la fauvette aux griffes de l'orfraie ;
L'épervier est affreux rongeant des os brisés ;
Pourtant, par l'ombre immense on les sent excusés,
L'impénétrable faim est la loi de la terre,
Et le ciel, qui connaît la grande énigme austère,
La nuit, qui sert de fond au guet mystérieux
Du hibou promenant la rondeur de ses yeux
Ainsi qu'à l'araignée ouvrant ses pâles toiles,
Met à ce festin sombre une nappe d'étoiles ;
Mais l'être intelligent, le fils d'Adam, l'élu
Qui doit trouver le bien après l'avoir voulu,
L'homme exterminant l'homme et riant, épouvante,
Même au fond de la nuit, l'immensité vivante,
Et, que le ciel soit noir ou que le ciel soit bleu,
Caïn tuant Abel est la stupeur de Dieu.

XII

QUE C'EST FABRICE QUI EST UN TRAÎTRE

Un homme, qu'un piquet de lansquenets escorte,
Qui tient une bannière inclinée, et qui porte
Une jacque de vair taillée en éventail,
Un héraut, fait ce cri devant le grand portail :

« Au nom de l'empereur clément et plein de gloire,
— Dieu le protège ! — peuple ! il est pour tous notoire
Que le traître marquis Fabrice d'Albenga

Jadis avec les gens des villes se ligua,
Et qu'il a maintes fois guerroyé le saint-siège ;
C'est pourquoi l'empereur très clément, — Dieu protège
L'empereur ! — le citant à son haut tribunal,
A pris possession de l'état de Final. »

L'homme ajoute, dressant sa bannière penchée :
« Qui me contredira, soit sa tête tranchée,
Et ses biens confisqués à l'empereur. J'ai dit. »

XIII

SILENCE

Tout à coup on se tait ; ce silence grandit,
Et l'on dirait qu'au choc brusque d'un vent qui tombe,
Cet enfer a repris sa figure de tombe ;
Ce pandémonium, ivre d'ombre et d'orgueil,
S'éteint ; c'est qu'un vieillard a paru sur le seuil ;
Un prisonnier, un juge, un fantôme ; l'ancêtre !

C'est Fabrice.

On l'amène à la merci du maître.
Ses blêmes cheveux blancs couronnent sa pâleur ;
Il a les bras liés au dos comme un voleur ;
Et, pareil au milan qui suit des yeux sa proie,
Derrière le captif, marche, sans qu'il le voie,
Un homme qui tient haute une épée à deux mains.

Matha, fixant sur lui ses beaux yeux inhumains,
Rit sans savoir pourquoi, rire étant son caprice.
Dix valets de la lance environnent Fabrice.
Le roi dit : « Le trésor est caché dans un lieu
Qu'ici tu connais seul, et je jure par Dieu
Que, si tu dis l'endroit, marquis, ta vie est sauve. »

Fabrice lentement lève sa tête chauve
Et se tait.

Le roi dit : « Es-tu sourd, compagnon ? »

Un reître avec le doigt fait signe au roi que non.
« Marquis, parle ! ou sinon, vrai comme je me nomme
Empereur des romains, roi d'Arle et gentilhomme,
Lion, tu vas japper ainsi qu'un épagneul.
Ici, bourreaux ! — Réponds, le trésor ? »

Et l'aïeul
Semble, droit et glacé parmi les fers de lance,
Avoir déjà pris place en l'éternel silence.

Le roi dit : « Préparez les coins et les crampons.
Pour la troisième fois, parleras-tu ? Réponds. »

Fabrice, sans qu'un mot d'entre ses lèvres sorte,
Regarde le roi d'Arle et d'une telle sorte,
Avec un si superbe éclair, qu'il l'interdit ;
Et Ratbert, furieux sous ce regard, bondit
Et crie, en s'arrachant le poil de la moustache :
« Je te trouve idiot et mal en point, et sache

Que les jouets d'enfant étaient pour toi, vieillard !
Çà, rends-moi ce trésor, fruit de tes vols, pillard !
Et ne m'irrite pas, ou ce sera ta faute,
Et je vais envoyer sur ta tour la plus haute
Ta tête au bout d'un pieu se taire dans la nuit. »

Mais l'aïeul semble d'ombre et de pierre construit ;
On dirait qu'il ne sait pas même qu'on lui parle.

« Le brodequin ! A toi, bourreau ! » dit le roi d'Arle.

Le bourreau vient, la foule effarée écoutait.

On entend l'os crier, mais la bouche se tait.

Toujours prêt à frapper le prisonnier en traître,
Le coupe-tête jette un coup d'œil à son maître.

« Attends que je te fasse un signe », dit Ratbert.
Et, reprenant :

« Voyons, toi chevalier haubert,
Mais cadet, toi marquis, mais bâtard, si tu donnes
Ces quelques diamants de plus à mes couronnes,
Si tu veux me livrer ce trésor, je te fais
Prince, et j'ai dans mes ports dix galères de Fez
Dont je te fais présent avec cinq cents esclaves. »

Le vieillard semble sourd et muet.

« Tu me braves !
Eh bien ! tu vas pleurer, » dit le fauve empereur.

XIV

RATBERT REND L'ENFANT A L'AÏEUL

Et voici qu'on entend comme un souffle d'horreur
Frémir, même en cette ombre et même en cette horde.
Une civière passe, il y pend une corde ;
Un linceul la recouvre ; on la pose à l'écart ;
On voit deux pieds d'enfant qui sortent du brancard.
Fabrice, comme au vent se renverse un grand arbre,
Tremble, et l'homme de chair sous cet homme de marbre
Reparaît ; et Ratbert fait lever le drap noir.

C'est elle ! Isora ! pâle, inexprimable à voir,
Étranglée, et sa main crispée, et cela navre,
Tient encore un hochet ; pauvre petit cadavre !

L'aïeul tressaille avec la force d'un géant ;
Formidable, il arrache au brodequin béant
Son pied dont le bourreau vient de briser le pouce ;
Les bras toujours liés, de l'épaule il repousse
Tout ce tas de démons, et va jusqu'à l'enfant,
Et sur ses deux genoux tombe, et son cœur se fend.
Il crie en se roulant sur la petite morte :

« Tuée ! ils l'ont tuée ! et la place était forte,
Le pont avait sa chaîne et la herse ses poids,
On avait des fourneaux pour le soufre et la poix,
On pouvait mordre avec ses dents le roc farouche,
Se défendre, hurler, lutter, s'emplir la bouche

De feu, de plomb fondu, d'huile, et les leur cracher
A la figure avec les éclats du rocher !
Non ! on a dit : « Entrez ! » et, par la porte ouverte,
Ils sont entrés ! la vie à la mort s'est offerte !
On a livré la place, on n'a point combattu !
Voilà la chose ; elle est toute simple ; ils n'ont eu
Affaire qu'à ce vieux misérable imbécile !
Égorger un enfant, ce n'est pas difficile.
Tout à l'heure, j'étais tranquille, ayant peu vu
Qu'on tuât des enfants, et je disais : « Pourvu
Qu'Isora vive, eh bien ! après cela, qu'importe ! »
Mais l'enfant ! O mon Dieu ! c'est donc vrai qu'elle est morte !
Penser que nous étions là tous deux hier encor !
Elle allait et venait dans un gai rayon d'or ;
Cela jouait toujours, pauvre mouche éphémère !
C'était la petite âme errante de sa mère !
Le soir, elle posait son doux front sur mon sein,
Et dormait... — Ah ! brigand ! assassin ! assassin ! »

Il se dressait, et tout tremblait dans le repaire,
Tant c'était la douleur d'un lion et d'un père,
Le deuil, l'horreur, et tant ce sanglot rugissait !

« Et moi qui, ce matin, lui nouais son corset !
Je disais : « Fais-toi belle, enfant ! » Je parais l'ange
Pour le spectre ! — Oh ! ris donc là-bas, femme de fange!
Riez tous ! Idiot, en effet, moi qui crois
Qu'on peut se confier aux paroles des rois
Et qu'un hôte n'est pas une bête féroce !
Le roi, les chevaliers, l'évêque avec sa crosse,
Ils sont venus, j'ai dit : « Entrez » ; c'étaient des loups !

Est-ce qu'ils ont marché sur elle avec des clous
Qu'elle est toute meurtrie ? Est-ce qu'ils l'ont battue ?
Et voilà maintenant nos filles qu'on nous tue
Pour voler un vieux casque en vieil or de ducat !
Je voudrais que quelqu'un d'honnête m'expliquât
Cet évènement-ci, voilà ma fille morte !
Dire qu'un empereur vient avec une escorte,
Et que des gens nommés Farnèse, Spinola,
Malaspina, Cibo, font de ces choses-là,
Et qu'on se met à cent, à mille, avec ce prêtre,
Ces femmes, pour venir prendre un enfant en traître,
Et que l'enfant est là, mort, et que c'est un jeu,
C'est à se demander s'il est encore un Dieu,
Et si, demain, après de si lâches désastres,
Quelqu'un osera faire encor lever les astres !
M'avoir assassiné ce petit être-là !
Mais c'est affreux d'avoir à se mettre cela
Dans la tête, que c'est fini, qu'ils l'ont tuée,
Qu'elle est morte ! — Oh ! ce fils de la prostituée,
Ce Ratbert, comme il m'a hideusement trompé !
O Dieu ! de quel démon est cet homme échappé ?
Vraiment ! est-ce donc trop espérer que de croire
Qu'on ne va point, par ruse et par trahison noire,
Massacrer des enfants, broyer des orphelins,
Des anges, de clarté céleste encor tout pleins !
Mais c'est qu'elle est là, morte, immobile, insensible !
Je n'aurais jamais cru que cela fût possible.
Il faut être le fils de cette infâme Agnès !
Rois ! j'avais tort jadis quand je vous épargnais,
Quand, pouvant vous briser au front le diadème,
Je vous lâchais, j'étais un scélérat moi-même,

J'étais un meurtrier d'avoir pitié de vous !
Oui, j'aurais dû vous tordre entre mes serres, tous !
Est-ce qu'il est permis d'aller dans les abîmes
Reculer la limite effroyable des crimes,
De voler, oui, ce sont des vols, de faire un tas
D'abominations, de maux et d'attentats,
De tuer des enfants et de tuer des femmes,
Sous prétexte qu'on fut, parmi les oriflammes
Et les clairons, sacré devant le monde entier
Par Urbain quatre, pape et fils d'un savetier !
Que voulez-vous qu'on fasse à de tels misérables !
Avoir mis son doigt noir sur ces yeux adorables !
Ce chef-d'œuvre du Dieu vivant, l'avoir détruit !
Quelle mamelle d'ombre et d'horreur et de nuit,
Dieu juste, a donc été de ce monstre nourrice ?
Un tel homme suffit pour qu'un siècle pourrisse.
Plus de bien ni de mal, plus de droit, plus de lois.
Est-ce que le tonnerre est absent quelquefois ?
Est-ce qu'il n'est pas temps que la foudre se prouve,
Cieux profonds, en broyant ce chien, fils de la louve ?
Oh ! sois maudit, maudit, maudit, et sois maudit,
Ratbert, empereur, roi, césar, escroc, bandit !
O grand vainqueur d'enfants de cinq ans ! maudits soient
Les pas que font tes pieds, les jours que tes yeux voient,
Et la gueuse qui t'offre en riant son sein nu,
Et ta mère publique, et ton père inconnu !
Terre et cieux ! c'est pourtant bien le moins qu'un doux être
Qui joue à notre porte et sous notre fenêtre,
Qui ne fait rien que rire et courir dans les fleurs,
Et qu'emplir de soleil nos pauvres yeux en pleurs,
Ait le droit de jouir de l'aube qui l'enivre,

Puisque les empereurs laissent les forçats vivre,
Et puisque Dieu, témoin des deuils et des horreurs,
Laisse sous le ciel noir vivre les empereurs ! »

XV

LES DEUX TÊTES

Ratbert, en ce moment, distrait jusqu'à sourire,
Écoutait Afranus à voix basse lui dire :
« Majesté, le caveau du trésor est trouvé. »

L'aïeul pleurait.

« Un chien, au coin des murs crevé,
Est un être enviable auprès de moi. Va, pille,
Vole, égorge, empereur ! O ma petite fille,
Parle-moi ! Rendez-moi mon doux ange, ô mon Dieu !
Elle ne va donc pas me regarder un peu ?
Mon enfant ! Tous les jours nous allions dans les lierres.
Tu disais : « Vois les fleurs », et moi : « Prends garde aux pierres. »
Et je la regardais, et je crois qu'un rocher
Se fût attendri rien qu'en la voyant marcher.
Hélas ! avoir eu foi dans ce monstrueux drôle !
Mets ta tête adorée auprès de mon épaule.
Est-ce que tu m'en veux ? C'est moi qui suis là ! Dis,
Tu n'ouvriras donc plus tes yeux du paradis !
Je n'entendrai donc plus ta voix, pauvre petite !
Tout ce qui me tenait aux entrailles me quitte ;
Et ce sera mon sort, à moi, le vieux vainqueur,

Qu'à deux reprises Dieu m'ait arraché le cœur,
Et qu'il ait retiré de ma poitrine amère
L'enfant, après m'avoir ôté du flanc la mère !
Mon Dieu, pourquoi m'avoir pris cet être si doux ?
Je n'étais pourtant pas révolté contre vous,
Et je consentais presque à ne plus avoir qu'elle.
Morte ! et moi, je suis là, stupide, qui l'appelle !
Oh ! si je n'avais pas les bras liés, je crois
Que je réchaufferais ses pauvres membres froids.
Comme ils l'ont fait souffrir ! La corde l'a coupée.
Elle saigne. »

Ratbert, blême et la main crispée,
Le voyant à genoux sur son ange dormant,
Dit : « Porte-glaive, il est ainsi commodément. »

Le porte-glaive fit, n'étant qu'un misérable,
Tomber sur l'enfant mort la tête vénérable.

Et voici ce qu'on vit dans ce même instant-là :

La tête de Ratbert sur le pavé roula,
Hideuse, comme si le même coup d'épée,
Frappant deux fois, l'avait avec l'autre coupée.

L'horreur fut inouïe ; et tous, se retournant,
Sur le grand fauteuil d'or du trône rayonnant
Aperçurent le corps de l'empereur sans tête,
Et son cou d'où sortait, dans un bruit de tempête,
Un flot rouge, un sanglot de pourpre, éclaboussant
Les convives, le trône et la table, de sang.

Alors, dans la clarté d'abîme et de vertige
Qui marque le passage énorme d'un prodige,
Des deux têtes on vit l'une, celle du roi,
Entrer sous terre et fuir dans le gouffre d'effroi
Dont l'expiation formidable est la règle,
Et l'autre s'envoler avec des ailes d'aigle.

XVI

APRÈS JUSTICE FAITE

L'ombre couvre à présent Ratbert, l'homme de nuit.
Nos pères — c'est ainsi qu'un nom s'évanouit —
Défendaient d'en parler, et du mur de l'histoire
Les ans ont effacé cette vision noire.

Le glaive qui frappa ne fut point aperçu ;
D'où vint ce sombre coup, personne ne l'a su ;
Seulement, ce soir-là, bêchant pour se distraire,
Héraclius le Chauve, abbé de Joug-Dieu, frère
D'Acceptus, archevêque et primat de Lyon,
Étant aux champs avec le diacre Pollion,
Vit, dans les profondeurs par les vents remuées,
Un archange essuyer son épée aux nuées.

2-17 décembre 1857.

XIX

WELF,
CASTELLAN D'OSBOR

WELF.
CYADMIS.
HUG.
OTHON.
SYLVESTRE.
UNE PETITE FILLE, mendiante.
L'HUISSIER DE L'EMPIRE.
PAYSANS, BOURGEOIS, ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ CARLOVINGIENNE, SOLDATS.

Devant le précipice d'Osbor.

Le rebord d'un précipice. Au delà du précipice, qui est très étroit, se profile une haute tour crénelée sans fenêtres. Des meurtrières çà et là. Le pont-levis dressé cache la porte. Le précipice sert de fossé à cette tour. Derrière la tour, monte, à perte de vue, la montagne couverte de sapins. On ne voit pas le ciel.

SCÈNE PREMIÈRE

L'HUISSIER DE L'EMPIRE, un groupe de GENS DU PEUPLE.

L'huissier de l'empire, en dalmatique d'argent semée d'aigles noirs, entre, précédé des quatre massiers de la Diète. Il est suivi d'un groupe de paysans et de bourgeois. Il se tourne vers la tour, où l'on ne voit personne.

L'HUISSIER.

Je fais sommation, moi l'huissier de l'empire,
A toi, baron, rebelle à la Diète de Spire.
Rends-toi, sors. Comparais.

Silence profond dans la tour. On n'y distingue ni un bruit, ni une lumière. Elle semble inhabitée.

UN BOURGEOIS, survenant, aux autres.

A-t-il répondu ?

UN PAYSAN.

Non.

L'HUISSIER.

J'ai dit.

Il passe, et disparaît avec les quatre massiers.

LE BOURGEOIS, montrant la tour.

Quel fier dédain ! Quel rude compagnon !

UN ÉTUDIANT, de l'université carlovingienne.

Compagnon de personne.

LE PAYSAN.

Oui, pas un ne l'égale.

L'ÉTUDIANT.

Parfois aux champs fauchés il reste une cigale ;
Ainsi cet homme libre est demeuré debout.

LE BOURGEOIS.

Oui, ce mont excepté, l'esclavage est partout.

L'ÉTUDIANT.

Welf, à lui seul, tient tête aux princes d'Allemagne.

UN VIEILLARD.

Il ne veut pas qu'on passe à travers sa montagne,
Il est le protecteur d'un pays inconnu.
Qui troublerait ces monts serait le mal venu.
Il est père des bois. Sa tour fait sentinelle.
Il défend le sapin, l'if, la neige éternelle,
La route avec ses fleurs, la biche avec ses faons,
Et les petits oiseaux sont ses petits enfants.
Il guette. Son regard a des éclairs funèbres
Pour quiconque oserait attaquer ces ténèbres.
On voit la silhouette âpre du chevalier
Dans l'entre-croisement des branches du hallier.
Une sérénité nocturne l'environne.
Son casque n'a jamais salué de couronne.
Il se tient là, barrant le chemin, rassurant
La forêt, le ravin, le rocher, le torrent,
Et garde vierge, aux yeux de toute la contrée,
L'ombre où cette montagne auguste donne entrée.

LE BOURGEOIS.

Il est seul dans sa tour ?

LE VIEILLARD.

Il n'a pas un archer.

LE PAYSAN, à un autre paysan, montrant la tour.

Tiens ! entre les créneaux on peut le voir marcher.

L'ÉTUDIANT.

Tant qu'il vit, la patrie aux fers n'est pas éteinte.

LE VIEILLARD.

Il n'a jamais voulu se marier, de crainte
D'introduire en son antre une timidité.

L'ÉTUDIANT.

Ici l'on rampe.

LE VIEILLARD.

Il est seul de l'autre côté.

LE BOURGEOIS.

On dit qu'il vit là, fauve et noir, sans chefs, sans règles,
Qu'il se fait apporter à manger par les aigles,
Et qu'il n'a jamais ri.

LE VIEILLARD.

Deuil fièrement porté !
Il est veuf.

LE BOURGEOIS.

Veuf de qui ?

LE VIEILLARD.

Veuf de la Liberté.

L'ÉTUDIANT.

Puissant vieillard !

LE VIEILLARD.

Il est inaccessible ; il garde
Son fossé, tient dressé son pont-levis, regarde
Par les trous de sa herse, et n'a jamais d'ennui,
Sentant le mont immense en paix derrière lui.

LE BOURGEOIS, regardant à ses pieds.

Le précipice est sombre.

L'ÉTUDIANT, regardant au-dessus de sa tête.

Et la muraille est haute.

LE BOURGEOIS.

Mais s'il repousse un maître, admettrait-il un hôte ?

LE VIEILLARD.

Un pauvre, oui.

L'ÉTUDIANT.

Jamais roi dans sa coupe ne but.

LE VIEILLARD.

Il vit sans rendre hommage et sans payer tribut.

LE BOURGEOIS.

Qu'il est heureux ! Hélas, les impôts nous obèrent.

LE VIEILLARD.

Mais cela va finir. Les princes délibèrent.

Montrant le revers de la montagne opposé au précipice.

Ils sont là.

LE BOURGEOIS.

Qui donc ?

LE VIEILLARD.

Qui ? Notre duc Cyadmis,
Le roi d'Arle, et les deux formidables amis
Qui ne se quittent pas, — l'un maudit, l'autre frappe,—
Othon trois, empereur, et Sylvestre deux, pape.

L'ÉTUDIANT.

Qu'importe ! le rocher est fort, Welf est viril.
Welf ignore la peur, mais connaît le péril.

LE BOURGEOIS.

Aussi marche-t-il droit sur lui.

L'ÉTUDIANT.

Pas plus qu'Hercule
Il ne tremble, et pas plus qu'Achille il ne recule.

LE BOURGEOIS.

Robuste, il songe, au bord de l'abîme béant.

L'ÉTUDIANT.

Une douceur d'étoile, et le bras d'un géant !

LE VIEILLARD.

Oui. Mais les rois sont las de voir debout dans l'ombre
Le grand ermite armé de la montagne sombre.

Il se penche et leur désigne du doigt une pente qu'on ne voit pas.

Vous voyez bien d'ici cette cabane, au flanc
Du ravin, à l'abri de l'aquilon sifflant ?
C'est là que les rois sont assemblés.

LE BOURGEOIS.

Combien ?

LE PAYSAN.

Quatre.

LE VIEILLARD.

Ce burg les gêne. Ils ont résolu de l'abattre.
C'est dit. Pour vaincre ils ont leurs troupes et leurs gens,
Et le dépit amer, force des assiégeants.

LE PAYSAN.

Le castellan va-t-il enfin livrer passage,
Baisser le pont, céder aux rois ?

LE BOURGEOIS.

Oui, s'il est sage.

L'ÉTUDIANT.

Non, s'il est grand.

LE VIEILLARD.

Il est sage et grand.

L'ÉTUDIANT, montrant la tour.

La maison
Tiendra ferme, ayant Welf tout seul pour garnison ;
Le vieux songeur n'est pas d'humeur accommodante.
Il mettra ses chaudrons sur de la braise ardente,
Et saura leur payer, va, ce qui leur est dû
De poix bouillante, d'huile en feu, de plomb fondu !

LE PAYSAN.

Certes !

L'ÉTUDIANT.

Et l'on verra si leur peau s'accoutume
Au ruissellement large et fumant du bitume.

On voit une fumée sortir du haut de la tour.

LE VIEILLARD.

Tenez, précisément ! Il allume son feu.
Voyez-vous la fumée !

L'ÉTUDIANT.

Il va jouer son jeu,
Faire sa fête, offrir la bataille.

LE BOURGEOIS.

Posture
D'un héros !

LE PAYSAN.

Je veux voir la fin de l'aventure.

LE BOURGEOIS.

Nous, en voyant venir des princes, nous fuyons
Devant ce flamboiement de sinistres rayons ;
Welf les brave.

Montrant le burg.

C'est beau, cette porte fermée.

L'ÉTUDIANT.

D'un côté ce bonhomme, et de l'autre une armée !

LE VIEILLARD.

A lui seul il est grand comme une nation.
D'ordinaire, tout est dans la proportion,
Et le petit est grand près du moindre, et l'arbuste,
Si vous le comparez au brin d'herbe, est robuste.
Mais Welf dépasse tout. C'est un dieu.

On entend une fanfare de trompettes.

LE BOURGEOIS.

Les clairons !
Silence ! Où sont nos trous dans les rochers ? Rentrons.

Tous se dispersent de divers côtés. Entre une troupe de valets de la lance avec de longues piques. En tête les clairons.

Puis un gendarme portant un pennon de guerre.

Derrière le pennon, paraît un homme à cheval entièrement couvert d'une chemise de fer à capuchon, et ayant sur le capuchon une couronne ducale. Les soldats s'arrêtent, le pennon s'arrête, l'homme à cheval s'arrête, et se tourne vers la tour. Les clairons se taisent. L'homme à cheval tire son épée.

La tour continue de fumer.

SCÈNE II

CYADMIS, LA TOUR, puis HUG, puis OTHON, puis SYLVESTRE.

CYADMIS, parlant à la tour.

Personne n'a le droit de prendre un coin de terre
Au prince armé par Dieu d'un titre héréditaire.
S'isoler, c'est trahir. Welf, castellan d'Osbor,
Toi qu'on doit comme un ours traquer au bruit du cor,
Je te provoque au bruit du clairon, comme un homme ;
Mais d'abord je te parle en ami. Je te somme
D'être un garçon prudent, docile aux bons avis.
Chevalier, haut la herse et bas le pont-levis.
Je veux entrer. Je veux passer. Cette montagne
N'est pas, comme la Crète et comme la Bretagne,
Une île, et ce fossé n'est pas la mer. Baron,
Viens, je te chausserai moi-même l'éperon ;
Je t'admets dans ma troupe, à vaincre habituée ;
Tu seras capitaine, avec une nuée
De trompettes courant et sonnant devant toi.
Descends, ouvre ta porte, et causons. Par ma foi,
Tu n'es pas fait pour vivre entre quatre murailles.
Ami, nous gagnerons ensemble des batailles.
C'est beau d'avoir l'épée au poing, d'être le bras
De la victoire, et d'être un soldat ! Tu verras
Comme c'est un bonheur de partir pour la guerre,
Et comme avec orgueil, quittant tout soin vulgaire,
Rois et vassaux, soldats et chefs, nous nous offrons

Au vaste gonflement des drapeaux sur nos fronts !
Quelle joie et quels cris lorsqu'on force une ville !
On se vautre à travers la populace vile !
La femme qu'on fait veuve, on lui prend un baiser.
Tu n'es pas encor d'âge à ne point t'amuser.
En échange d'un burg sur un rocher, je t'offre
Une tente de soie et de l'or à plein coffre,
Et l'altière rumeur des camps et des clairons.
Nous irons conquérir le monde, et nous aurons
Des filles et du vin, et tu feras ripaille,
Au lieu de coucher seul dans ton trou sur la paille.
Lève ta herse, accepte, et soyons bons amis.
Ouvre-moi, je tiendrai tout ce que j'ai promis.
Sinon, prends garde à toi. J'ai l'habitude d'être
Patient à l'affront comme au feu le salpêtre.
J'aurai bien vite fait d'écraser ton donjon.
Cueillir un burg ainsi qu'on sarcle un sauvageon,
Et coucher une tour tout de son long dans l'herbe,
Ce sont mes jeux. Sais-tu, de ton château superbe
Ce qui restera, dis, lorsque j'aurai passé ?
Une baraque informe au fond d'un noir fossé.
Et de ta haute tour de guerre ? Une masure
Bonne aux moineaux cachant leurs nids dans l'embrasure.
Et du sauvage aspect de tes créneaux altiers ?
Un tas de pierres, plein de houx et d'églantiers,
Où les femmes viendront faire sécher leur linge.
Je suis Cyadmis, duc et marquis de Thuringe.
Ouvre-moi.

Silence dans la tour.
Paraît un étendard portant à la hampe une couronne de roi.

Entre, derrière un groupe de trompettes, un homme à cheval, vêtu de drap d'or, ayant une couronne royale sur la tête. Il a un sceptre à la main. A sa suite, marche une compagnie d'arbalétriers bourguignons couronnés de fleurs ; ils ont de grandes arbalètes, des boucliers faits d'une peau de bœuf et hauts comme un homme, et les pieds nus dans des chaussures de corde. Tous s'arrêtent. Le duc et sa troupe se rangent.

L'homme à couronne royale fait face à la tour. La fanfare cesse.

HUG, parlant à la tour.

Je suis roi d'Arle aux verts coteaux,
Et j'ai pour fiefs Orange et Saint-Paul-Trois-Châteaux ;
A quiconque me brave on sait ce qu'il en coûte,
Et je m'appelle Hug, fils de Bozon. Écoute,
Homme de ces monts, toi qui fais de l'ombre ici.
Je ne te vois pas, maître obscur du burg noirci ;
Mais, derrière ton mur, tu songes ; je te parle.
Tu n'es pas sans avoir entendu parler d'Arle,
Dont l'aïeul est Priam, car sur nos monts chenus,
Avant les phocéens, les troyens sont venus ;
Arle est fille de Troie et mère de Grenoble,
Isidore la nomme une ville très noble,
Et Théodoric, comte et roi des goths, l'aima.
Les français ne l'auront jamais. Gênes, Palma,
Mayorque, Rhode et Tyr sont mes ports tributaires ;
J'ai le Rhône, et l'Autriche est une de mes terres.
Arle est riche ; à la diète elle achète des voix ;
Les califes lui font de précieux envois ;
Elle reçoit par mer les dons de ces hautesses,
Les odeurs d'Arabie, et les délicatesses
De l'Asie, et telle est la beauté de ses tours

Qu'elles attirent l'aigle et chassent les vautours.
Mon sceptre est salué par cent vassaux, tous princes.
J'ai le Rhin aux sept monts, la Gaule aux sept provinces.
T'attaquer, toi vieillard, j'en serais bien fâché.
Donne-nous ta montagne, et je t'offre un duché.
Je t'offre en ma Bourgogne autant de bonne terre
Qu'on en voit de mauvaise en ce mont solitaire.
Accepte, car nos champs donnent beaucoup de blé.
Le trouvère Ericus d'Auxerre en a parlé.
Arles t'attend. Je t'offre en ma ville latine
Un palais où, vieillards à la voix enfantine,
Les poëtes viendront, hôtes mélodieux,
Te chanter, comme au temps qu'on croyait aux faux dieux.
Tu seras un seigneur dans mon pompeux cortège,
Et tu présideras des cours d'amour. La neige,
La bise, le brouillard, les ouragans hurlants,
Font une sombre fête à tes fiers cheveux blancs,
Car cet âpre sommet a, sous le vent sonore,
Plus d'hiver que d'été, plus de nuit que d'aurore.
Viens te chauffer, vieillard. Je t'offre le midi.
Tu cueilleras la rose et le lys d'Engaddi.
Accepte. On trouve ainsi moyen de plaire aux femmes ;
Car il est gracieux de s'approcher des dames
En souriant, avec des bouquets dans les mains.
L'aloès, le palmier, les œillets, les jasmins
Emplissent nos jardins d'encens et d'allégresse,
Et l'ancien dieu Printemps, qu'on adorait en Grèce,
N'avait pas plus de fleurs quand il les rassembla
Toutes, pour les offrir aux abeilles d'Hybla.
Lève la herse, abats le pont, ouvre la porte,
Accepte ce que moi, roi d'Arles, je t'apporte.

Silence dans la tour.

La fumée s'épaissit et devient rougeâtre. Le roi se range près du duc.

Fanfare. Paraît une bannière de drap d'or, portant un grand aigle de sable, éployé. Des sonneurs de trompes et des batteurs de cymbales la précèdent. Derrière la bannière, entre un homme à cheval, vêtu de pourpre, ayant dans la main un globe, et sur la tête la couronne impériale. Il est suivi d'une poutre à tête de bélier de bronze, portée par des croates nus, hauts de six pieds. Le bélier est flanqué de montagnards tyroliens en jaquettes bariolées, armés de frondes.

Tout ce cortège s'arrête et fait face à la tour. Les trompes et les cymbales se taisent.

OTHON, tourné vers la tour.

Othon, empereur, parle à Welf, baron bandit,
Et le bandit se cache, et l'empereur lui dit :
Vassal, ouvre ton burg. Je viens te faire grâce.
Welf, quand c'est l'empereur d'Allemagne qui passe,
La clémence au doux front marche à côté de lui.
Mais l'homme absous, c'est peu; je veux l'homme ébloui.
Quand l'empereur pardonne, il donne une province.
Le duc te fait soldat, le roi duc, et moi prince.
Chacun de nous, selon sa taille, te grandit.
Je puis, si je le veux, te mettre en interdit ;
J'aime mieux t'attirer, moi centre, dans ma sphère,
Te couvrir de splendeur et d'aurore, et te faire
Roi près de l'empereur, astre près du soleil.
Ton pennon couronné sera presque pareil
A ma bannière, alors qu'on tremble, et que la terre
Se courbe et cherche à fuir sous mon cri militaire,
Et qu'on voit s'envoler dans l'orage en avant
L'hydre noire au bec d'aigle ouvrant son aile au vent !
Welf, obéis. Je suis celui qui tient le globe.

J'ai la guerre et la paix dans les plis de ma robe.
Je t'offre la Hongrie, un royaume. Veux-tu ?

Silence dans la tour.

Fanfare. L'empereur se range près du roi et du duc.

Paraît une grande croix d'or à trois branches. Derrière le porte-croix, qui est habillé de violet, vient, sur une mule blanche, un vieillard vêtu de blanc, qui a la tiare en tête. Il est seul, sans gardes. Le porte-croix s'arrête. La fanfare se tait. Le vieillard parle à la tour.

SYLVESTRE.

Moi, j'ai les clefs. La force est moins que la vertu.
Deux mains jointes font plus d'ouvrage sur la terre
Que tout le roulement des machines de guerre.
César est grand ; mais Christ, à la douceur enclin,
Près de l'homme de pourpre a mis l'homme de lin.
Je suis le Père. En moi la lumière se lève,
Et ce que l'empereur commence, je l'achève ;
Il absout pour la terre, et j'absous pour le ciel.
Le grand césar ne peut rien donner d'éternel.
Il t'offre une couronne, et moi je t'offre une âme :
La tienne. En t'isolant, comme en un schisme infâme,
Triste excommunié, tu l'as perdue, hélas !
Je te la rends. Frémis, vieillard, tu reculas
Vers Satan, et tu fis outrage au ciel propice
Quand tu mis entre nous et toi ce précipice.
Fils, veux-tu regagner ta part du paradis,
Rentrer chez les élus, fuir de chez les maudits ?
Cède à moi qui suis pape, héritier des apôtres.

Un homme paraît entre deux créneaux au haut de la tour. Il est tout habillé de fer. Sa barbe blanche passe sous sa visière baissée. Il se découpe en noir sur le fond de neige de la montagne.

La nuit commence à tomber.

SCÈNE III

Les Mêmes, WELF.

WELF, du haut de la tour.

Que me veut-on ? Passez votre chemin, vous autres.
Je hais ton glaive, ô duc. Je hais ton sceptre, ô roi.
César, je hais ton globe impérial. Et toi,
Pape, je ne crois pas à tes clefs. Qu'ouvrent-elles ?
Des enfers. Tu mens, pape, et tes fureurs sont telles
Que Rome est le cachot du Christ, je te le dis.
Et pour voir en toi l'homme ouvrant le paradis,
Le Père, j'attendrai, pape, que tu dételles
Tous ces hideux chevaux, Guerre aux rages mortelles,
Haine, Anathème, Orgueil, Vengeance à l'œil de feu,
Monstres par qui tu fais traîner le char de Dieu !
Les chevriers, qu'on voit rôdant de cime en cime,
Sont de meilleurs pasteurs que vous, prêtres ; j'estime
Plus que vos crosses d'or d'archevêque ou d'abbé,
Leur bâton d'olivier sauvage au bout courbé.
Bénis soient leurs troupeaux paissant dans les cytises !
Oui, les femmes font faire aux hommes des sottises,
Roi d'Arles ; mais j'ai, moi, c'est pourquoi je suis fort,
Pour épouse ma tour, pour amante la mort.
En guise de clairon l'ouragan m'accompagne.
Que peux-tu donc m'offrir qui vaille ma montagne,
César, roi des romains et des bohémiens ?
Quand tu me donnerais ton aigle ! J'ai les miens.
Que venez-vous chercher ? Qu'est-ce qui vous amène ?
Rois, je suis dans ces bois la seule face humaine.

La terre sait vos noms et les mêle à ses pleurs.
Vous êtes des preneurs de villes, des voleurs
De nations, les chefs de l'éternel pillage.
Que voulez-vous de moi ? Je n'ai pas un village.
Vous êtes ici-bas les semeurs de l'effroi.
Le genre humain subit le duc, souffre le roi ;
Tu l'opprimes, césar ; saint-père, tu le pilles.
Vos lansquenets font rage, et violent les filles
Qui plongent leurs bras blancs dans le van plein de blé ;
Il semble, tant par vous l'univers est troublé,
Que l'air manque aux humains et la rosée aux plantes ;
Sur la sainte charrue on voit vos mains sanglantes.
Rien n'ose croître, et rien n'ose aimer. Moi je suis
Un spectre en liberté songeant au fond des nuits.
Vous êtes des héros faisant des faits célèbres.
Est-ce que j'ai besoin de vous dans mes ténèbres ?
Je n'ai rien. Pas un homme auprès de moi ne vit.
On trouve dans ces monts l'air que rien n'asservit,
Le ravin, le rocher, des ronces, des cavernes,
Des lacs tristes, pareils aux antiques Avernes,
Le bois noir, le vieux mur par les hiboux choisi,
Le nuage, et c'est tout. Qui vous attire ici ?
Pourquoi venir? C'est donc pour me prendre de l'ombre?
Moi, baron dans ma tour, larve dans un décombre,
Je garde ce désert terrible, et j'en ai soin.
L'immense liberté du tonnerre a besoin
De gouffres, de sommets, d'espaces, de nuées
Sans cesse par le vent de l'ombre remuées,
D'azur sombre, et de rien qui ressemble à des rois,
Si ce n'est pour tomber sur leur tête. Je crois
En Dieu. Prêtre, entends-tu? Quoi ! ce bois où nous sommes

Tente les rois ! Les rois n'ont pas assez des hommes !
Mais contentez-vous donc, compagnons couronnés,
De ce tas de vivants que vous exterminez !
Je possède ce mont, et ce mont me possède.
Il m'abrite, et sur lui je veille. Ainsi l'on s'aide.
Moi, je suis l'âme, et vous, vous êtes les démons.
Je descends des géants qui, marchant sur les monts,
Et les pressant du pied, faisaient jaillir des marbres
Les sources au-dessus desquelles sont les arbres.
Puisqu'autour du sommet superbe tout s'éteint,
Puisque la bête brute, en son auguste instinct,
Proteste, alors que l'homme à plat ventre se couche,
Ah ! puisque rien n'est libre à moins d'être farouche,
De mes noirs sangliers, de mes ours, de mes loups,
Vous n'approcherez pas, princes ; j'en suis jaloux.
Messeigneurs, savez-vous pourquoi ? C'est que ces bêtes,
Ces êtres lourds et durs, ces monstres, sont honnêtes.
Ils n'ont pas de Séjan, ils n'ont pas de Rufin ;
Leur cruauté n'est pas le crime ; c'est la faim.
Vous, rois, dans vos festins, au bruit sacré des lyres,
Gais, couronnés de fleurs, échangeant des sourires,
Pour usurper un trône, ou même sans raison,
Vous vous versez les uns aux autres du poison ;
Vos poignards emmanchés de perles font des choses
Horribles, et, parmi les lauriers et les roses,
Teints de sang, vous restez éblouissants toujours ;
Moi, je choisis les loups, et j'aime mieux les ours ;
Et je préfère, rois qu'un vil cortège encense,
A vos crimes riants leur féroce innocence.
Allez-vous-en. — Fuyez. Quoi ! ne sentez-vous pas
Tout un hérissement fauve autour de vos pas !

Vous bravez donc, puissants aveugles, le murmure
Qui répond dans l'abîme au bruit de mon armure,
L'amour qu'a pour moi l'ombre, et l'appui que j'aurais
Dans la virginité des profondes forêts.
J'ai sous ma garde un coin de paradis sauvage,
Un mont farouche et doux. Ici point de ravage
Montrant que l'homme fut heureux dans ces beaux lieux;
Point de honte montrant qu'il y fut orgueilleux.
L'onde est libre, le vent est pur, la foudre est juste.
Rois, que venez-vous faire en ce désert auguste ?
Le gouffre est noir sans vous, sans vous le ciel est bleu.
N'usurpez pas ce mont ; je le conserve à Dieu.
Rois, l'honneur exista jadis. J'en suis le reste.
C'est bien. Partez. S'il est un bruit que je déteste,
C'est le bourdonnement inutile des voix.

Il disparaît.

CYADMIS.

Il nous brave !

HUG.

Couvrons nos soldats de pavois.
Traînons une baliste. Apportons les échelles.
A l'assaut !

OTHON.

A l'assaut !

SYLVESTRE, montrant le précipice.

Si vous n'avez pas d'ailes,
Vous ne franchirez pas cet abîme. Vos ponts
Ne pourront au roc vif enfoncer leurs crampons.
Les torrents dans ce trou tombent. Et votre armée,
Comme eux, en y croulant, y deviendra fumée.

CYADMIS, regardant.

C'est vrai, le précipice est sans fond.

HUG, se penchant.

Quel fossé !

OTHON, regardant et reculant.

On ne peut passer là que par le pont baissé.

CYADMIS, touchant le rocher.

Auprès de ce granit le marbre serait tendre.

OTHON, à Sylvestre.

Que nous conseille donc Ta Sainteté ?

SYLVESTRE.

D'attendre.
La nuit vient. Et le temps qui s'écoule est pour nous.
Cachez dans le ravin des gardes à genoux.
Faites le guet.

Tous s'en vont. Il ne reste que des pointes de piques presque indistinctes dans un pli du ravin.

Il commence à neiger. Crépuscule. Noirceur croissante de la tour et de la montagne. Un enfant paraît dans un coude du rocher. C'est une petite fille, pieds nus, en haillons ; une mendiante. Elle vient du côté opposé à celui par où les rois sont sortis. Elle se traîne dans la neige, qui s'épaissit. Elle regarde autour d'elle avec inquiétude, et monte péniblement la pente qui mène au bord du précipice.

Profond silence. Les pointes des piques restent immobiles.

SCÈNE IV

UNE MENDIANTE, ENFANT.

LA MENDIANTE.

J'ai froid. Comme il fait noir ! Personne.
Du bruit ? Je crois que c'est une cloche qui sonne.
Non, c'est le vent.

Apercevant la tour.

Un mur ! On dirait un beffroi.

Frissonnant.

Il me semble que j'ai des bêtes près de moi.
Jésus !

Avançant.

Ah ! le chemin finit ici. Pourrai-je
Aller plus loin ?

Regardant dans le précipice.

Ceci, c'est un trou.

Grelottant.

Comme il neige !
Pourtant je crois bien voir en face une maison.
Non, c'est noir.

Songeant.

Est-ce vrai qu'on vous met en prison
Parce que vous allez dans les champs toute seule ?
Mon Dieu, j'ai peur ! Et puis les loups ouvrent la gueule
Et marchent dans les bois avec les revenants.
Où suis-je ? Cette route est pleine de tournants.
J'ai perdu mon chemin. Ce n'est plus que des pierres.

Si j'essayais un peu de dire mes prières ?

Regardant le burg.

Est-ce une maison ? Non. C'est du rocher que j'ai
Pris pour un mur. Je meurs ! Ah ! je n'ai pas mangé.
J'ai les pieds écorchés par les cailloux. Ma mère !

WELF, paraissant entre les créneaux.

Qui m'appelle ?

SCÈNE V

LA MENDIANTE, WELF.

WELF, tournant une lanterne sourde vers le précipice.

Quelqu'un est là ?

LA MENDIANTE.

De la lumière !

WELF, regardant.

On dirait un enfant. Qu'es-tu, fille ou garçon ?

LA MENDIANTE.

Monseigneur, je voudrais entrer dans la maison.

WELF.

D'où viens-tu ?

LA MENDIANTE.

Je n'ai pas de pays sur la terre.

WELF.

Où vas-tu ?

LA MENDIANTE.

Je ne sais.

WELF.

Où sont tes père et mère ?

LA MENDIANTE.

Je n'en ai pas. Je sais que les autres en ont.
Voilà tout.

WELF.

En venant du côté de ce mont,
N'as-tu pas rencontré des gens armés ?

LA MENDIANTE.

Personne.

WELF.

Comme ils ont pris la fuite ! Ainsi le daim frissonne
Devant l'ours.

LA MENDIANTE.

Je suis fille, et j'ai dix ans ; je vais
Devant moi, je mendie, et le temps est mauvais,
Je voudrais me chauffer devant la cheminée,
Et je n'ai pas mangé de toute la journée.

WELF.

Entre, enfant. Viens souper, et viens, sous l'œil de Dieu,
Dormir sur un bon lit à côté d'un bon feu.
La montagne est l'aïeule et je suis le grand-père.

Le burg sera ton nid comme il est mon repaire.
Le brasier, qui devait chasser les bataillons,
Va faire mieux encore et sécher tes haillons ;
Au lieu de voir, devant sa flamme, tout l'empire
Reculer effrayé, je te verrai sourire.
Dieu soit béni ! je n'ai pas fait mon feu pour rien.
Cela commençait mal et cela finit bien.
Ah ! tu t'en allais donc sans savoir où, perdue,
Ne voyant que du noir dans toute l'étendue !
Il ne sera pas dit, ma fille, qu'à ton cri,
Le vieux roc foudroyé ne s'est pas attendri.
Dans la grande montagne entre, pauvre petite ;
Et sois chez toi. Je vais baisser le pont.

Il disparaît. La lumière descend de meurtrière en meurtrière. Le pont commence à s'abaisser. On voit la lumière entre les barreaux de la herse. La herse se lève, le pont se baisse et rejoint le bord du précipice. Welf, la lanterne à la main, traverse le pont et vient à l'enfant.

Viens.

L'enfant prend la main de Welf. Mouvement dans les piques. Clameurs dans le ravin. Des soldats sortent d'une embuscade et se précipitent sur Welf. Cyadmis est à leur tête.

SCÈNE VI

LES MÊMES, CYADMIS, SOLDATS,
puis les GENS DU PEUPLE.

CYADMIS, l'épée nue.

Vite !

Tous sur lui !

Welf est saisi. Il se débat. On le garrotte. Le pont est occupé. Le burg est envahi. La forteresse s'emplit de soldats portant des torches. Cyadmis regarde avec triomphe Welf enchaîné et silencieux.

Welf est pris !

LA MENDIANTE, joignant les mains devant Welf.

Monseigneur !...

LES SOLDATS.

Nous l'avons !

CYADMIS.

Le sauvage est pris ! Gloire aux drapeaux esclavons !

Accourent les bourgeois et les paysans du commencement. Ils se groupent autour de Welf prisonnier.

LE BOURGEOIS.

Tiens, il s'est laissé prendre. Imbécile.

LE PAYSAN.

Une grive
Prise au miroir.

LE BOURGEOIS.

Tant mieux.

LE VIEILLARD.

Oui. Vive le duc !

L'ÉTUDIANT.

Vive
Le roi !

LE BOURGEOIS.

Vive le pape !

LE PAYSAN.

Et vive l'empereur !

LE VIEILLARD, regardant Welf garrotté.

Je le croyais plus grand qu'un autre.

LE BOURGEOIS.

Quelle erreur !
Il est petit.

LE PAYSAN, au bourgeois.

Il n'est pas plus grand que vous n'êtes.

LE BOURGEOIS.

Quelle idée avait-il de défendre les bêtes ?
Les hommes, passe encor.

LE VIEILLARD.

Tout au plus.

L'ÉTUDIANT.

C'est un fou

LE VIEILLARD.

S'amuser à monter la garde au bord d'un trou !
C'est ridicule.

LE BOURGEOIS.

Il est même laid. A tout prendre,
Je le vaux. A bas Welf !

LE PAYSAN.

Moi, j'irai le voir pendre.

LE BOURGEOIS.

Je ne donnerais pas de sa peau deux écus.

Huées et ricanements autour de Welf.

WELF.

Tant le rire est aisé derrière les vaincus !

22 juillet 1869.

LE POËTE, A WELF

Tu fus grand, c'est pourquoi l'on t'outrage. Sois triste,
Et pardonne. La foule ingrate et vaine existe,
Elle livre quiconque est par le sort livré,
Et raille d'autant plus qu'elle a plus admiré.
Que ton souvenir reste à la sombre vallée,
Qu'on entende pleurer la source inconsolée,
Que l'humble oiseau t'appelle et te mêle à son chant,
Et que le grand œil bleu des biches te cherchant
Se mouille, et soit rempli de lueurs effarées.
Si la mer prononçait des noms dans ses marées,
O vieillard, ce serait des noms comme le tien.
Tu fus l'ami, l'appui, le tuteur, le soutien
En haut, de l'arbre immense, en bas, du frêle arbuste :
Un jour les voyageurs sur ton rocher robuste
Monteront, et, penchés, tâcheront de te voir,
Vaincu superbe, au fond du précipice noir,
Et leurs yeux chercheront ton fantôme sublime
Sous l'entre-croisement des branches dans l'abîme.

12 janvier 1877.

XX

LES QUATRE JOURS D'ELCIIS

VÉRONE se souvient d'un vieillard qui parla
Pendant quatre jours, grave et seul, dans la Scala,
A l'empereur Othon qui fut un prince oblique ;
Othon tenait sa cour dans la place publique,
Ayant sur les degrés du trône douze rois.
Empereur d'Allemagne et roi d'Arle, Othon trois
Étant malade avait fait allumer un cierge
Et fait vœu, s'il était guéri, grâce à la Vierge,
D'entendre et d'écouter, lui césar tout-puissant,
Tout ce que lui dirait n'importe quel passant,
Devant les douze rois et la garde romaine,
Cet homme parlât-il pendant une semaine.

Donc un passant fut pris rentrant dans sa maison.
On était aux beaux jours de la tiède saison ;
Le passant fut conduit devant le trône ; un prêtre
Lui fit savoir le vœu du roi d'Arle, et le maître
Lui dit : Aboie aussi longtemps que tu voudras.
Alors, comme autrefois devant Saül Èsdras,
Pierre devant Néron et Job devant l'abîme,
L'homme parla.

Le trône était sombre et sublime ;

Cent archers l'entouraient, pas un ne remuait ;
Et les rois semblaient sourds et l'empereur muet.
On voyait devant eux une table servie
Avec tout ce qui peut satisfaire l'envie
Des heureux, des puissants, de ceux qui sont en haut,
Viandes, vins, fruits et fleurs, et dans l'ombre un billot

L'homme était un vieillard très grand, à tête nue,
Tranquille ; on l'emmenait chez lui, la nuit venue,
Puis on le ramenait le matin ; il était
Comme celui qui parle au tigre qui se tait ;
Il fit boire à César son vœu jusqu'à la lie ;
Et sa sagesse fut semblable à la folie.

Il parla quatre jours, toute la cour songea,
Et, quand il eut fini, l'empereur dit : Déjà !

I

LE PREMIER JOUR

GENS DE GUERRE ET GENS D'ÉGLISE

Je suis triste. Pourquoi ? Princes, que vous importe !
Vous êtes joyeux, vous. Je refermais ma porte,
J'allais mettre la barre et tirer les verrous,
Pourquoi m'appelez-vous et que me voulez-vous ?
Pourquoi me pousser hors de l'ombre volontaire ?
Pourquoi faire parler celui qui veut se taire ?
Roi d'Arles, tant qu'il reste au vieillard une dent,
Lui faire ouvrir la bouche est toujours imprudent.
On n'est pas sûr qu'il soit de l'avis qu'on désire.
Vous avez un conseil de jeunes hommes, sire,
Fort galants, fort jolis, fort blonds, convenez-en ;
Pourquoi m'y faire entrer, moi le vieux paysan
Que la rude fierté des vieilles mœurs pénètre ?
Et depuis quand a-t-on l'habitude de mettre
Une pièce de cuir aux pourpoints de velours ?
Pour marcher devant vous, rois, mes pas sont bien lourds.

Si vous ne savez pas de quel nom je me nomme,
Je m'appelle Elciis, et je suis gentilhomme
De la ville de Pise, âpre et sévère endroit.
Je n'ai point à Pavie étudié le droit,
Et je n'ai pas l'esprit d'un docteur de Sorbonne.

Donc, sire, si la guerre est en soi chose bonne,
Je n'en sais rien ; mais, bonne ou mauvaise, je dis
Qu'il faut la faire en gens sincères et hardis,
Et que l'honnêteté publique est en détresse,
Princes, de voir qu'on fait une guerre traîtresse,
Une guerre humble, habile aux besognes de nuit,
Achetant des félons et des lâches sans bruit,
Faisant moins résonner l'estoc que la cymbale,
Ayant des espions, des colporteurs de balle,
Des moines mendiants et des juifs pour appuis,
Et l'empoisonnement des sources et des puits.

Les hommes de mon temps faisaient la guerre franche.
Tout l'arbre tressaillait quand ils cassaient la branche,
Et, quand ils coupaient l'arbre avec leur couperet,
C'était au tremblement de toute la forêt ;
Car ces hommes étaient des bûcherons sublimes.
Les survivants, et ceux que nous ensevelîmes,
Sont dans le souvenir des peuples à jamais.
Les hommes de mon temps hantaient les hauts sommets ;
Ils allaient droit au mur et donnaient l'escalade ;
Ils méprisaient la nuit, le piège, l'embuscade ;
Quand on leur demandait : Quel compagnon hardi
Emmenez-vous en guerre ? ils disaient : plein midi.
C'étaient, sous l'humble serge ou l'hermine royale,
Les bons et grands enfants de la guerre loyale.
Ils n'étaient pas de ceux qui s'endorment longtemps ;
Hors du danger auguste ils étaient mécontents ;
Ils ne quittaient l'épieu que pour prendre la hache ;
Car l'immobilité ne sied point au panache,
Ni la rouille à l'éclair du glaive, et le repos

N'est pas fait pour les plis orageux des drapeaux.
Quand ils s'en revenaient des combats, leurs armures
Étaient rouges ainsi que des grenades mûres,
Et leurs femmes trouvaient le soir sous leur pourpoint
De larges trous saignants dont ils ne parlaient point.
De tout bien mal acquis ils disaient : qu'on le rende !
Ils ne trouvaient jamais de distance assez grande
Entre eux et le mensonge abject, ni de cloison
Assez épaisse entre eux, sire, et la trahison ;
Ils parlaient haut, étant des fils de grandes races ;
Leurs poitrines avaient le dédain des cuirasses ;
Leur galop rendait fous les libres étriers.
Il n'était pas besoin d'envoyer des fourriers
Pour leur dire : il convient de se mettre en campagne.
Un noir se tord moins vite autour des reins son pagne
Qu'ils ne bouclaient l'estoc à leur robuste dos.
Ils donnaient peu de temps aux paters, aux credos,
Priant Dieu bonnement, comme fait le vulgaire ;
Droits, hommes de parole, ils ne s'embrouillaient guère
Aux finesses du clerc qui ment au nom des cieux,
Et dédaignaient l'argot du moine chassieux
Qui crache du latin et fait des hexamètres,
Étant des gens de guerre et non des gens de lettres.
C'est avec la gaîté du rire puéril
Qu'ils se précipitaient au plus noir du péril ;
Il sortait de leur casque un souffle d'épopée ;
Quand on disait : l'épée est d'acier, leur épée,
Fière et toujours au vent, répondait : l'homme aussi.
Au chaume misérable ils accordaient merci.
Ces vaillants devenaient doucement barbes grises,
Ayant pour toute joie, après les villes prises,

Et les rois rétablis et tous leurs fiers travaux,
De regarder manger l'avoine à leurs chevaux.
Oh ! je les ai connus ! dès que les couleuvrines,
Dogues des tours, fronçaient leurs sinistres narines,
Dès que l'altier clairon sonnait, ils étaient prêts.
Ils étaient curieux d'aller tout voir de près ;
Jusque dans le sépulcre ils avançaient la tête ;
Et ces hommes, joyeux surtout dans la tempête,
Sans trop d'étonnement et sans trop de souci
Auraient suivi la mort leur criant : par ici !

Qu'est-ce que vous voulez maintenant qu'on vous dise ?
Ce temps-ci me répugne et sent la bâtardise.
Quand venaient les hiboux, jadis l'aigle émigrait ;
Je m'en vais comme lui. Barons, c'est à regret
Qu'on voit se refléter jusque dans vos repaires
Ce grand rayonnement des anciens et des pères
Au-dessus de votre ombre au fond des cieux épars.
Vous vous croyez lions, tigres et léopards ;
Les lions tels que vous sont pris aux souricières.
Les marmots nus qu'on porte ou qu'on mène aux lisières
Seraient dans le danger moins bégayants que vous.
Vous avez dans vos cœurs implacables et mous
Le dédain des vieux temps que vous osez proscrire ;
Vous nous faites frémir et nous vous faisons rire.
Vous avez l'œil obscur, l'âme plus louche encor.
Vous faites chevaliers avec des chaînes d'or
Des trahisseurs ou bien des pages de Sodomes,
Des gueux, des affranchis, de ces espèces d'hommes
Qu'on vend publiquement dans la rue à l'encan.

Où je vois le collier, je cherche le carcan.
Princes, mon cœur se serre en vous voyant, car j'aime
Le soleil sans brouillard, l'homme sans stratagème.
Vous avez l'appétit large, le front étroit,
Le mépris de tout frein, la haine de tout droit,
Et pour sceptre un couteau de boucher. Quelle histoire !
Quels jours ! Les gros butins se citent comme gloire.
Vous régnez en tuant sans jamais dire : assez !
O pillards, si souvent de meurtre éclaboussés
Que la rouille vous vient plus haut que la jambière !
Toujours ivres ; buveurs de vin, buveurs de bière,
Buveurs de sang ; couards en même temps ; vivant
Dans on ne sait quel luxe abject, lâche, énervant ;
Car la férocité, que la volupté mine,
Devient facilement chair molle et s'efféminé ;
Aujourd'hui tout déchoit dans notre fier métier ;
Pour faire une cuirasse on prend un bijoutier,
De sorte que l'armure a peur d'être battue.
C'est ordinairement par derrière qu'on tue.
Vos plus fameux exploits et vos plus triomphants
Sont des dépouillements de femmes et d'enfants,
Des introductions dans les pays par fraude,
Les brusques coups de dent de la fouine qui rôde,
D'attaquer ceux qu'on a d'abord bien endormis,
D'arriver ennemis sous des masques d'amis ;
Faits honteux pour l'épée et pour la seigneurie,
Vils, et dont je vous veux laisser la rêverie.
Quant à moi, si j'étais l'un des rois que voilà,
Je ne porterais point légèrement cela ;
Je frémirais, à l'heure où l'ombre étend ses voiles,
D'être ainsi misérable et noir sous les étoiles.

Je ne vous cache pas que je suis attristé.
Tout pâlit, tout déchoit ! et même la beauté,
Dernier malheur ! s'en va. Toute la grâce humaine
C'est la langue toscane et la bouche romaine ;
Et l'on parle aujourd'hui je ne sais quel jargon.

Rois, qui cherche un lézard peut trouver un dragon ;
Vous vouliez un flatteur de plus qui vous caresse
Et rie, et tout à coup la Vérité se dresse.

Vous avez reconnu que les hommes trop prompts
Courent parfois grand risque en vengeant leurs affronts ;
Aussi vous n'avez pas de colère soudaine.
Défié par Venise, on regarde Modène.
Vous pesez le péril, rois. Quoique altiers et vains,
Vous ne guerroyez pas sans l'avis des devins ;
Un astrologue baisse ou lève vos visières.
O princes, vous aller consulter des sorcières
Sur le degré d'honneur et d'amour du devoir
Et de témérité qu'il est prudent d'avoir ;
Vous combattez de loin derrière des machines ;
Et vous frottez vos bras, vos reins et vos échines,
Moins propres, sur mon âme, aux harnais qu'aux licous,
D'huile magique à rendre invulnérable aux coups.
Je voudrais bien savoir, princes, si Charlemagne
Qui, se dressant, donnait de l'ombre à l'Allemagne,
Et si le grand Cyrus et le grand Attila
Se sont graissé leurs peaux avec cet onguent-là.

Vous avez fait sans peine, ô clients des sibylles,
Marcheurs de nuit, tendeurs d'embûches, gens habiles.

Quoique chétifs de cœur et chétifs de cerveau,
Avec le vieil empire un empire nouveau.
L'empaillement d'un aigle est chose bien aisée ;
Davus remplace Alcide et Thersite Thésée.

Rois, la fraude est vilaine et donne un profit nul ;
Mentir ou se tuer c'est le même calcul ;
Le fourbe est transparent, tout regard le pénètre ;
La trahison devient la chair même du traître ;
Il se sent sur les os un mépris corrosif ;
Dès qu'on est malhonnête, on est rongé tout vif
Par son mauvais renom et par sa perfidie
Visible à tous les yeux et toujours agrandie ;
On est renard, la haine et l'effroi du troupeau ;
On a l'ombre et le mal pour robe et pour drapeau ;
Et Carthage a péri dans sa sombre tunique
De mensonge, de dol, de nuit, de foi punique.

La ciguë en vos champs croît mieux que le laurier.
Je verrais sans colère, ô rois, un serrurier
Bâtir, sans oublier de griller les fenêtres,
Entre vos probités et mon argent, mes maîtres,
Une porte solide aux verrous bien fermants.
Quant à votre parole et quant à vos serments,
Plutôt que m'assoupir sur votre signature
Et sur vos jurements par la sainte écriture,
Plutôt que me fier à vous, je me fierais
Aux jaguars, aux lynx, aux tigres des forêts,
Et j'aimerais mieux, rois, me coucher dans leur antre,
Et mettre pour dormir ma tête sur leur ventre.

Ah ! ce siècle est d'un flot d'opprobre submergé !

Autre plaie ; et fâcheuse à montrer, — le clergé.

Puisque j'expose ici la publique infortune,
Puisque j'étale aux yeux nos hontes, c'en est une
Que le prêtre ait grandi plus haut que notre droit,
Et que l'église ait pris l'allure qu'on lui voit.

De mon temps, grand, petit, riche ou gueux, vieux ou jeune
On observait l'avent, les vigiles, le jeûne,
On priait le bon Dieu, mains jointes, fronts courbés ;
Mais on tenait la bride assez haute aux abbés.
On avait l'œil sur eux, on était économe
De baisers à leur chape, et l'on craignait peu Rome ;
Sire, ce que voyant, Rome se tenait coi.

Aujourd'hui Rome, à tout, dit : comment ? et pourquoi ?
On laisse les bedeaux sortir des sacristies ;
Qui touche aux clercs est plein de piqûres d'orties.
C'est fini, plus de paix. Ils sont partout. Veut-on
D'un évêque trop lourd raccourcir le bâton ?
Querelle. Pour blâmer les luxures d'un moine,
Pour un prieur à qui l'on ôte un peu d'avoine,
Pour troubler dans son auge un capucin trop gras,
Foudre, anathème ; on a le pape sur les bras.
Un seul fil remué fait sortir l'araignée.

Rome a sur tous les points la bataille gagnée.
On lui cède ; on la craint.

Combattre des soldats,
Oh ! tant que vous voudrez ! mais des prêtres, non pas !
La cave du lion est effrayante, et l'aire
De l'aigle a je ne sais quel aspect de colère ;
On trouve là quelqu'un d'altier qui se défend ;
Sire, attaquer cela, c'est beau, c'est triomphant ;
Le bec est flamboyant, la gueule est colossale ;
On sent que l'aquilon dont l'Afrique est vassale,
Que l'ouragan qui gronde et qui des cieux descend,
Est dans les crins de l'un encor tout frémissant,
Et qu'aux pattes de l'autre il reste de la foudre ;
L'adversaire est superbe et plaît. Mais se résoudre
A mettre ses deux mains dans des fourmillements,
Poursuivre au plus épais des cloaques dormants
La bête de la bave et celle de la fange,
Avoir pour ennemi l'être plat qui se venge
De son écrasement par sa fétidité,
C'est hideux ; et j'ai honte et peur, en vérité,
D'attaquer une larve au fond d'une masure,
Et de combattre un trou d'où sort une morsure !

De là l'empiétement des moûtiers, des couvents,
Des hommes tonsurés et noirs sur les vivants,
Et le frémissement du monde qui recule.

Rome a tendu sa toile au fond du crépuscule.
La vaste lâcheté des mœurs est son trésor.
Tout à Rome aboutit. Prostituée à l'or,
Rome cote, surfait, pare, étale, brocante
Son absolution que le vice fréquente ;
Le saint-père est le grand mendiant indulgent ;

Les choses en sont là qu'on a pour son argent
Plus ou moins de pitié, plus ou moins de prière,
Et que l'église en est la sinistre usurière.
Rome a dessous l'ordure, et la pourpre dessus.
Pour être petit, pauvre, humble, comme Jésus
Le commandait à Jacque, à Simon, à Didyme,
Le pape a le décime, et l'évêque a la dîme.
Tout est occasion fiscale : jubilé,
Sabbat, la chaise offerte et le cierge brûlé,
Cloches, confession, amulettes, jurandes,
La desserte du pain, la desserte des viandes,
Droit de manger du bœuf, droit de manger du porc,
Exorcismes, tonlieux, mortuaire, déport,
Sermons, pâque fleurie, eau bénite, corvées,
Saint chrême, enfants perdus ou filles retrouvées,
Procès, citation devant l'official.
Partout du créancier le profil glacial.
Ce fisc ne quitte pas des yeux la femme grosse ;
L'enfant paie. Êtes-vous dans une basse-fosse,
Le saint-père quémande à travers vos barreaux.
Vous plaît-il de fonder un hôpital ? Vingt gros.
Une bonne action paie un droit ; rien n'échappe ;
Un juste non payant ferait loucher le pape ;
Dix gros pour que l'abbé dise : sois bienvenu !
Pour faire devant soi porter un glaive nu,
Cent gros ; pour acheter le blé des turcs, dispense ;
Tant pour avoir le droit de penser ce qu'on pense ;
Tant pour faire le mal, tant pour s'en repentir ;
Péage pour entrer, péage pour sortir ;
Le baptême, c'est tant ; n'oubliez pas l'annate ;
Tant pour l'enfant de chœur à la robe incarnate ;

Tant pour vous marier ; ah ! vous mourez ; c'est tant.
Corruption ! Toujours une main qui se tend !
Dès que le père expire ou que la mère est morte,
Les enfants orphelins s'en vont de porte en porte
Mendier pour payer le prêtre, et, sans remords,
Un marchand sacré vend sa pourriture aux morts.
Rome sur tout prélève une part, s'attribue
Sur deux mules la bonne et laisse la fourbue,
Taxe le berger, tond la brebis, prend l'agneau,
Goûte la fille au lit, le vin dans le tonneau,
Flaire la cargaison du vaisseau dans le havre,
Et mange avant les vers le meilleur du cadavre.
Jésus disait : aimer ; l'église dit : payer.

Le ciel est à qui peut acquitter le loyer ;
On y sera logé bien ou mal, mieux ou guère,
Selon qu'on sera riche ou pauvre sur la terre ;
Arrière le haillon ! place au riche manteau !
Au mur du paradis Rome a mis écriteau.
La chaire de saint Pierre, autrefois si sublime,
Espèce de tribune énorme de l'abîme,
Dont le dais formidable, au mystère mêlé,
Semblait s'évanouir dans un gouffre étoilé,
Est aujourd'hui l'obscure et lugubre boutique
Où le bien et le mal, la messe, le cantique,
Le vrai, le faux, le jour, la nuit, l'ombre et le vent,
Les anges, l'infini, la tombe, tout se vend !
Pourvu qu'il ait son crime en ducats dans son coffre,
L'homme le plus pervers voit le prêtre qui s'offre,
Et le plus noir bandit qui soit sous le ciel bleu
Fouille à sa poche et dit au pape : Combien Dieu ?

Vous êtes un brigand, un gueux, un maniaque
De meurtres ; bien ; un tel, prêtre simoniaque,
Crible vos actions dans son hideux tamis,
Se signe, et dit : Allez, vos torts vous sont remis.

C'est triste d'être absous par ces viles engeances. —

Rois, si j'avais sur moi de telles indulgences,
De celles qui se font marchander et payer,
Je dirais à mon chien, pour me bien nettoyer,
De lécher le pardon d'abord, le crime ensuite.

Mais vous ne réglez pas ainsi votre conduite,
Et vous ne tombez pas dans ces scrupules vains.
Toujours, dans vos hauts faits de nuit et de ravins,
Comme vous entendez que Dieu vous soit commode,
Et comme parmi vous, en outre, il est de mode
Que la vipère prête au tigre son venin,
Vous avez près de vous un curé qui, bénin,
Vous conseille et vous sert dans toutes vos escrimes,
Qui trouve des raisons en latin à vos crimes,
Qui vous bénit après vos guets-apens, et coud
Un Te Deum infâme à chaque mauvais coup.
D'où la difformité de la raison publique.
Caïphe et Busiris se donnent la réplique.
Quel est le faux ? quel est le vrai ? Qui donc a tort ?
C'est l'honnête homme. A bas le droit ! gloire au plus fort !
Le ciel a le rayon, mais le prêtre a le prisme.
La vérité bégaie et crache le sophisme ;
La probité n'est plus qu'un enrouement confus.
Veut-on protester, vivre, essayer un refus ?

On s'arrête, empêché dans l'immense argutie
Qu'en foule autour de vous le clergé balbutie ;
On a le prêtre, là, dans le fond du gosier ;
Et quand la conscience humaine veut crier
Ou parler haut, elle a l'église pour pituite.

Oh ! le ciel grand ouvert, la prière gratuite,
Le prêtre pauvre au point de ne distinguer plus
Le cuivre d'un liard de l'or d'un carolus,
L'autel et l'évangile ignorant le péage
Et la monnaie, ainsi que l'astre et le nuage,
C'était beau, c'était grand, c'était ainsi jadis,
Dans le temps qu'on était des jeunes gens hardis,
Et que, libre, on allait chanter dans la montagne !
Est-ce que c'en est fait dans le deuil qui nous gagne ?
Est-ce que les bons cœurs et les hommes de bien
Ne verront plus cela sous les cieux : Dieu pour rien ?

Rome n'a qu'un regret, c'est que la bête échappe
A l'ombre monstrueuse et large de sa chape,
Que l'animal soit franc de son pouvoir jaloux,
Que l'ours rôde en dehors du fisc, et que les loups
Respirent l'air des cieux depuis le temps d'Évandre
Sans qu'on puisse trouver moyen de le leur vendre.
Dieu vole la nature au prêtre ; il la soustrait ;
Il lui dit : Sauve-toi dans la vaste forêt !
C'est son tort. Le soleil est de mauvais exemple ;
Il ne réserve pas sa dorure au seul temple ;
Il empourpre les toits laïcs, grands et petits,
Les maisons, les palais, les cabanes, gratis.
Quoi ! le brin d'herbe est libre et donne ce scandale

De croître effrontément aux fentes de la dalle !
La folle avoine, auprès du lierre son voisin,
Pousse, sans acquitter le droit diocésain !
Quoi ! depuis que l'Etna s'assied sur sa fournaise,
Géant sombre, il n'a pas encor payé sa chaise !
Quoi ! l'éclair passe, va, revient, sans rien donner !
Quoi ! l'étoile ose luire, éclairer, rayonner,
Sans qu'on lui puisse enfin présenter la quittance !
Le pape est avec Dieu tête à tête, et le tance.
Quoi ! l'on ne peut au lys des champs, pris au collet,
Dire : pour les besoins du culte, s'il vous plaît !
Quoi ! la vague, lavant les gouffres insondables,
Couvre l'énormité des plages formidables,
Quoi ! l'écume jaillit jusqu'à cette hauteur
Sans retomber liard dans la main du quêteur !
Oh ! si le prêtre enfin pouvait jeter sa serre
Sur la vie, et la prendre à Dieu, son adversaire !
Quel hosanna le jour où la fleur, le buisson,
Le nid, devraient payer au curé leur rançon !
Le jour où l'on pourrait mettre une bonne taxe
Sur l'usage que fait le pôle de son axe,
Chicaner sa caverne au lion, et tricher
L'eau que boit le moineau dans le creux du rocher !

Donc, viatique, psaume et vêpres, scapulaires,
Madones à clouer sur le bec des galères,
La vertu du chrétien, la liberté du juif,
Tout est en magasin et tout a son tarif.

Et les nécessités d'exploits hideux que crée
Cette vente à l'encan de la chose sacrée !

Ces pillages où Rome a plusieurs portions !
Ces envahissements et ces extorsions
D'héritages qu'on vient d'un coup de hache fendre,
Et qui n'ont plus le bras du chef pour les défendre !
Ces fouilles de corbeaux dans le ventre des morts !
Ces guerres où, n'osant s'en prendre aux hommes forts,
Craignant le bras qui frappe et la lance qui blesse,
La couardise appelle au combat la faiblesse !

Quand on a devant soi des barons, la plupart
Bandits bien crénelés et droits sur leur rempart,
Maîtres de quelque place à d'autres usurpée,
Qu'on arrondisse un peu sa terre avec l'épée,
En jouant au plus brave et non pas au plus fin,
Cela n'est pas très bien peut-être, mais enfin
Coup pour coup, le fer bat le fer, cela se passe
Entre ma panoplie et votre carapace,
Nous sommes gens gantés d'acier, bottés d'airain,
A visière féroce, à visage serein,
En guerre ! et nous pouvons nous regarder en face.
Mais qu'on prenne aux petits pour les gros ; mais qu'on fasse
Un apanage à tel ou tel prélat câlin
Avec des biens de veuve ou des biens d'orphelin ;
Mais, au mépris des lois divines et chrétiennes,
Pour doter des frocards et des braillards d'antiennes,
Et des clercs qui, béats, par le vin attendris,
Vous disent : faites maigre ! et mangent des perdrix,
Qu'on pille son douaire à cette pauvre vieille,
Qu'à cet enfant, qui fait un murmure d'abeille
Et qui rit en voyant entrer les assassins,
On vole sa maison et son champ, par les saints !

Je dis que c'est horrible, et toute honte est bue
Autant par qui reçoit que par qui distribue !

Le meurtre vole afin d'acheter le pardon.

Rome est un champ ayant le moine pour chardon ;
Que l'âne de Jésus vienne donc et le broute !

Ces prêtres qui pour ombre ont derrière eux le doute.
Faux, masqués, emmiellant de leur perfide esprit
Le bord du vase au fond duquel le démon rit,
Traîtres du ciel, à qui l'opprobre profitable
Donne bon feu, bon lit, bon gîte et bonne table,
Ah ! ces larrons sacrés, malheur sur eux, malheur !

Oh ! que j'aime bien mieux le simple et franc voleur !
Des fauves attentats sauvage cénobite,
Il a l'ombre pour antre et pour cloître ; il habite
Les déserts, les halliers creusés en entonnoirs,
Le derrière des murs croulants, les recoins noirs
Des palais qu'on bâtit, où, la nuit, dans les pierres,
On entend le choc brusque et fuyant des rapières ;
Ce brigand a du sang au front, mais pas de fard ;
Il est âpre et hideux, mais il n'est point cafard,
Mais il ne se met pas un surplis sur le râble,
Mais il risque du moins sa peau, le misérable !

Le seigneur est la griffe et le prêtre est la dent.

C'est grâce à tout cela que, la débauche aidant,
L'horreur est installée en nos tours féodales.

Ah! crimes, deuils, banquets, prêtres, femmes, scandales!
Rire et foudre mêlant leurs funèbres éclats !
Nous frissonnons de voir tout ce qu'on voit, hélas,
Dans ces vaillants manoirs si glorieux naguères,
Quand, vieux aigles blanchis et vieux faucons des guerres,
Par les brèches que fit le glaive, nous plongeons
Nos yeux dans la noirceur lugubre des donjons !

*

Le soleil déclinait ; de leurs piques bourrues
Les soldats refoulaient le peuple aux coins des rues ;
Les prêtres chuchotaient près du trône rangés.
« J'ai faim, » dit Elciis. L'empereur dit : « Mangez. »

II

LE DEUXIÈME JOUR

ROIS ET PEUPLES

Vous êtes plusieurs rois ici, j'en suis bien aise.
Donc on peut vous parler en face. Toi, Farnèse,
Rends-nous compte de Parme ; et toi, duc Avellan,
De Montferrat ; et toi, Visconti, de Milan.
Vous avez ces pays ; qu'est-ce que vous en faites ?
L'Italie est heureuse et voit de belles fêtes !
Le duc Sforce est un sbire ; il faudrait qu'on plongeât,
Pour trouver son pareil, plus bas que le goujat ;
Voulez-vous des bandits ? Guiscard vous en procure ;
Strongoni, qui mourut d'une manière obscure
L'an passé, n'avait pas vécu très clairement ;
Craignez Foulque après boire, Alde après un serment ;
Squillaci roue et pend ; Malaspina s'adonne
A mêler la jusquiame avec la belladone ;
Le soir voit arriver joyeux à son festin
Des gens que voit mourir l'œil pâle du matin.
Si Pandolfe a trouvé quelque part sa patente
De général, pardieu, ce n'est pas dans la tente.
Sixte étrangla Thomond ; Urbin extermina
Montecchi ; le vieux Cosme égorgea Gravina ;
Ezzelin est faussaire, Ottobon est bigame ;
Litta fait poignarder dans un bal à Bergame

Bernard Tumapailler, comte de Fezensac ;
Jean massacre Borso ; Pons dérobe le sac
Que Boccanegre avait laissé dans sa gondole ;
Bonacossi sanglant rase la Mirandole ;
Et quant à monsieur d'Este, ah ! tous vos généraux
L'admirent ; quel vainqueur ! L'an passé, ce héros,
Avec force soudards levant la pertuisane,
Partit pour conquérir la marche trévisane ;
On battait du tambour, on jouait du hautbois ;
Un gros de paysans l'attaque au coin d'un bois,
L'armée au premier choc plie, et ce guerrier rare
Prit la fuite, et revint en chemise à Ferrare
Après avoir été volé dans le chemin.

Guy tue Alphonse afin d'être comte romain ;
Le duc Fosdinovo vend Nice au barbaresque ;
Spinetta se fait peindre ayant, dans une fresque,
Un crâne entre les dents comme un singe une noix ;
Fiesque empoisonne Azzo, c'est le mode génois ;
De par l'assassinat Sapaudus est exarque ;
Cibo, pour traverser le lac Fucin, embarque
Trois enfants, dont il doit hériter, ses neveux,
Sur un bateau doré qu'il suit de tous ses vœux,
Et qui les noie, étant fait de planches trop minces.

Mais expliquons-nous donc, vous nommez ça des princes!
Un tas de scélérats et de coupe-jarrets !
La justice en leur nom prononce des arrêts ;
On les appelle grands, nobles, sérénissimes ;
Ils sont comme des feux allumés sur les cimes ;
Augustes marauds ! gueux de l'honneur trafiquant !

Drôles que frapperaient, à l'autel comme au camp,
Au nom du chaste glaive, au nom du temple vierge,
Ulysse de son sceptre et Jésus de sa verge !

Si vous vous êtes mis dans l'esprit qu'en ayant
Plus d'infamie, on est un roi plus flamboyant,
Si vous vous figurez vos races rajeunies
Par vos férocités et vos ignominies,
Rois, je vous le redis, vous vous trompez ; l'erreur,
C'est de croire qu'un nom peut grandir par l'horreur,
La fraude et les forfaits accumulés sans cesse.
Une augmentation de honte et de bassesse,
D'ombre et de déshonneur n'accroît pas les maisons ;
La fange n'a jamais redoré les blasons.
Ah ! deuil sans borne après les prouesses sans nombre !
Vous faites du passé votre piédestal sombre ;
Sur les grands siècles morts sans tache et sans défaut
Vous montez, pour porter votre honte plus haut !
Vous semblez avec eux avoir fait la gageure
D'égaler leur lumière et leur lustre en injure,
Et de ne pas laisser à leur vieille fierté
Une splendeur sans mettre un opprobre à côté ;
Et vous avez le prix dans cette affreuse joute
Où votre abjection à leur gloire s'ajoute !

O Dieu qui m'entendez, ces hommes sont hideux,
Certe, ils sont étonnés de nous comme nous d'eux.
Avez-vous fait erreur ? et que faut-il qu'on pense ?
A qui le châtiment ? à qui la récompense ?
Quelle nuit ! N'est-ce pas le plus dur des affronts
Que nous les preux ayons pour fils eux, les poltrons !

Et qu'abjects et rompant les anciens équilibres,
Eux, les tyrans, soient nés de nous, les hommes libres ;
Si bien que l'honnête homme est chargé du maudit
Et que le juste doit répondre du bandit !
Qu'ont-ils fait pour porter des noms comme les nôtres ?
Par quel fil pouvons-nous tenir les uns aux autres,
Dieu puissant ! et comment avons-nous mérité
Eux, ces pères, et nous, cette postérité ?
Ah ! le siècle difforme et funeste où nous sommes,
En étalant, auprès des tombes, de tels hommes,
Si lâches, si méchants, si noirs, que j'en frémis,
Offense la pudeur des aïeux endormis.

Le vent à son gré roule et tord la banderole.
Je n'avais pas dessein quand j'ai pris la parole
De dire tout cela, mais c'est dit, et c'est bon.
Rois, je sens sur ma lèvre errer l'ardent charbon ;
A moi simple, il me vient en parlant des idées ;
La patrie et la nuit sur moi sont accoudées
Et toute l'Italie en mon âme descend.
Je sens mon sombre esprit comme un flot grossissant.
Dieu sans doute a voulu, sire, que votre altesse
Vît l'indignation qui sort de la tristesse.

Je sais que par instants le public devient froid
Pour le bien et le mal, pour le crime et le droit,
Le comble de la chute étant l'indifférence ;
On vit, l'abjection n'est plus une souffrance ;
On regarde avancer sur le même cadran
Sa propre ignominie et l'orgueil du tyran ;
L'affront ne pèse plus ; et même on le déclare.

A ces époques-là de sa honte on se pare ;
Temps hideux où la joue est rose du soufflet.
La jeunesse a perdu l'élan qui la gonflait ;
Le tocsin ne fait plus dresser la sentinelle,
Ce fauve oiseau qui bat les cloches de son aile
Est cloué sur la porte obscure du beffroi ;
Oui, sire, aux mauvais jours, sous quelque méchant roi
Féroce, quoique vil, et, quoique lâche, rude,
Toute une nation se change en solitude ;
L'échine et le bâton semblent être d'accord,
L'un frappe et l'autre accepte ; et le peuple a l'air mort ;
On mange, on boit ; toujours la foule, plus personne ;
Les âmes sont un sol aride où le pied sonne ;
Les foyers sont éteints, les cœurs sont endormis ;
Rois, voyant ce sommeil, on se croit tout permis.
Ah ! la tourbe est ignoble et l'élite est indigne.
De l'avilissement l'homme porte le signe.
L'air tiède et mou, le temps qui passe, la gaîté,
Les chants, l'oubli des morts, tout est complicité ;
Tous sont traîtres à tous, et la foule se rue
A traîner les vaincus par les pieds dans la rue ;
Le silence est au fond de tout le bruit qu'on fait ;
On est prêt à baiser Satan, s'il triomphait ;
Le mal qui réussit devient digne d'estime ;
L'applaudissement suit, la chaîne au cou, le crime
Que la libre huée a d'abord précédé ;
On voit — car le malheur lui-même dégradé
Abdique la colère et se couche et se vautre,
Dans l'espoir d'avoir part au pillage d'un autre —
Les extorqués faisant cortège aux extorqueurs.
Pas une résistance illustre dans les cœurs !

La tyrannie altière, atroce, inexorable,
Est le vaste échafaud de l'homme misérable ;
Le maître est le gibet, les flatteurs sont les clous.
Mangé de la vermine ou dévoré des loups,
Tel est le sort du peuple ; il faut qu'il s'y résigne.
Des vautours, des corbeaux. Mais où donc est le cygne ?
Où donc est la colombe ? où donc est l'alcyon ?
Quand on n'est pas Tibère on est Trimalcion.
L'un rampe, lèche et rit pendant que l'autre opprime.
Sombre histoire ! le vice est le fumier du crime ;
Les hommes sont bassesse ou bien férocité ;
Meurtre dans le palais, fange dans la cité ;
Le tyran est doublé du valet ; et le monde
Va de l'antre du fauve à l'auge de l'immonde.

Tout ce que je dis là vous fait l'esprit content,
C'est votre joie, ô rois ; mais écoutez pourtant :

Rois, qu'une seule voix proteste, elle réveille
Au fond de ce silence une sinistre oreille
Et fait rouvrir un œil terrible en cette nuit ;
Prenez garde à celui qui fait le premier bruit ;
Un seul passant sévère et ferme déconcerte
Dans son abjection l'immensité déserte ;
Un vivant n'a qu'à dire aux cadavres un mot,
Et l'ossuaire va se lever en sursaut.
Princes, aussi longtemps qu'on croit le ciel compère,
On se tait ; tant qu'on voit le tyran qui prospère
Et le lâche succès qui le suit comme un chien,
C'est bon ; tant que le mal qu'il fait se porte bien,

Sa personne est un dogme et son règne est un culte ;
Un beau jour, brusquement, catastrophe, tumulte,
Tout croule et se disperse, et dans l'ombre, les cris,
L'horreur, tout disparaît ; et, quant à moi, je ris
De ceux qu'ébahiraient ces chutes de tonnerre.

Pisistrate, Manfred, Hippias, Foulques-Nerre,
Hatto du Rhin, Jean deux, le pire des dauphins,
Macrin, Vitellius, ont fait de sombres fins ;
Rois, ce ne sont point là des choses que j'invente ;
C'est de l'histoire. On peut régner par l'épouvante
Et la fraude, assisté de tel prêtre moqueur
Et fourbe, à qui les vers mangent déjà le cœur,
On peut courber les grands, fouler la basse classe ;
Mais à la fin quelqu'un dans la foule se lasse,
Et l'ombre soudain s'ouvre, et de quelque manteau
Sort un poing qui se crispe et qui tient un couteau.
Vous dites : « Devant moi tout fléchit et recule ;
Moi, je viens de Turnus ; moi, je descends d'Hercule ;
J'ai le respect de tous, étant né radieux
Et fils de ces héros qui touchaient presque aux dieux.»
Ne vous fiez pas trop à vos grands noms, mes maîtres ;
Car vous seriez frappés, quels que soient vos ancêtres,
Eussiez-vous sur le front l'étoile Aldebaran.
On s'inquiète peu des aïeux d'un tyran,
Du Chéréas quelconque on applaudit l'audace.
Qu'Aurélien soit noble ou bourgeois, qu'il soit dace
Ou hongrois, ce n'est pas ce que je veux savoir ;
Mais il fut dur et sombre ; et, quant au vengeur noir
Qui rejette au tombeau cette âme ensanglantée,
Que ce soit Mucapor ou que ce soit Mnesthée,

Qu'importe ? Un tyran tombe, un despote est détruit,
Je n'en demande pas davantage à la nuit.

Ces meurtres-là sont grands ; Brutus en est la marque ;
Chion, Léonidas en poignardant Cléarque,
Ont montré qu'ils étaient disciples de Platon ;
Harmodius n'avait pas de poil au menton
Quand il dit : je tuerai le tyran ; il le tue ;
Et la Grèce lui fait dresser une statue
Qui tenait à la main une épée et des fleurs.
On peut frapper le roi qui vit de vos malheurs,
L'usurpateur armé de forfaits et de ruses ;
C'était l'opinion des grecs amants des muses,
Peuple si délicat que, sous ces nobles cieux,
Les orfèvres, sculpteurs des métaux précieux,
Moulaient les coupes d'or sur la gorge des femmes.

Ainsi furent punis certains hommes infâmes,
Car on n'épargne point qui n'a rien épargné ;
Et l'histoire les suit d'un regard indigné.

Moi, je ne juge pas ces justices sinistres ;
Je les vois, je n'ai point la garde des registres
Ni la revision des arrêts ; je n'ai pas
De signature à mettre au bas de ces trépas ;
C'est la chose de Dieu, non la mienne ; l'affaire
Le regarde, et non moi, vieux néant de la guerre,
Spectre, qui vais traînant mes pas estropiés,
Et qui sens des douleurs sous la plante des pieds ;
Après tout, je ne suis ni mage ni prophète ;

Et que la volonté du ciel profond soit faite !
Rois, je n'apporte ici que l'avertissement.

O princes, vous pouvez crouler subitement.
Vous avez beau compter sur vos soldats horribles ;
Les comètes aussi sont fortes et terribles,
Elles vont à l'assaut du soleil rayonnant,
Elles font peur au ciel ; mais Dieu, rien qu'en tournant
Son doigt mystérieux vers les nuits scélérates,
Fait dans l'océan noir fuir ces astres pirates.

*

Le pas des lansquenets sonnait sur les pavés.
« J'ai soif », dit Eleiis. L'empereur dit : « Buvez. »

III

LE TROISIÈME JOUR

LES CATASTROPHES

L'ÉTERNITÉ n'est point dans vos apothéoses ;
Et Dieu ne l'a donnée à rien, pas même aux roses.
Le temps que vous avez n'est pas illimité.
Un jour vient, tout se paie ; et la calamité,
Qui sortit si souvent de vos palais, y rentre.
La foule alors, autour du maître dans son antre,
Bouillonne et s'enfle ; on voit les pauvres demi-nus
Rugir, humbles hier, brusquement devenus
Plus hagards que les huns et que les massagètes.
Ah ! les reines — je plains les femmes — sont sujettes
Aux cheveux blanchissant dans une seule nuit.
L'incendie au sommet des tours s'épanouit,
Seule utile lueur qui sorte du despote ;
Au-dessus du palais, buisson de flamme, il flotte,
Et, croissant à travers les toits, ouvre au milieu
Ses pétales d'aurore et ses feuilles de feu,
Étant la rose horrible et fauve des décombres.
Vous avez dans vos cœurs ces pressentiments sombres ;
C'est pourquoi, malgré vous, vous êtes pleins d'ennuis.

Qui suis-je maintenant, moi qui parle ? Je suis
Un vieux homme qui va sur la route. On l'arrête.

Entrez ; il parle, il dit son avis sur la fête ;
Rien de plus. Rois, je suis ce terrible inconnu
Qu'on nomme le passant et le premier venu ;
Je suis la grande voix du dehors ; et les choses
Que je dis, et qui font blêmir vos fronts moroses,
Sont celles qu'à vos pieds tout un peuple vivant
Rêve et pense, et qu'emporte au fond des cieux le vent.

Car lorsque je disais que les âmes sont mortes,
Tout à l'heure, et que rien ne remue à vos portes,
Et que la lâcheté publique a fait la paix
Avec votre infamie, ô rois, je me trompais.
Non, Rome vit dans Rome, et l'eau bout dans le vase.
Mais à mon âge on peut broncher dans une phrase ;
Faire erreur sur un mot n'est rien ; l'essentiel
C'est d'être une âme honnête et droite sous le ciel.

Donc, le moment approche où la grappe, étant mûre,
Tombera. L'heure vient. — Mais j'entends qu'on murmure.
Est-ce que par hasard ils ont imaginé
Ces princes, ces bandits compagnons d'un damné,
Ces gangrenés du mal, ces rois en qui suppure
Toute l'abjection de notre époque impure,
Que j'étais un soldat de l'humeur des valets ;
Qu'en me disant : parlez, vous qui passez ! j'allais
Avec la flatterie, immonde et vil dictame,
Panser complaisamment l'ulcère de leur âme ;
Que moi, le vieux pisan, je courberais le front,
Et qu'ils pourraient, étant les malheureux qu'ils sont,
Ce Ranuce, ce Jean, ce Ratbert, cet Alonze,
Faire sucer leur plaie à la bouche de bronze !

Pour adorer Ratbert il faut être Ratbert ;
Pour admirer Ranuce en perfidie expert
Et Jean l'homme du meurtre, il faudrait que je n'eusse
Pas plus de cœur que Jean ni d'âme que Ranuce.

Oh ! laissez-moi cacher mon front sous mon manteau !
Quand me descendra-t-on dans le Campo-Santo,
Avec les trépassés augustes qu'on oublie,
Avec les chevaliers de la vieille Italie,
Loin des vivants, parmi les spectres d'Orcagna !
Pourquoi faut-il qu'à ceux que la guerre épargna
La mort vienne si tard, hélas ! menant en laisse
Ces deux chiens monstrueux, la honte et la vieillesse !

Ah ! jeunes gens ! les ans font plier mes genoux.
Je suis triste jusqu'à la haine devant vous !
Ah ! la décrépitude à l'opprobre ressemble !
Le dedans reste ferme ; hélas, le dehors tremble.
Nous avons beau flétrir ces nouveaux arrivants,
Nous ne pouvons punir ; nous ne sommes vivants
Que juste ce qu'il faut pour endurer l'offense.
Qu'il est dur de rentrer dans la mort par l'enfance !
Ah ! c'est un grand malheur et c'est un grand dépit
D'être encore lion quand le renard glapit,
D'entendre les chacals et les bêtes funèbres
Faire leur fête horrible au milieu des ténèbres,
Et de ne pouvoir pas, étant malade et vieux,
Secouer sa crinière énorme jusqu'aux cieux !
Je vois ce qui s'écroule et je vois ce qui monte,
Ruine de la gloire et croissance de honte ;
Et j'ouvre avec regret mes vieux yeux assoupis.

Et si je vais trop loin dans mes discours, tant pis !
Car je n'ai pas le temps de prendre des mesures
Du degré de respect qu'on doit à vos masures,
A vos tours, à vous, sire, et de la quantité
De mépris qui convient à votre majesté.

O misère ! pendant que tout entiers vous êtes
Aux plaisirs, aux chansons, aux bals, aux coupe-têtes,
Aux meurtres, aux festins abjects, aux jeux brutaux,
Aux pièges qu'on se tend de châteaux à châteaux,
Ceux-ci pillant ceux-là, ceux-là tondant les autres,
Les plus sanglants disant tout bas des patenôtres,
Sournois, ayant toujours votre ami pour danger ;
Pendant que vous passez votre temps à manger,
A vous soûler de vin et d'horreurs inconnues,
Regardant l'impudeur des femmes presque nues,
Contemplant aux miroirs vos malsaines pâleurs,
Vous parfumant de musc, vous couronnant de fleurs,
Et des gens que j'ai dit grossissant les prébendes,
Hélas ! les sarrasins du Fraxinet, par bandes,
Infestent la Provence et le bas Dauphiné ;
Humbert, dauphin de Vienne, est chez lui confiné ;
Personne ne défend la marche occidentale
Où la cavalerie espagnole s'installe,
Et je ne sache pas qu'un comte ou qu'un marquis
S'en montre curieux et qu'on se soit enquis
De quels Guadalquivirs et de quelles Navarres
Sortent ces catalans et ces almogavares.
Partout l'étranger vient, et de Naple aux Grisons
Montre sa pique au bord de nos noirs horizons.
Chocs, alertes, assauts, invasions soudaines ;

Ils viennent de Nubie, ils viennent des Ardennes.
Au duc Welf qui, lassé de ne voir ni vaillant,
Ni prince devant lui, vous regarde en bâillant,
Quel bras opposez-vous, dites ? Quel capitaine
Aux usurpations des tyrans d'Aquitaine ?
Une maille de moins défait tout le tricot ;
Vous n'avez plus le Var, vous n'avez plus l'Escaut.
Chaque passant arrache au vieux temple une brique.
Abraham, empereur des maures en Afrique,
Laissant derrière lui les royaumes penchés
Et saignants, et les champs de cadavres jonchés,
Approche, et le voilà qui touche à l'Italie ;
Nos murs, dont le drapeau frissonnant se replie,
Chancellent, et déjà sur leur morne blancheur
Nous pouvons voir grandir l'ombre de ce faucheur ;
Du sud accourt le nègre, et du nord vient le singe ;
Les huns sortent velus des forêts de Thuringe ;
Le spectre d'Alaric rôde et sonne du cor ;
Les vieilles nations vandales sont encor
A nos portes, grinçant des dents, et hurlent toutes
Dans la Souabe, pays fauve et qui n'a pour routes
Que des sentiers perdus dans le sombre des bois.
L'empereur grec pâlit dans Byzance aux abois ;
Son armée est sans duc, sa flotte est sans drungaire ;
Pas d'hommes, pas d'argent ; comment faire la guerre ?
Toute la chrétienté le laisse sans appui ;
Ce livide Andronic, entre les turcs et lui,
N'a plus qu'un bras de mer de deux milles de large ;
Ce césar plie au poids du monde qui le charge ;
Du toit de son palais, il voit à l'orient
Les barbares tirer leurs sabres en riant ;

Son fils, Kyr Michaël, craint de livrer bataille.

Ici, quels chefs a-t-on ? qui ? de la valetaille.
Car vous n'obéissez qu'à plus petit que vous ;
Vous avez l'orgueil bas ayant le cœur jaloux.
Princes, l'infirmité de ce croulant empire,
C'est que toujours le moindre est choisi par le pire ;
Le cul-de-jatte est duc dans le camp des goitreux.
Quant aux moines à casque, ils se battent entre eux ;
Au lieu de s'occuper de notre délivrance,
Villiers de l'Île-Adam, de la langue de France,
Guerroie Ugoccion, grand maître des portiers.
Une gorgone sort de tous ces bénitiers ;
Et le pape à servir des messes utilise
Azon cinq, général des troupes de l'église.

Le peu qui nous restait des bons vieux généraux
Meurt de votre dédain aidé de vos bourreaux ;
On oublie à Final don Fabrice, on expulse
Roger, on met au ban de l'empire Trivulce ;
Et l'ennemi s'avance, et vous n'avez plus là
Bélisaire pour faire échec à Totila.

Tout le vieux fer romain n'est plus que de la rouille.

Deux femmes autrefois qui filaient leur quenouille,
Voyant que l'étranger enjambait le fossé,
Ont crié : guerre ! et pris la pique, et l'ont chassé ;
Ces deux femmes, c'étaient, autant qu'il m'en souvienne,
Auxilia de Nice, et Mahaud d'Albon-Vienne.

Fils de ces femmes-là qui battaient vos vainqueurs,
Vous avez hérité des fuseaux, non des cœurs.

Déserteurs du pays, oppresseurs de l'empire,
Le peuple est stupéfait et ne sait plus que dire
Dans le saisissement de votre lâcheté.
Que reste-t-il du ciel, rois, le soleil ôté,
Et de la terre, hélas ! l'Italie éclipsée ?

Voilà. Je vous ai dit à peu près ma pensée.

*

Elciis s'arrêtant, car le jour était chaud,
Dit : « Je voudrais dormir. » L'empereur dit : « Bientôt. »

IV

LE QUATRIÈME JOUR

DIEU

Le maître est insensé de peser ce qu'il pèse,
Et, parce qu'on se tait, de croire qu'on s'apaise.

Princes, sachez-le bien. Les hommes d'autrefois
Valaient mieux paysans que vous ne valez rois ;
La clarté de leurs yeux gêne vos regards traîtres.
Leurs pieds font en marchant un bruit de pas d'ancêtres.
Quand, survenant du fond du vieil honneur lointain,
Un d'eux entre chez vous à l'heure du festin,
Il sent frémir autour de ses talons sévères
Le tremblement des cœurs, des glaives et des verres.

Oui, vous êtes les nains d'un temps chétif et laid ;
Que le plus grand de vous mette mon gantelet,
Je gage que son poing entrera dans le pouce.

Au rebours de l'honneur le vil instinct vous pousse.

Nous sommes les vaillants ; vous, vos morts même ont peur ;
L'angoisse d'un cœur faux et d'un esprit trompeur
Fait grelotter vos os ; si bien que nos natures
Se distinguent encor jusqu'en nos pourritures ;

Vous êtes les petits et nous sommes les bons ;
Et lorsque vous tombez, et lorsque nous tombons,
La mort montre, parmi les broussailles farouches,
Nos cadavres aux loups, et les vôtres aux mouches.

Les signes de ce temps, les voici : des clairons,
Des femmes dans les camps, des plumes sur les fronts,
Des carnavals durant la moitié de l'année,
Une jeunesse folle au plaisir acharnée,
Joyeuse ; et la rougeur sinistre des vieillards.

Quand deux pères rôdant le soir dans les brouillards
Se rencontrent non loin de vos éclats de rire,
Ils passent sans lever les yeux et sans rien dire.

Spectacle ténébreux qu'un peuple décroissant !
Même quand tous sont là, l'on sent quelqu'un d'absent ;
C'est l'âme, c'est l'esprit sacré, c'est la patrie.
Une foule avilie, une race flétrie
Perd sa lumière ainsi qu'un bois mort perd sa fleur.
Que ce soit l'Italie ajoute à ma douleur.
La chose est surprenante et triste que des traîtres,
Des coquins, généraux de moines et de reîtres,
Puissent rapetisser lentement dans leur main
Un peuple, quand ce peuple est le peuple romain.
En lisant aux enfants l'histoire d'Agricole
Ou de Cincinnatus, les vieux maîtres d'école
S'arrêtent et n'ont pas la force d'achever.

Hélas, on voit encor les astres se lever,
L'aube sur l'Apennin jeter sa clarté douce,

L'oiseau faire son nid avec des brins de mousse,
La mer battre les rocs dans ses flux et reflux,
Mais la grandeur des cœurs, c'est ce qu'on ne voit plus.

Ne croyez pas pourtant que je me décourage.
Je ne fais pas ici le bruit d'un vent d'orage
Pour n'aboutir qu'au doute et qu'à l'accablement.
Non, je vous le redis, sire, le grand dormant
S'éveillera ; non, non, Dieu n'est pas mort. O princes,
Ce peuple, ramassant ses tronçons, ses provinces,
Tous ses morceaux coupés par vous, pâle, effrayant,
Se dressera, le front dans la nuée, ayant
Des jaillissements d'aube aux cils de ses paupières ;
Tout luira ; le tocsin sonnera dans les pierres ;
Tout frémira, du cap d'Otrante au mont Ventoux ;
L'Italie, ô tyrans, sortira de vous tous.
De votre monstrueuse et cynique mêlée
Elle s'évadera, la belle échevelée,
En poussant jusqu'au ciel ce cri : la liberté !
Le vieil honneur tient bon et n'a pas déserté.
Pour ouvrir dans la honte ou la roche une issue,
Il suffit d'un coup d'âme ou d'un coup de massue.

Tous les peuples sont vrais, mêmes les plus niés.
Vous vous tromperiez fort si vous imaginiez
Que Dieu permet aux rois, conseillés par le prêtre,
D'éteindre sa lumière auguste, et qu'il peut être
Au pouvoir de quelque homme ici-bas que ce soit
De le vaincre, et d'aller aux cieux tuer le droit.
Régnez, frappez, soyez mauvais, faites des fautes,

Faites des crimes, soit ; il est des lois très hautes.
Les flots sont doute, erreur, trouble ; le fond est sûr.

Sachez-le, rois d'en bas, pour que ce globe obscur,
Création fatale et sainte, rayonnante,
Puis lugubre, et de tant de souffles frissonnante,
Ne soit pas, dans l'horreur de l'abîme ignoré,
Comme un sombre navire errant désemparé,
Rois, afin que la vie, et l'être, et la nature,
Restent, et n'aillent pas se perdre à l'aventure
Dans le morne océan du mystère inconnu,
Par quatre chaînes d'or le monde est retenu ;
Ces chaînes sont : Raison, Foi, Vérité, Justice ;
Et l'homme, en attendant que la mort l'engloutisse,
Pèse sur l'infini, sur Dieu, sur l'univers,
Et s'agite, et s'efforce, orageux, noir, pervers,
Avec ses passions folles ou criminelles,
Sans pouvoir arracher ces ancres éternelles !

*

Les yeux sous les sourcils, l'empereur très clément
Et très noble écouta l'homme patiemment,
Et consulta des yeux les rois ; puis il fit signe
Au bourreau, qui saisit la hache.

« J'en suis digne,
Dit le vieillard, c'est bien, et cette fin me plaît. »
Et calme il rabattit de ses mains son collet,

Se tourna vers la hache, et dit : « Je te salue.
Maîtres, je ne suis point de la taille voulue,
Et vous avez raison. Vous, princes, et vous, roi,
J'ai la tête de plus que vous, ôtez-la-moi. »

27 novembre 1857.

XXI

LE CYCLE PYRÉNÉEN

I

GAÏFFER-JORGE, DUC D'AQUITAINE

Au bas d'une muraille on ouvre une tranchée ;
Les travailleurs, bras nus et la tête penchée,
Vont et viennent, fouillant dans l'obscur entonnoir ;
Sous la pioche, pareille au bec d'un oiseau noir,
Le rocher sonne, ainsi que le fer dans la forge ;
Dur labeur. Gaïffer, qu'on appelle aussi Jorge,
Fait creuser un fossé large et profond autour
De son donjon, palais de roi, nid de vautour,
Forteresse où ce duc, voisin de la tempête,
Habite, avec le cri des aigles sur sa tête ;
On éventre le mont, on défonce le champ ;
« Creusez ! creusez ! dit-il aux terrassiers, piochant
De l'aube jusqu'à l'heure où le soleil se couche,
Je veux faire à ma tour un fossé si farouche
Qu'un homme ait le vertige en regardant au fond. »
On creuse, et le travail que les ouvriers font
Trace au pied des hauts murs un tortueux cratère ;

Il descend chaque jour plus avant dans la terre ;
Un terrassier parfois dit : « Seigneur, est-ce assez ? »
Et Gaïffer répond : « Creusez toujours, creusez.
Je veux savoir sur quoi ma demeure est bâtie. »

Qu'est-ce que Gaïffer ? La fauve dynastie
Qu'installa, sous un dais fait d'une peau de bœuf,
Le patrice Constance en quatre cent dix-neuf,
Reçut de Rome en fief la troisième Aquitaine.
Aujourd'hui Gaïffer en est le capitaine.
De Bayonne à Cahors son pouvoir est subi :
Les huit peuples qui sont à l'orient d'Albi,
Les quatorze qui sont entre Loire et Garonne,
Sont comme les fleurons de sa fière couronne ;
Auch lui paie un tribut ; du Tursan au Marsan
Il reçoit un mouton de chaque paysan ;
Le Roc-Ferrat, ce mont où l'on trouve l'opale,
Saint-Sever sur l'Adour, Aire l'épiscopale,
Sont à lui ; son état touche aux deux océans ;
Le roi de France entend jusque dans Orléans
Le bruit de son épée aiguisée et fourbie
Aux montagnes d'Irun et de Fontarabie ;
Gaïffer a sa cour plénière de barons ;
La foule, autour de lui, se tait, et les clairons
Font un sinistre éclat de triomphe et de fête ;
Au point du jour, sa tour, dont l'aube teint le faîte,
Noire en bas et vermeille en haut, semble un tison
Qu'un bras mystérieux lève sur l'horizon ;
Gaïffer-Jorge est prince, archer et chasseur d'hommes ;
On le trouve très grand parmi ses majordomes,
Ses baillis font sonner sa gloire, et ses prévôts

Sont plus qu'à Dieu le père à Gaïffer dévots.
Seulement, il a pris, pour élargir sa terre,
Aux infants d'Oloron leur ville héréditaire ;
Mais ces infants étaient de mauvaise santé,
Et si jeunes que c'est à peine, en vérité,
S'ils ont su qu'on changeait leur couronne en tonsure ;
De plus son amitié n'est pas toujours très sûre ;
Il a, pour cent francs d'or, livré son maître Aymon
Au noir miramolin, Hécuba-le-démon ;
Aymon, ce chevalier dont tout parlait naguère,
Avait instruit le duc Gaïffer dans la guerre,
Aymon était un fier et bon campéador,
Mais Gaïffer était sans le sou, cent francs d'or
Font cent mille tomans, et son trésor étique
Avait besoin d'un coup de grande politique ;
Par la vente d'Aymon il a réalisé
De quoi pouvoir donner un tournoi, l'an passé,
Et bien vivre, et jeter l'argent par la fenêtre ;
La grandeur veut le faste, il ne convient pas d'être
A la fois duc superbe et prince malaisé ;
Enfin on dit qu'un soir il a, chasseur rusé,
Conduit, tout en riant, au fond d'une clairière,
Son frère Astolphe, et l'a poignardé par derrière ;
Mais ils étaient jumeaux, Astolphe un jour pouvait
Prétendre au rang ducal dont Jorge se revêt,
Et pour la paix publique on peut tuer son frère.

Étançonner le sable, ôter l'argile, extraire
La brèche et le silex, et murer le talus,
C'est rude. Après les huit premiers jours révolus :
« Sire, ce fossé passe en profondeur moyenne

Tous ceux de Catalogne et tous ceux de Guyenne, »
Dit le maître ouvrier, vieillard aux blancs cheveux.
« Creusez ! répond le duc. Je vous l'ai dit, je veux
Voir ce que j'ai sous moi dans la terre profonde. »
Huit jours encore on creuse, on sape, on fouille, on sonde ;
Tout à coup on déterre une pierre, et, plus bas,
Un cadavre, et ce nom sur le roc : Barabbas.
« Creusez, » dit Jorge. On creuse. Au bout d'une semaine
Une autre pierre avec une autre forme humaine
Perce l'ombre, affreux spectre au fond d'un trou hideux;
Et ce cadavre était le plus sombre des deux ;
Une corde à son cou rampait ; une poignée
De drachmes d'or sortait de sa main décharnée ;
Sur la pierre on lisait : Judas. « Creusez toujours !
Allez ! creusez ! » cria le duc du haut des tours.
Et le bruit du maçon que le maçon appelle
Recommença ; la pioche et la hotte et la pelle
Plongèrent plus avant qu'aucun mineur ne va.
Après huit autres jours de travail, on trouva
Soudain, dans la nuit blême où rien n'a plus de forme,
Un squelette terrible, et sur son crâne énorme
Quatre lettres de feu traçaient ce mot : Caïn.
Les pâles fossoyeurs frémirent, et leur main
Laissa rouler l'outil dans l'obscurité vide ;
Mais le duc apparaît, noir sur le ciel livide :
« Continuez, » dit-il, penché sur le fossé,
« Allez ! » On obéit ; et l'un d'eux s'est baissé,
Morne esclave, il reprend le pic pesant et frappe,
Et la roche sonna comme une chausse-trape ;
Au second coup la terre obscure retentit ;
Du trou que fit la pioche une lueur sortit,

Lueur qui vint au front heurter la tour superbe,
Et fit, sur le talus, flamboyer les brins d'herbe
Comme un fourmillement de vipères de feu ;
On la sentait venir de quelque horrible lieu ;
Tout le donjon parut sanglant comme un mystère.
« Allez ! » dit Jorge. Alors on entendit sous terre
Une lugubre voix qui disait : « Gaïffer,
Ne creuse point plus bas, tu trouverais l'enfer. »

23-25 décembre 1858.

II

MASFERRER

I

NEUVIÈME SIÈCLE — PYRÉNÉES

C'EST un funeste siècle et c'est un dur pays.
Oh ! que d'Herculanums et que de Pompéis
Enfouis dans la cendre épaisse de l'histoire !
D'horribles rois sont là ; la montagne en est noire.

Assistés au besoin par ceux du mont Ventoux,
Ceux-ci basques, ceux-là catalans, méchants tous,
Ils ont de leurs donjons couvert la chaîne entière ;
Du pertuis de Biscaye au pas de l'Argentière,
La guerre gronde, ouvrant ses gueules de dragon
Sur toute la Navarre et sur tout l'Aragon ;
Tout tremble ; pas un coin de ravine où ne grince
La mâchoire d'un tigre ou la fureur d'un prince ;
Ils sont maîtres des cols et maîtres des sommets.
Ces pays garderont leurs traces à jamais ;
La tyrannie avec le fer du glaive creuse
Sur la terre sa forme et sa figure affreuse,
Là ses dents, là son pied monstrueux, là son poing ;

Linéaments hideux qu'on n'effacera point,
Tant avec son épée impérieuse et dure
Chaque despote en fait profonde la gravure !
Or jamais ces vieux pics pleins de tours, exhaussés
De forts ayant le gouffre et la nuit pour fossés,
N'ont paru plus mauvais et plus haineux aux hommes
Que dans le siècle étrange et funèbre où nous sommes ;
Ils se dressent, chaos de blocs démesurés ;
Leur cime, par delà les vallons et les près,
Guette, gêne et menace, à vingt ou trente lieues,
Les villes dont au loin on voit les flèches bleues ;
De quelque chef de bande implacable et trompeur
Chacun d'eux est l'abri redouté ; leur vapeur
Semble empoisonner l'air d'un miasme insalubre ;
Ils sont la vision colossale et lugubre ;
La neige et l'ombre font, dans leurs creux entonnoirs,
Des pans de linceuls blancs et des plis de draps noirs ;
L'eau des torrents, éparse et de lueurs frappee,
Ressemble aux longs cheveux d'une tête coupée ;
Dans la brume on dirait que leurs escarpements
Sont d'une boucherie encor tiède fumants ;
Tous ces géants ont l'air de faire dans la nue
Quelque exécution sombre qui continue ;
L'air frémit ; le glacier peut-être en larmes fond ;
Fatals, calmes, muets, et debout dans le fond
De la place publique effrayante des plaines,
Sur leurs vagues plateaux, sur leurs croupes hautaines,
Ils ont tous le carré hideux des castillos,
Comme des échafauds qui portent des billots.

II

TERREUR DES PLAINES

Certes, c'est ténébreux ; et, devant deux provinces,
Devant deux gras pays, un tel réseau de princes
N'attache pas pour rien des mailles et des nœuds
Et des fils aux pitons des pics vertigineux ;
C'est dans un but qu'armés et tenant deux rivages,
D'affreux chefs, hérissés de couronnes sauvages,
Barrant l'isthme espagnol de l'une à l'autre mer,
Aux pointes des granits, dans le vent, dans l'éclair,
Sur la montagne d'ombre et d'aurore baignée,
Accrochent cette toile énorme d'araignée.

Comme en Grèce jadis les chefs thessaliens,
Ils tiennent tout, la terre et l'homme, en leurs liens ;
Pas une triste ville au loin qui ne frissonne ;
Vaillante, on la saccage, et lâche, on la rançonne ;
Pour dernier mot le meurtre ; ils battent sans remord
Monnaie à l'effigie infâme de la mort ;
Ils chassent devant eux les blêmes populaces,
Ils sont les grands marcheurs de nuit, rasant les places,
Brisant les tours, du mal et du crime ouvriers,
Et de la chèvre humaine effrayants chevriers.
Être le centre où vient le butin, où ruisselle
Un torrent de bijoux, de piastres, de vaisselle ;
Se faire d'un pays une proie, arrachant
Les blés au canton riche et l'or au bourg marchand,
C'est beau ; voilà leur gloire. Et c'est leur fait, en outre,

Quand de quelque chaumière on voit fumer la poutre,
Ou quand, vers l'aube, on trouve un pauvre homme dagué,
Nu, sanglant, dans le creux d'un bois, au bord d'un gué ;
Le vol des routes suit le pillage des villes ;
Car la chose féroce amène aux choses viles.

L'été, la bande met à profit la douceur
De la saison, voyant dans l'aurore une sœur,
Prenant les plus longs jours pour sa sanglante escrime,
Et donnant à l'azur un rôle dans le crime ;
Juin radieux consent à la complicité ;
C'est l'instant d'appliquer l'échelle à la cité ;
C'est le moment de battre une muraille en brèche ;
L'air est tiède, la nuit vient tard, la terre est sèche,
La mousse pour dormir fait le roc moins rugueux ;
Comme le tas de fleurs cache le tas de gueux !
Le bruit des pas s'efface au bruit de la cascade ;
La feuille traître accueille et couvre l'embuscade,
L'églantier, pour le piège épaissi tout exprès,
Semble ami du sépulcre autant que le cyprès ;
Aussi, jusqu'à l'hiver, — quoique janvier lui-même
Parfois aux attentats prête sa clarté blême, —
Ce ne sont que combats, assauts et coups de main.

Dès que l'hiver décline, et quand le pont romain,
Le sentier, le ravin que les brises caressent,
Sous la neige qui fond, vaguement reparaissent,
Quand la route est possible à des pas hasardeux,
Tous ces aventuriers s'assemblent chez l'un d'eux,
Noirs, terribles, autour d'un âtre où flambe un chêne.
Ils construisent leurs plans pour la saison prochaine ;

Ils conviennent d'aller à trois, à quatre, à dix,
Font quelques mouvements d'ours encore engourdis,
Et préparent les vols, les meurtres, les descentes ;
Tandis que les oiseaux, sous les feuilles naissantes,
Joyeux, sentant venir les souffles infinis,
Commencent à choisir des mousses pour leurs nids.

A quoi bon ta splendeur, ô sereine nature,
O printemps refaisant tous les ans l'ouverture
Du mystérieux temple où la lumière éclôt ?
A quoi bon le torrent, le lac, le vent, le flot ?
A quoi bon le soleil, et les doux mois propices
Semant à pleines mains les fleurs aux précipices,
Les sources et les prés et les oiseaux divins ?
A quoi bon la beauté charmante des ravins,
La fierté du sapin, la grâce de l'érable,
Ciel juste ! à quoi bon ? l'homme étant un misérable,
Et mettant, lui qui rampe et qui dure si peu,
Le masque de l'enfer sur la face de Dieu !
Hélas, hélas, ces monts font peur ! leurs fondrières
D'un bastion géant semblent les meurtrières ;
Du crime qui médite ils ont la ride au front.
Malheur au peuple, hélas, lorsque l'ombre du mont
Tombe sur les forêts ombre de forteresse !

III

LES HAUTES TERRES

N'importe, loin des forts dont l'aspect seul oppresse,
Quand on peut s'enfoncer entre deux pans de rocs,

Et, comme l'ours, l'isard et les puissants aurochs,
Entrer dans l'âpreté des hautes solitudes,
Le monde primitif reprend ses attitudes,
Et, l'homme étant absent, dans l'arbre et le rocher
On croit voir des profils d'infini s'ébaucher.
Tout est sauvage, inculte, âpre, rauque ; on retrouve
La montagne, meilleure avec son air de louve
Qu'avec l'air scélérat et pensif qu'elle prend
Quand elle prête au mal son gouffre et son torrent,
S'associe aux fureurs que la guerre combine,
Et devient des forfaits de l'homme concubine.

Grands asiles ! le gave erre à plis écumants ;
La sapinière pend dans les escarpements ;
Les églises n'ont pas d'obscurité qui vaille
Ce mystère où le temps, dur bûcheron, travaille ;
Le pied humain n'entrant point là, ce charpentier
Est à l'aise, et choisit dans le taillis entier ;
On entend l'eau qui roule et la chute éloignée
Des mélèzes qu'abat l'invisible cognée.
L'homme est de trop ; souillé, triste, il est importun
A la fleur, à l'azur, au rayon, au parfum ;
C'est dans les monts, ceux-ci glaciers, ceux-là fournaises,
Qu'est le grand sanctuaire effrayant des genèses ;
On sent que nul vivant ne doit voir à l'œil nu,
Et de près, la façon dont s'y prend l'Inconnu,
Et comment l'être fait de l'atome la chose ;
La nuée entre l'ombre et l'homme s'interpose ;
Si l'on prête l'oreille, on entend le tourment
Des tempêtes, des rocs, des feux, de l'élément,
La clameur du prodige en gésine, derrière

Le brouillard, redoutable et tremblante barrière ;
L'éclair à chaque instant déchire ce rideau.
L'air gronde. Et l'on ne voit pas une goutte d'eau
Qui dans ces lieux profonds et rudes s'assoupisse,
Ayant, après l'orage, affaire au précipice ;
Selon le plus ou moins de paresse du vent,
Les nuages tardifs s'en vont comme en rêvant,
Ou prennent le galop ainsi que des cavales ;
Tout bourdonne, frémit, rugit ; par intervalles
Un aigle, dans le bruit des écumes, des cieux,
Des vents, des bois, des flots, passe silencieux.

L'aigle est le magnanime et sombre solitaire ;
Il laisse les vautours s'entendre sur la terre,
Les chouettes en cercle autour des morts s'asseoir,
Les corbeaux se parler dans les plaines le soir ;
Il se loge tout seul, et songe dans son aire,
S'approchant le plus près possible du tonnerre,
Dédaigneux des complots et des rassemblements.
Il plane immense et libre au seuil des firmaments,
Dans les azurs, parmi les profondes nuées,
Et ne fait rien à deux que ses petits. Huées
De l'abîme, fracas des rocs, cris des torrents,
Hurlements convulsifs des grands arbres souffrants,
Chocs d'avalanches, l'aigle ignore ces murmures.

Donc, au printemps, réveil des rois ; trahisons mûres ;
On parle, on va, l'on vient ; les guets-apens sont prêts ;
Et les villes en bas, tremblantes, loin et près,
Pansant leur vieille plaie, arrangeant leur décombre,
Écoutent tous ces pas des cyclopes de l'ombre.

Éternelle terreur du faible et du petit !
Qu'est-ce qu'ils font là-haut, ces rois ? On se blottit,
On regarde quel point de l'horizon s'allume,
On entend le bruit sourd d'on ne sait quelle enclume,
On guette ce qui vient, surgit, monte ou descend ;
Chaque ville en son coin se cache, frémissant
Des flammèches que l'air et la nuée apportent
Dans ce jaillissement d'étincelles qui sortent
Du rude atelier, plein des souffles de l'autan,
Où l'on forge le sceptre énorme de Satan.

IV

MASFERRER

Or dans ce même temps, du Llobregat à l'Èbre,
Du Tage au Cil, un nom, Masferrer, est célèbre ;
C'est un homme des rocs et des bois, qui vit seul ;
Il prend l'ombre des monts tragiques pour linceul ;
Avant d'être avec l'arbre, il était avec l'homme ;
Comme un loup refusant d'être bête de somme,
Fauve, il s'est du milieu des vivants évadé,
Au hasard, comme sort du noir cornet le dé ;
Et maintenant il est dans la montagne immense ;
Sa zone est le désert redoutable ; où commence
La semelle des ours marquant dans les chemins
Des espèces de pas horribles presque humains,
Il est chez lui. Cet être a fui dès son jeune âge.
De l'énormité sombre il est le personnage ;
Il rit, ayant l'azur ; ses dents au lieu de pain

Cassent l'amande huileuse et rance du sapin ;
La montagne, acceptant cet homme sur les cimes,
Trouve son vaste bond ressemblant aux abîmes,
Sa voix, comme les bois et comme les torrents,
Sonore, et de l'éclair ses yeux peu différents ;
De sorte que ces monts et que cette nature
Se sentent augmentés presque de sa stature.

Il va du col au dôme et du pic au vallon.
Le glissement n'est pas connu de son talon ;
Sa marche n'est jamais plus altière et plus sûre
Qu'au bord vertigineux de quelque âpre fissure ;
Il franchit tout, distance, avalanches, hasards,
Tempêtes, précédé d'une fuite d'isards ;
Hier, il côtoyait Irun ; aujourd'hui l'aube
Le voit se refléter dans le vert lac de Gaube,
Chassant, pêchant, perçant de flèches les hérons,
Ou voguant, à défaut de barque et d'avirons,
Sur un tronc de sapin qui flotte et qu'il manœuvre
Avec le mouvement souple de la couleuvre.
Il entre, apparaît, sort, sans qu'on sache par où.
S'il veut un pont, il ploie un arbre sur le trou ;
La façon dont il va le long d'une corniche
Fait peur même à l'oiseau qui sur les rocs se niche.
A-t-il apprivoisé la rude hostilité
Du vent, du pic, du flot à jamais irrité,
Et des neiges soufflant en livides bouffées ?
Oui. Car la sombre pierre oscillante des fées
Le salue. Il vit calme et formidable, ayant
Avec la ronce et l'ombre et l'éclair flamboyant
Et la trombe et l'hiver de farouches concordes.

Armé d'un arc, vêtu de peaux, chaussé de cordes,
Au-dessus des lieux bas et pestilentiels,
Il court dans la nuée et dans les arcs-en-ciels.

Il passe sa journée à l'affût, l'arbalète
Tendue à la cigogne, au gerfaut, à l'alète,
Suit l'isard, ou, pensif, s'accoude aux parapets
Des gouffres sur les lacs et les halliers épais,
Et songe dans les rocs que le lierre tapisse,
Tandis que cet enfer qu'on nomme précipice,
Faisant vociférer l'eau dans le gave amer,
Dans la forêt la terre et dans l'ouragan l'air,
Emploie à blasphémer trois langues différentes.
Avec leurs rameaux d'or et leurs fleurs amarantes,
La lande et la bruyère au reflet velouté
Lui brodent des tapis gigantesques l'été.
Pour la terre, il s'éloigne, et, pour l'astre, il s'approche.

Il avait commencé par bâtir sur la roche,
A la mode des rois construisant des donjons,
Un bouge qu'il avait couvert d'un toit de joncs,
Ayant l'escarpement pour joie et pour défense ;
Car l'abîme l'enivre, et depuis son enfance
Qu'il erre plein d'extase et de sublime ennui,
Il cherche on ne sait quoi de grand qui soit à lui
Dans ces immensités favorables à l'aigle.
L'ouragan emporta sa cabane. « Espiègle ! »
Dit l'homme, en regardant son vieux toit chassieux
S'en aller à travers les foudres dans les cieux.

A cette heure, parmi les crevasses bourrues

Pleines du tournoiement des milans et des grues,
Un repaire, ébauchant une ogive au milieu
D'une haute paroi toute de marbre bleu,
Souterrain pour le loup, aérien pour l'aigle,
Est son gîte ; le houx, l'épi barbu du seigle,
L'ortie et le chiendent encombrent l'antre obscur,
Sorte de trou hideux dans un monstrueux mur ;
Au-dessus du repaire, au haut du mur de marbre,
Se tord et se hérisse une hydre de troncs d'arbre ;
Cette espèce de bête immobile lui sert
A retrouver sa route en ce morne désert ;
On aperçoit du fond des solitudes vertes
Ce nœud de cous dressés et de gueules ouvertes,
Penché sur l'ombre, ayant pour rage et pour tourment
De ne pouvoir jeter au gouffre un aboiement.
L'antre est comme enfoui dans les ronces grimpantes ;
Parfois, au loin, le pied leur manquant sur les pentes,
Dans l'entonnoir sans fond des précipices sourds,
Comme des gouttes d'encre on voit tomber les ours ;
Le ravin est si noir que le vent peut à peine
Jeter quelque vain râle et quelque vague haleine
Dans ce mont, muselière au sinistre aquilon.

Un titan enterré dont on voit le talon,
Ce dur talon fendu d'une affreuse manière,
Voilà l'antre. A côté de la haute tanière,
Un gave insensé gronde et bave et croule à flots
Dans le gouffre, parmi les pins et les bouleaux ;
L'antre au bord du torrent s'ouvre sur l'étendue ;
La chute est au-dessous. Quand la neige fondue
Et la pluie ont grossi les cours d'eau, le torrent

Monte jusqu'à la grotte, enflé, hurlant, courant,
Terrible, avec un bruit d'horreur et de ravage,
Et familièrement entre chez ce sauvage ;
Et lui, laissant frémir les grands arbres pliés,
Profite de l'écume et s'y lave les pieds.

Dans un grossissement de brume et de fumée,
Entouré d'un nuage obscur de renommée,
Quoique invisible au fond de ses rocs, mais debout
Dans son fantôme allant, venant, dominant tout,
Cet homme s'aperçoit de très loin en Espagne.

Chacun des rois a pris sa part de la montagne :
Fervehan a Lordos, Bermudo Cauterets ;
Sanche a le Canigo, pic chargé de forêts
Que blanchit du matin la clarté baptismale ;
Padres a la Prexa, Juan tient le Vignemale ;
Sforon est roi d'Urgel, Blas est roi d'Obité ;
La part de Masferrer s'appelle Liberté.
Pas un plus grand que lui sur ces monts ne se pose.

Qu'est-ce que ce géant ? C'est un voleur. La chose
Est simple ; tout colosse a toujours deux côtés ;
Et les difformités et les sublimités
Habitent la montagne ainsi que des voisines.
Le prodige et le monstre ont les mêmes racines.
Monstre, jusqu'où ? Jamais de pas vils et rampants ;
Jamais de trahisons, jamais de guets-apens ;
Masferrer attaquait tout seul des groupes d'hommes.
Au pâle rustre allant vendre au marché ses pommes,
Il disait : « Va ! c'est bien ! » Il laissait volontiers

Aux pauvres gens, tremblant la nuit dans les sentiers,
Leur âne, leur cochon, leur orge, leur avoine ;
Mais il se gênait moins avec le sac du moine ;
Il n'écrasait pas tout dans ce qu'on nomme droit ;
Si quelqu'un avait faim, si quelqu'un avait froid,
Ce n'était pas son nom qui sortait de la plainte ;
La malédiction, cette voix fauve et sainte,
Ne le poursuivait point dans son farouche exil ;
Aux actions des rois il fronçait le sourcil.
Un jour, devant un fait lugubre et sanguinaire :
« Les hommes sont méchants, et plus qu'à l'ordinaire,
Cria-t-il. A-t-il donc neigé rouge aujourd'hui ? »
Les rois déshonoraient la montagne ; mais lui
N'importunait pas trop l'ombre du grand Pélage.
Voilà ce que disaient de lui dans le village
Les pâtres de Héas et de l'Aquatonta.
Du reste confiant et terrible. Il lutta
Tout un jour contre un ours entré dans sa tanière ;
L'ours, l'ayant habitée à la saison dernière,
La voulait ; vers le soir l'ours fatigué râla.
« Soit, nous continuerons demain matin. Dors là, »
Dit l'homme. Il ajouta : « Fais un pas ! je t'assomme ! »
Puis s'endormit. Au jour, l'ours, sans réveiller l'homme,
Et se souciant peu de la suite, partit.

V

LE CASTILLO

Noir ravin. Hors un coin vivant où retentit
Dans la forêt le son des buccins et des sistres,

Tout est désert. Halliers, bruit de feuilles sinistres,
Tristesse, immensité ; c'est un de ces lieux-là
Où se trouvait Caïn lorsque Dieu l'appela.
Le Caïn qui se cache en cette ombre est de pierre,
C'est un donjon. Des gueux à la longue rapière
Le gardent ; des soudards sur ses tours font le guet.
Il date du temps rude où Rollon naviguait.
A quelque heure du jour qu'on le voie, il effraie ;
Quelque couleur qu'il prenne, il convient à l'orfraie ;
S'il est noir, c'est la nuit ; s'il est blanc, c'est l'hiver.
L'archer fourmille là comme au cercueil le ver.
Dans la tour, une salle aux murailles très hautes.
Avec ses grands arceaux qui sont comme des côtes,
Cette salle, où pétille un brasier frémissant,
Écarlate de flamme, a l'air rouge de sang.
Ouvrez Léviathan, ce sera là son ventre.

Cette salle est un lieu de rendez-vous.

Au centre,
Autour d'un tréteau vaste où fument tous les mets,
Perdrix, pluviers, chevreuils tués sur les sommets,
Mouton d'Anjou, pourceau d'Ardenne ou de Belgique,
Des hommes radieux font un groupe tragique ;
Ces hommes sont assis, parlant, buvant, mangeant,
Sur des chaires d'ivoire aux pinacles d'argent,
Ou sur des fronts de bœuf entre les larges cornes ;
Leur rire monstrueux et fou n'a pas de bornes ;
Leur splendeur est féroce, et l'on voit sortir d'eux
Une sorte de lustre implacable et hideux ;
Le nœud de perles sert d'agrafe aux peaux de bêtes ;

Ils sont comme éblouis de guerre et de tempêtes ;
Tous, le jeune homme blond et le vieillard barbu,
Causent, chantent, beaucoup de vin chaud étant bu,
De la fin du repas la nappe ayant les rides ;
Chasseurs vertigineux ou bûcherons splendides,
Chacun a sa cognée et chacun a son cor ;
L'âtre fait flamboyer leurs torses couverts d'or ;
La flamme empourpre, autour de la table fournaise,
Ces hommes écaillés de lumière et de braise,
Étranges, triomphants, gais, funèbres, vermeils ;
D'un ciel qui serait tombe ils seraient les soleils.

Ce sont les rois.

Ce sont les princes de l'embûche
Gigantesque où le nord de l'Espagne trébuche,
Les seigneurs du glacier, du pic et du torrent,
Les vastes charpentiers de l'abatage en grand,
Les dieux, les noirs souffleurs des trompes titaniques
D'où sortent les terreurs, les fuites, les paniques.

Germes du maître altier que l'avenir construit,
Semences du grand trône encor couvert de nuit,
Grains de ce qui sera plus tard le roi d'Espagne,
Ils sont là. C'est Pancho que la crainte accompagne,
Genialis, Sforon qu'Urgel a pour fardeau,
Gildebrand, Agina, Fervehan, Bermudo,
Juan, Blas le Captieux, Sanche le Fratricide ;
Le vieux tigre, Vasco Tête-Blanche, préside.
Près de lui, deux géants : Padres et Tarifet ;
L'armure de ceux-ci, dans les récits qu'on fait,

Avec le plomb bouillant de l'enfer est soudée,
Et les clous des brassards sont longs d'une coudée.
Au bas bout de la table est Gil, prince de Gor,
En huque rouge avec la chapeline d'or.

Cependant le haillon sur leur pourpre se fronce ;
Ce sont des majestés qui marchent dans la ronce ;
La montagne est là toute avec son fauve effroi ;
Ils sont déguenillés et couronnés ; tel roi
Qui commence en fleurons finit en alpargates.

Vases, meubles, émaux, onyx, rubis, agates,
Argenterie, écrins étincelants, rouleaux
D'étoffes, se mêlant l'un à l'autre à longs flots,
Tout ce qu'on peut voler, tout ce dont on trafique,
Fait dans un coin un bloc lugubre et magnifique ;
Rien n'y manque ; ballots apportés là d'hier,
Joyaux de femme avec quelque lambeau de chair,
Lourds coffres, sacs d'argent ; tout ce tas de décombres
Qu'on appelle le tas de butin.

Dans les ombres
Marche et se meut l'armée horrible des sierras ;
Secouant des tambours, courant, levant les bras,
Des femmes, qu'effarouche une sombre allégresse,
Avec des regards d'ange et des bonds de tigresse,
Tâchant de faire choir les piastres de leur main
A force de seins nus, de fard et de carmin,
Dansent autour des rois ; car ils sont les Mécènes
De la jupe effarée et des groupes obscènes.
Parmi les femmes, deux, l'une grande aux crins blonds,

L'autre petite avec des colliers de doublons,
Toutes deux gitanas au flanc couleur de brique,
Mêlent une âpre lutte au bolero lubrique ;
La petite, ployant ses reins, tordant son corps,
Rit et raille la grande, et la géante alors
Se penche sur la naine avec gloire et furie,
Comme une Pyrénée insulte une Asturie.

La cheminée, où sont creusés d'étroits grabats,
Remplit un pan de mur du haut jusques en bas ;
On voit sur le fronton saint George, et sur la plaque
Le combat d'un satyre avec un brucolaque.

Autour de ces rois luit le pillage flagrant.
Le deuil, les campagnards par milliers émigrant,
La plaine qui frémit, l'horizon qui rougeoie,
Les pueblos dévastés et morts, voilà leur joie.
C'est de ces noirs seigneurs que la misère sort.
Peut-être ce pays serait prospère et fort
Si l'on pouvait ôter à l'Espagne l'épine
Qu'elle porte au talon et qu'on nomme rapine.

De ce dont ils sont fiers plus d'un serait honteux ;
Ils sont grands sur un fond d'opprobre ; devant eux
Des parfums allumés fument ; cet encens pue.

Du reste, arceaux géants, colonnade trapue ;
Des viandes à des crocs comme dans un charnier ;
La même joie allant du premier au dernier ;
Plus de cris que le soir au fond des marécages ;
D'affreux chiens-loups gardant des captifs dans des cages ;

Dans un angle un gibet ; partout le choc brutal
Du palais riche, heureux, joyeux, contre l'étal.

Les murs ont par endroits des trous où s'enracine
Un poing de fer portant un cierge de résine.

Vaguement écouté par Blas et Gildebrand,
Un pâtre, près du seuil, sur le sistre vibrant,
Chante des montagnards la féroce romance ;
Et des trois madriers brûlant dans l'âtre immense,
Il sort tout un dragon de flamme, ayant pour frein
Une chaîne liée à deux chenets d'airain.

VI

UNE ÉLECTION

Cependant les voilà qui causent d'une affaire.
Si grands qu'ils soient, la mort entre en leur haute sphère;
Guy, roi d'Oloron, veuf et sans enfants, est mort.
A qui le mont ? à qui la ville ? à qui le fort ?
Question. La querelle éclaterait. Mais Sanche :

« Paix là ! l'heure est mauvaise et notre pouvoir penche ;
Les villes contre nous font pacte avec les bourgs ;
Les hommes des hameaux, des vignes, des labours,
S'arment pour nous combattre, et la ligue est certaine
Du comte de Castille et du duc d'Aquitaine.
Est-ce en un tel moment qu'autour de nous groupés,
Princes, nos ennemis vont nous voir occupés

A nous mordre en rongeant un os dans la montagne ?
Par Jésus ! les démons sont d'accord dans leur bagne ;
Va-t-on se quereller entre rois dans les cieux ?

— La dispute est un mal, dit Blas le Captieux,
Qui la cherche est félon, qui l'accepte imbécile ;
Mais comment s'accorder ? »

Sanche dit :

« C'est facile.

— Qui donc ferais-tu roi d'Oloron ?

— Masferrer. »

Ce nom sur tous les fronts passa comme un éclair.

« Mes frères, reprit Sanche, il faut songer aux guerres ;
(Sanche, étant fratricide, aimait ce mot : mes frères).
Et, pardieu, mon avis, le voici : notre cor
S'entendrait de plus loin et ferait mieux encor,
Et la rumeur, qui sort de nous dans la campagne
Et la nuée, irait plus au fond de l'Espagne,
Si Masferrer était élu roi d'Oloron,
Et si, subitement, dans notre altier clairon
Ce voleur engouffrait son souffle formidable.

— Mais n'habite-t-il pas un antre inabordable ?

— Puisqu'il l'aborde, lui ?

— C'est juste.

— Nous voulons,
Dit Sanche, tout glacer sous nos rudes talons,
Et jeter bas ce peuple et cette ligue infime.
Il nous faut de la chute ; eh bien, prenons l'abîme !
Il nous faut de la glace ; eh bien, prenons l'hiver !

— Soit, cria Fervehan, nommons roi Masferrer.

— J'y consens, dit Sforon, la bête est d'envergure.

— Ce serait un roi, certe, et de haute figure,
Ajouta Bermudo.

— Le sanglier me plaît,
Dit Juan.

— Mais comme roi, seigneurs, est-il complet ?
Dit Blas. On passe mal d'une bauge à la tente.

— Qu'est-ce donc que tu veux de plus? je m'en contente,
Hurla Gil. Je le prends avec ses marcassins,
S'il en a. Ce serait, j'en jure par les saints,
Quelque chose de grand, d'altier, de salutaire,
Et d'égal à l'effet que ferait sur la terre,
En s'y dressant soudain, l'ombre de Totila,
Si l'on voyait un sceptre entre ces pattes-là ! »

Le vieux Vasco dressa sous le dais de sa chaire
Son front blanc éclairé d'une blême torchère :

« Il nous faut du renfort. Puisque nous en gagnons
En étant de ce gueux quelconque compagnons,
Amen, l'homme me va. J'accepte l'épousaille.
Mais, princes, qui l'ira chercher dans sa broussaille ?

— Deux d'entre nous.

— C'est dit. »

Et le sort désigna
Le roi Genialis et le duc Agina.

VII

LES DEUX PORTE-SCEPTRE

Un torrent effréné roule entre deux falaises ;
A droite est l'antre ; à gauche, au milieu des mélèzes
Un dur sentier fait face au terrier du bandit,
Mince corniche au flanc du roc ; l'eau qui bondit,
L'affreux souffle sortant du gouffre, la colère
D'un trou prodigieux et perpendiculaire,
Séparent le sentier de l'antre. Pas de pont.
Rien. La chute où l'écho tumultueux répond.
Les antres, là, sont sûrs ; les abîmes les gardent ;
Les deux escarpements ténébreux se regardent ;
A peine, en haut, voit-on un frêle jour qui point.
La fente épouvantable est étroite à ce point
Qu'on pourrait du sentier parler à la caverne ;
On cause ainsi d'un mur à l'autre de l'Averne.

Un sentier, mais jamais de passants.

Dans ces monts,
Le sol n'est que granits, herbes, glaces, limons ;
Le cheval y fléchit, la mule s'y déferre ;
Tout ce que les deux rois envoyés purent faire,
Ce fut de pénétrer jusqu'au rude sentier.
Parvenus au tournant, où l'antre tout entier,
Comme ces noirs tombeaux que les chacals déterrent,
Lugubre, apparaissait, les deux rois s'arrêtèrent.
Le bandit, que les rois apercevaient dedans,
Raccommodait son arc, coupait avec ses dents
Les nœuds, de peur qu'un fil sur le bois ne se torde,
Songeait, et par moments crachait un bout de corde.
L'eau du gave semblait à la hâte s'enfuir.
L'homme avait à ses pieds un vieux carquois de cuir
Plein de ces dards qui font de loin trembler la cible.
On voyait dans un coin sa femelle terrible.
Une pierre servait à ce voleur de banc.

Alors, haussant la voix, car le gave en tombant
Faisait le bruit d'un buffle échappé de l'étable,
L'un des deux rois cria dans l'antre redoutable :

« Salut, homme, au milieu des gouffres ! Devant toi
Tu vois Agina, duc, et Genialis, roi ;
Nous sommes envoyés par Vasco Tête-Blanche,
Fervehan, Gildebrand, don Blas, don Juan, don Sanche,
Gil, Bermudo, Sforon, et je te dis ceci
De la part de ceux-là qui sont des rois aussi :
On te donne Oloron, ville dans la montagne :

Sois l'un de nous, sois roi ; viens ; le sceptre se gagne,
Tu l'as gagné. Nous rois, nous venons te chercher.
Un fils comme toi peut, du haut de son rocher,
Entrer parmi les rois de plain-pied, sans démence ;
C'est à ta liberté que le trône commence.
Règne sur Oloron et sur vingt bourgs encor.
Tu mettras sur ta tête une tiare d'or,
Et ce qu'on nomme vol se nommera conquête ;
Car rien n'est crime et tout est vertu, sur le faîte ;
Et ceux qui t'appelaient bandit, t'adoreront.
Viens, règne. Nous avons des couronnes au front,
Des draps d'or et d'argent à dix onces la vare,
Des châteaux, des pays, l'Aragon, la Navarre,
Des femmes, des banquets, le monde à nos genoux ;
Prends ta part. Tout cela t'appartient comme à nous.
Entre dans le palais et sors de la tanière,
Remplace le nuage, ami, par la lumière ;
Quitte ta nuit, ton roc, ton haillon, ton torrent,
Viens ; et sois comme nous un roi superbe et grand,
N'ayant rien à ses pieds qui ne soit une fête.
Viens. »

Sans lever les yeux et sans tourner la tête,
Le bandit, sur son arc gardant toujours la main,
Leur fit signe du doigt de passer leur chemin.

3 mars 1859.

III

LA PATERNITÉ

Le père a souffleté le fils.

Tous deux sont grands.
Don Ascagne est le fils. Nager dans les torrents,
Dompter l'ours, être un comte âpre et dur comme un rustre,
Ce furent là les mœurs de son enfance illustre ;
Il étonnait les monts où l'éclair retentit
Par la grandeur des pas qu'il faisait tout petit ;
Il risquait, par-dessus maint gouffre redoutable,
Des sauts de chevrier, de l'air d'un connétable ;
Il n'avait pas vingt ans qu'il avait déjà pris
Tout le pays qui va d'Irun à Lojariz,
Et Tormez, et Sangra, cité des sycomores,
Et détruit sur les bords du Zaban cinq rois maures.
Le père est Jayme ; il est plus formidable encor ;
Tell eût voulu léguer son arc, Roland son cor,
Hercule sa massue à ce comte superbe.
Ce que le titan chauve est à l'archange imberbe,
Don Jayme l'est à don Ascagne ; il a blanchi ;
Il neige sur un mont qu'on n'a jamais franchi,
Et l'âge atteint le front que nul roi n'a pu vaincre.
La mer parfois s'arrête et se laisse convaincre
Par la dune ou l'écueil, et s'abaisse et décroît ;
Mais Jayme n'a jamais reculé dans son droit

Et toujours il a fait son devoir d'être libre ;
Ses vieux monts qu'envieraient les collines du Tibre
Sur l'horizon brumeux de loin sont aperçus,
Et sa tour sur les monts, et son âme au-dessus.
Jayme a chassé Kernoch, pirate de Bretagne.
Il verrait Annibal attaquer sa montagne
Qu'il dirait : me voilà ! rien ne le surprenant.
Il habite un pays sauvage et frissonnant ;
L'orage est éternel sur son château farouche ;
Les vents dont un courroux difforme emplit la bouche
Y soufflent et s'y font une âpre guerre entre eux,
Et sur ses tours la pluie en longs fils ténébreux
Tombe comme à travers les mille trous d'un crible ;
Jayme parfois se montre aux ouragans, terrible ;
Il se dresse entre deux nuages entr'ouverts,
Il regarde la foudre et l'autan de travers,
Et fronce un tel sourcil que l'ombre est inquiète ;
Le pâtre voit d'en bas sa haute silhouette
Et croit que ce seigneur des monts et des torrents
Met le holà parmi ces noirs belligérants.
Sa tour est indulgente au lierre parasite.
On a recours à lui quand la victoire hésite ;
Il la décide, ayant une altière façon
De pousser l'ennemi derrière l'horizon ;
Il ne permet aucun pillage sur ses terres ;
Il est de ceux qui sont au clergé réfractaires ;
Il est le grand rebelle et le grand justicier ;
Il a la franchise âpre et claire de l'acier ;
Ce n'est pas un voleur, il ne veut pas qu'on dise
Qu'un noble a droit de prendre aux juifs leur marchandise ;
Il jure rarement, donne de bons avis,

Craint les femmes, dort vite, et les lourds ponts-levis
Sont tremblants quand il bat leur chaîne à coups de hache;
Il est sans peur, il est sans feinte, il est sans tache,
Croit en Dieu, ne ment pas, ne fuit pas, ne hait pas ;
Les défis qu'on lui jette ont pour lui des appas ;
Il songe à ses neveux, il songe à ses ancêtres ;
Quant aux rois, que l'enfer attend, car ils sont traîtres,
Il les plaint quelquefois et ne les craint jamais ;
Quand la loyauté parle, il dit : « Je me soumets ; »
Étant baron des monts, il est roi de la plaine ;
La ville de la soie et celle de la laine,
Grenade et Ségovie, ont confiance en lui.
Cette gloire hautaine et scrupuleuse a lui
Soixante ans, sans coûter une larme à l'Espagne.
Chaque fois qu'il annonce une entrée en campagne,
Chaque fois que ses feux, piquant l'horizon noir,
Clairs dans l'ombre, ont couru de monts en monts le soir,
Appels mystérieux flamboyant sur les cimes,
Les tragiques vautours et les cygnes sublimes
Accourent, voulant voir, quand Jayme a combattu,
Les vautours son exploit, les cygnes sa vertu ;
Car il est bon.

Le fils n'est pas un chef vulgaire ;
Mais le père a souvent pardonné dans la guerre ;
Ce qui fait que le père est le plus grand des deux.

Ils tiennent Reuss, le mont Cantabre dépend d'eux,
Ils habitent la case Arcol, tour féodale
Faite par don Maldras, qui fut un roi vandale,
Sur un sommet jadis hanté par un dragon ;

L'Èbre est leur fleuve ; au temps des guerres d'Aragon,
Ils ont bravé le roi de France Louis onze.

Ascagne est fils de Jayme, et Jayme est fils d'Alonze.
Qu'est-ce qu'Alonze? Un mort; larve, ombre dans les vents,
Fantôme, mais plus grand que ceux qui sont vivants.
Il a fait dans son temps des choses inconnues,
Et superbes ; parfois sa face dans les nues
Apparaît ; c'est de lui que parlent les vieillards ;
On l'aperçoit qui rêve au fond des noirs brouillards.
Sa statue est au bas de la tour, dans la crypte,
Assise sur sa tombe ainsi qu'un dieu d'Égypte,
Toute en airain, énorme, et touchant au plafond ;
Car les sépulcres sont ce que les morts les font,
Grands si le mort est grand ; si bien que don Alonze
Est spectre dans la brume et géant dans le bronze.

Voilà quinze cents ans que le monde est chrétien ;
Les fières mœurs s'en vont ; jadis le mal, le bien,
Le bon, le beau vivaient dans la chevalerie ;
L'épée avait fini par être une patrie ;
On était chevalier comme on est citoyen ;
Atteindre un juste but par un juste moyen,
Être clément au faible, aux puissants incommode,
Vaincre, mais rester pur, c'était la vieille mode ;
Jayme fut de son siècle, Ascagne est de son temps.
Les générations mêlent leurs pas flottants ;
Hélas, souvent un père, en qui brûle une flamme,
Dans son fils qui grandit voit décroître son âme.
Jadis la guerre, ayant pour loi l'honneur grondeur
Et la foi sainte, était terrible avec pudeur ;

Les paladins étaient à leurs vieux noms fidèles ;
Les aigles avaient moins de griffes et plus d'ailes ;
On n'est plus à présent les hommes d'autrefois ;
On ne voit plus les preux se ruer aux exploits
Comme des tourbillons d'âmes impétueuses ;
On a pour s'attaquer des façons tortueuses
Et sûres, dont le Cid, certes, n'eût pas voulu,
Et que dédaignerait le lion chevelu ;
Jadis les courts assauts, maintenant les longs sièges ;
Et tout s'achève, après les ruses et les pièges,
Par le sac des cités en flammes sous les cieux,
Et, comme on est moins brave, on est plus furieux ;
Ce qui fait qu'aujourd'hui les victoires sont noires.
Ascagne a désiré franchir des territoires
D'Alraz, ville qui doit aux arabes son nom ;
Il a voulu passer, mais la ville a dit non ;
Don Ascagne a trouvé la réponse incivile,
Et, lance au poing, il a violé cette ville,
Lui chevalier, risquant sa part de paradis,
Laissant faire aux soldats des choses de bandits ;
Ils ont enfreint les lois de guerre aragonaises ;
Des enfants ont été jetés dans les fournaises ;
Les noirs effondrements mêlés aux tourbillons
Ont dévoré la ville, on a crié : « Pillons ! »
Et ce meurtre a duré trois jours ; puis don Ascagne,
Vainqueur, a ramené ses gens dans la montagne,
Sanglants, riants, joyeux et comptant des profits.
Et c'est pourquoi le père a souffleté le fils.

Alors le fils a dit : « Je m'en vais. L'ombre est faite
Pour les fuites sans fond, et la forêt muette

Est une issue obscure où tout s'évanouit.
L'insulte est une fronde et nous jette à la nuit.
J'ai droit à la colère à mon âge. L'offense,
Tombant du père au fils, est la fin de l'enfance.
Nul ne répond du gouffre, et, qui s'en va, va loin.
L'affront du père, ô bois, je vous prends à témoin,
Suffit pour faire entrer le fils en rêverie.
Quoi ! pour avoir senti gronder ma seigneurie
Dans mon âme, devant des manants, pour avoir
Ramené comme il sied des vassaux au devoir,
Pour quelques vils bourgeois brûlés dans leurs masures,
Comte, vous m'avez fait la pire des blessures,
Et l'outrage est venu, seigneur, de vous à moi ;
Et j'ai connu la honte et j'ai connu l'effroi ;
La honte de l'avoir et l'effroi de le rendre ;
Et jusqu'à ce moment nul ne m'eût fait comprendre
Que je pusse rougir ou trembler. Donc, adieu.
Le désert me convient, et l'âpreté du lieu,
Quand la bête des bois devient haute et géante,
N'est point à ses grands pas farouches malséante ;
La croissance rend grave et sauvage l'oiseau ;
Et l'habitude d'être esclave ou lionceau
Se perd quand on devient lion ou gentilhomme ;
L'aiglon qui grandit parle au soleil et se nomme
Et lui dit : « Je suis aigle », et, libre et révolté,
N'a plus besoin de père, ayant l'immensité.
D'ailleurs, qu'est-ce que c'est qu'un père ? La fenêtre
Que la vie ouvre à l'âme et qu'on appelle naître
Est sombre, et quant à moi je n'ai point pardonné
A mon père le jour funeste où je suis né.
Si je vis, c'est sa faute, et je n'en suis pas cause.

Enfin, en admettant qu'on doive quelque chose
A l'homme qui nous mit dans ce monde mauvais,
Il m'a délié, soit, c'est fini, je m'en vais.
Il n'est pas de devoir qu'un outrage n'efface ;
J'ai désormais la nuit sinistre sur la face ;
Il ne me convient plus d'être fils de quelqu'un.
Je me sens fauve, et voir son père est importun.
Je veux être altier, fier, libre, et je ne l'espère
Que hors de toi, donjon, que hors de vous, mon père.
Je vais dans la sierra que battent les éclairs ;
Leur cime me ressemble ; un souffle est dans les airs,
Il m'enlève. Je pars. Toute lumière est morte,
Le désert s'ouvre ; et l'homme est bienvenu qui porte
Chez des monts foudroyés un souvenir d'affront. »

Et, cela dit, le fils s'en alla.

L'homme est prompt ;
Et nos rapidités, voix, colères, querelles,
Vont au hasard, laissant de l'ombre derrière elles.
Ce père aimait ce fils.

Du haut de sa maison,
Morne, et les yeux fixés sur le pâle horizon,
Il regarda celui qui partait disparaître ;
Puis, quand son fils se fut effacé, le vieux maître
Descendit dans la crypte où son père dormait.

Le crépuscule froid qu'un soupirail admet
Éclairait cette cave, et la voûte était haute.
Dans le profond sépulcre il entra comme un hôte.

Au fond était assis le grand comte d'airain ;
Et dans l'obscurité du blême souterrain,
Brume livide où l'œil par degrés s'habitue,
Flottait le rêve épars autour d'une statue.

Le colosse posait ses mains sur ses genoux.
Il avait ce regard effrayant des yeux doux
Qui peuvent foudroyer quand leur bonté se lasse.
Le vague bruit vivant qui sur la terre passe,
Chocs, rumeurs, chants d'oiseaux, cris humains, pas perdus,
Voix et vents, n'étaient point dans cette ombre entendus,
Et l'on eût dit que rien de ce que l'homme écoute,
Chante, invoque ou poursuit, n'osait sous cette voûte
Pénétrer, tant la tombe est un lieu qui se tait,
Et tant le chevalier de bronze méditait.
Trois degrés, que n'avait touchés nulle sandale,
Exhaussaient la statue au-dessus de la dalle ;
Don Jayme les monta. Pensif, il contempla
Quelque temps la figure auguste assise là,
Puis il s'agenouilla comme devant son juge ;
Puis il sentit, vaincu, comme dans un déluge
Une montagne sent l'ascension des flots,
Se rompre en son vieux cœur la digue des sanglots,
Il cria :

« Père ! ah Dieu ! tu n'es plus sur la terre,
Je ne t'ai plus ! Comment peut-on quitter son père !
Comme on est différent de son fils, ô douleur !
Mon père ! ô toi le plus terrible, le meilleur,
Je viens à toi. Je suis dans ta sombre chapelle,
Je tombe à tes genoux, m'entends-tu ? Je t'appelle.

Tu dois me voir, le bronze ayant d'étranges yeux.
Ah ! j'ai vécu ; je suis un homme glorieux,
Un soldat, un vainqueur, mes trompettes altières
Ont passé bien des fois par-dessus des frontières ;
Je marche sur les rois et sur les généraux ;
Mais je baise tes pieds. Le rêve du héros
C'est d'être grand partout et petit chez son père.
Le père, c'est le toit béni, l'abri prospère,
Une lumière d'astre à travers les cyprès,
C'est l'honneur, c'est l'orgueil, c'est Dieu qu'on sent tout près.
Hélas ! le père absent, c'est le fils misérable.
O toi, l'habitant vrai de la tour vénérable,
Géant de la montagne et sire du manoir,
Superbement assis devant le grand ciel noir,
Occupé du lever de l'aurore éternelle,
Comte, baisse un moment ta tranquille prunelle
Jusqu'aux vivants, passants confus, roseaux tremblants,
Et regarde à tes pieds cet homme en cheveux blancs,
Abandonné, tout près du sépulcre, qui pleure,
Et qui va désormais songer dans sa demeure,
Tandis que les tombeaux seront silencieux,
Et que le vent profond soufflera dans les cieux.
Mon fils sort de chez moi comme un loup d'un repaire.
Mais est-ce qu'on peut être offensé par son père ?
Ni le père, ni Dieu n'offensent ; châtier
C'est aimer ; l'océan superbe reste entier,
Quel que soit l'ouragan que les gouffres lui jettent,
Et les sérénités éternelles n'admettent
Ni d'affront paternel, ni d'outrage divin.
Eh quoi, ce mot sacré, la source, serait vain !
Ne suis-je pas la branche et n'es-tu pas la tige ?

Je t'aime. Un père mort, c'est, glorieux prodige,
De l'ombre par laquelle on se sent soutenir.
La beauté de l'enfance est de ne pas finir.
Au-dessus de tout homme, et quoi qu'on puisse faire,
Quelqu'un est toujours Dieu, quelqu'un est toujours père.
Nous sommes regardés, dans l'âpre nuit du sort,
Par des yeux qui se sont étoilés dans la mort.
Que n'es-tu là, debout ! Comme tu serais maître,
Seigneur, guide, gardien, juge ! Oh ! je voudrais être
Ton esclave, t'offrir mon cœur, courber mon front,
Et te sentir vivant, fût-ce par un affront !
Les avertissements des pères sont farouches,
Mais bons, et, quel que soit l'éclair dont tu me touches,
Tout ce qui vient d'en haut par l'âme est accepté,
Et le coup de tonnerre est un coup de clarté.
Avoir son père, ô joie ! O géant d'un autre âge,
Gronde, soufflette-moi, frappe-moi ; sois l'outrage,
Sois la foudre, mais sois mon père ! Sois présent
A ma vie, à l'emploi que je fais de ton sang,
A tous mes pas, à tous mes songes ! Que m'importe
De n'être que le chien couché devant ta porte,
O mon seigneur, pourvu que je te sente là !
Ah ! c'est vrai, soixante ans la montagne trembla
Sous mes pas, et j'ai pris et secoué les princes
Nombreux et noirs sous qui râlaient trente provinces ;
Gil, Vermond, Araül, Barruza, Gaïffer,
J'ai tordu dans mes poings tous ces barreaux de fer ;
J'ai fait tomber du mur les toiles d'araignées,
Les prêtres ; j'ai mon lot de batailles gagnées
Comme un autre ; pourtant frappe-moi si j'ai tort !
Oui, mon épée est fière et mon donjon est fort,

J'ai protégé beaucoup de villes orphelines,
J'ai dans mon ombre un tas de tyrans en ruines,
Je semble presque un roi tant je suis triomphant,
Et je suis un vieillard, mais je suis ton enfant ! »

Ainsi parlait don Jayme en ces caveaux funèbres
A son père de bronze assis dans les ténèbres,
Fantôme plein de l'âme immense des aïeux ;
Et pendant qu'il parlait Jayme fermait les yeux ;
Sa tête était posée, humble, et comme abattue,
Sur les puissants genoux de la haute statue ;
Et cet homme, fameux par tant d'altiers défis
Et tant de beaux combats, pleurait ; l'amour d'un fils
Est sans fond, la douleur d'un père est insondable ;
Il pleurait.

Tout à coup, — rien n'est plus formidable
Que l'immobilité faisant un mouvement,
Le farouche sépulcre est vivant par moment,
Et le profond sanglot de l'homme le secoue, —
Le vieux héros sentit un frisson sur sa joue
Que dans l'ombre, d'un geste auguste et souverain,
Caressait doucement la grande main d'airain.

4 janvier 1875.

XXII

SEIZIÈME SIÈCLE

RENAISSANCE — PAGANISME

LE SATYRE

PROLOGUE

LE SATYRE

Un satyre habitait l'Olympe, retiré
Dans le grand bois sauvage au pied du mont sacré ;
Il vivait là, chassant, rêvant, parmi les branches ;
Nuit et jour, poursuivant les vagues formes blanches,
Il tenait à l'affût les douze ou quinze sens
Qu'un faune peut braquer sur les plaisirs passants.
Qu'était-ce que ce faune ? On l'ignorait ; et Flore
Ne le connaissait point, ni Vesper, ni l'Aurore
Qui sait tout, surprenant le regard du réveil.
On avait beau parler à l'églantier vermeil,
Interroger le nid, questionner le souffle,
Personne ne savait le nom de ce maroufle.

Les sorciers dénombraient presque tous les sylvains ;
Les ægipans étant fameux comme les vins,
En voyant la colline on nommait le satyre ;
On connaissait Stulcas, faune de Pallantyre,
Gès, qui le soir riait, sur le Ménale assis,
Bos, l'ægipan de Crète ; on entendait Chrysis,
Sylvain du Ptyx que l'homme appelle Janicule,
Qui jouait de la flûte au fond du crépuscule ;
Anthrops, faune du Pinde, était cité partout ;
Celui-ci, nulle part ; les uns le disaient loup,
D'autres le disaient dieu, prétendant s'y connaître ;
Mais, en tout cas, qu'il fût tout ce qu'il pouvait être,
C'était un garnement de dieu fort mal famé.

Tout craignait ce sylvain à toute heure allumé ;
La bacchante elle-même en tremblait ; les napées
S'allaient blottir aux trous des roches escarpées ;
Écho barricadait son antre trop peu sûr ;
Pour ce songeur velu, fait de fange et d'azur,
L'andryade en sa grotte était dans une alcôve ;
De la forêt profonde il était l'amant fauve ;
Sournois, pour se jeter sur elle, il profitait
Du moment où la nymphe, à l'heure où tout se tait,
Éclatante, apparaît dans le miroir des sources ;
Il arrêtait Lycère et Chloé dans leurs courses ;
Il guettait, dans les lacs qu'ombrage le bouleau,
La naïde qu'on voit radieuse sous l'eau
Comme une étoile ayant la forme d'une femme ;
Son œil lascif errait la nuit comme une flamme ;
Il pillait les appâts splendides de l'été ;
Il adorait la fleur, cette naïveté ;

Il couvait d'une tendre et vaste convoitise
Le muguet, le troëne embaumé, le cytise,
Et ne s'endormait pas même avec le pavot ;
Ce libertin était à la rose dévot ;
Il était fort infâme au mois de mai ; cet être
Traitait, regardant tout comme par la fenêtre,
Flore de mijaurée et Zéphir de marmot ;
Si l'eau murmurait : J'aime ! il la prenait au mot,
Et saisissait l'Ondée en fuite sous les herbes ;
Ivre de leurs parfums, vautré parmi leurs gerbes,
Il faisait une telle orgie avec les lys,
Les myrtes, les sorbiers de ses baisers pâlis,
Et de telles amours, que, témoin du désordre,
Le chardon, ce jaloux, s'efforçait de le mordre ;
Il s'était si crûment dans les excès plongé
Qu'il était dénoncé par la caille et le geai ;
Son bras, toujours tendu vers quelque blonde tresse,
Traversait l'ombre ; après les mois de sécheresse,
Les rivières, qui n'ont qu'un voile de vapeur,
Allant remplir leur urne à la pluie, avaient peur
De rencontrer sa face effrontée et cornue ;
Un jour, se croyant seule et s'étant mise nue
Pour se baigner au flot d'un ruisseau clair, Psyché
L'aperçut tout à coup dans les feuilles caché,
Et s'enfuit, et s'alla plaindre dans l'empyrée ;
Il avait l'innocence impudique de Rhée ;
Son caprice, à la fois divin et bestial,
Montait jusqu'au rocher sacré de l'idéal,
Car partout où l'oiseau vole, la chèvre y grimpe ;
Ce faune débraillait la forêt de l'Olympe ;
Et, de plus, il était voleur, l'aventurier.

Hercule l'alla prendre au fond de son terrier,
Et l'amena devant Jupiter par l'oreille.

I

LE BLEU

Quand le satyre fut sur la cime vermeille,
Quand il vit l'escalier céleste commençant,
On eût dit qu'il tremblait, tant c'était ravissant !
Et que, rictus ouvert au vent, tête éblouie
A la fois par les yeux, l'odorat et l'ouïe,
Faune ayant de la terre encore à ses sabots,
Il frissonnait devant les cieux sereins et beaux ;
Quoique à peine fût-il au seuil de la caverne
De rayons et d'éclairs que Jupiter gouverne,
Il contemplait l'azur, des pléiades voisin ;
Béant, il regardait passer, comme un essaim
De molles nudités sans fin continuées,
Toutes ces déités que nous nommons nuées.
C'était l'heure où sortaient les chevaux du soleil ;
Le ciel, tout frémissant du glorieux réveil,
Ouvrait les deux battants de sa porte sonore ;
Blancs, ils apparaissaient formidables d'aurore ;
Derrière eux, comme un orbe effrayant, couvert d'yeux
Éclatait la rondeur du grand char radieux ;
On distinguait le bras du dieu qui les dirige ;
Aquilon achevait d'atteler le quadrige ;
Les quatre ardents chevaux dressaient leur poitrail d'or;
Faisant leurs premiers pas, ils se cabraient encor

Entre la zone obscure et la zone enflammée ;
De leurs crins, d'où semblait sortir une fumée
De perles, de saphirs, d'onyx, de diamants,
Dispersée et fuyante au fond des éléments,
Les trois premiers, l'œil fier, la narine embrasée,
Secouaient dans le jour des gouttes de rosée ;
Le dernier secouait des astres dans la nuit.

Ce ciel, le jour qui monte et qui s'épanouit,
La terre qui s'efface et l'ombre qui se dore,
Ces hauteurs, ces splendeurs, ces chevaux de l'aurore
Dont le hennissement provoque l'infini,
Tout cet ensemble auguste, heureux, calme, béni,
Puissant, pur, rayonnait ; un coin était farouche ;
Là brillaient, près de l'antre où Gorgone se couche,
Les armes de chacun des grands dieux que l'autan
Gardait, sévère, assis sur des os de titan ;
Là reposait la Force avec la Violence ;
On voyait, chauds encor, fumer les fers de lance ;
On voyait des lambeaux de chair aux coutelas
De Bellone, de Mars, d'Hécate et de Pallas,
Des cheveux au trident et du sang à la foudre.

Si le grain pouvait voir la meule prête à moudre,
Si la ronce du bouc apercevait la dent,
Ils auraient l'air pensif du sylvain, regardant
Les armures des dieux dans le bleu vestiaire ;
Il entra dans le ciel ; car le grand bestiaire
Tenait sa large oreille et ne le lâchait pas ;
Le bon faune crevait l'azur à chaque pas ;
Il boitait, tout gêné de sa fange première ;

Son pied fourchu faisait des trous dans la lumière,
La monstruosité brutale du sylvain
Étant lourde et hideuse au nuage divin.
Il avançait, ayant devant lui le grand voile
Sous lequel le matin glisse sa fraîche étoile ;
Soudain il se courba sous un flot de clarté,
Et, le rideau s'étant tout à coup écarté,
Dans leur immense joie il vit les dieux terribles.

Ces êtres surprenants et forts, ces invisibles,
Ces inconnus profonds de l'abîme, étaient là.
Sur douze trônes d'or que Vulcain cisela,
A la table où jamais on ne se rassasie,
Ils buvaient le nectar et mangeaient l'ambroisie.
Vénus était devant et Jupiter au fond.
Cypris, sur la blancheur d'une écume qui fond,
Reposait mollement, nue et surnaturelle,
Ceinte du flamboiement des yeux fixés sur elle,
Et, par moments, avec l'encens, les cœurs, les vœux,
Toute la mer semblait flotter dans ses cheveux.
Jupiter aux trois yeux songeait, un pied sur l'aigle ;
Son sceptre était un arbre ayant pour fleur la règle ;
On voyait dans ses yeux le monde commencé ;
Et dans l'un le présent, dans l'autre le passé ;
Dans le troisième errait l'avenir comme un songe ;
Il ressemblait au gouffre où le soleil se plonge ;
Des femmes, Danaé, Latone, Sémélé,
Flottaient dans son regard ; sous son sourcil voilé,
Sa volonté parlait à sa toute-puissance ;
La nécessité morne était sa réticence ;
Il assignait les sorts ; et ses réflexions

Étaient gloire aux Cadmus et roue aux Ixions ;
Sa rêverie, où l'ombre affreuse venait faire
Des taches de noirceur sur un fond de lumière,
Était comme la peau du léopard tigré ;
Selon qu'ils s'écartaient ou s'approchaient, au gré
De ses décisions clémentes ou funèbres,
Son pouce et son index faisaient dans les ténèbres
S'ouvrir ou se fermer les ciseaux d'Atropos ;
La radieuse paix naissait de son repos,
Et la guerre sortait d'un pli de sa narine ;
Il méditait, avec Thémis dans sa poitrine,
Calme, et si patient que les sœurs d'Arachné,
Entre le froid conseil de Minerve émané
Et l'ordre redoutable attendu par Mercure,
Filaient leur toile au fond de sa pensée obscure.

Derrière Jupiter rayonnait Cupidon,
L'enfant cruel, sans pleurs, sans remords, sans pardon,
Qui, le jour qu'il naquit, riait, se sentant d'âge
A commencer, du haut des cieux, son brigandage.

L'univers apaisé, content, mélodieux,
Faisait une musique autour des vastes dieux ;
Partout où leur regard tombait, c'était splendide ;
Toute l'immensité n'avait pas une ride ;
Le ciel réverbérait autour d'eux leur beauté ;
Le monde les louait pour l'avoir bien dompté ;
La bête aimait leurs arcs, l'homme adorait leurs piques;
Ils savouraient, ainsi que des fruits magnifiques,
Leurs attentats bénis, heureux, inexpiés ;
Les haines devenaient des lyres sous leurs pieds,

Et même la clameur du triste lac Stymphale,
Partie horrible et rauque, arrivait triomphale.

Au-dessus de l'Olympe éclatant, au delà
Du nouveau ciel qui naît et du vieux qui croula,
Plus loin que les chaos, prodigieux décombres,
Tournait la roue énorme aux douze cages sombres,
Le Zodiaque, ayant autour de ses essieux
Douze spectres tordant leur chaîne dans les cieux ;
Ouverture du puits de l'infini sans borne ;
Cercle horrible où le Chien fuit près du Capricorne ;
Orbe inouï, mêlant dans l'azur nébuleux
Aux lions constellés les sagittaires bleus.

Jadis, longtemps avant que la lyre thébaine
Ajoutât des clous d'or à sa conque d'ébène,
Ces êtres merveilleux que le Destin conduit,
Étaient tout noirs, ayant pour mère l'âpre Nuit ;
Lorsque le Jour parut, il leur livra bataille ;
Lutte affreuse ! il vainquit ; l'Ombre encore en tressaille ;
De sorte que, percés des flèches d'Apollon,
Tous ces monstres, partout, de la tête au talon,
En souvenir du sombre et lumineux désastre,
Ont maintenant la plaie incurable d'un astre.

Hercule, de ce poing qui peut fendre l'Ossa,
Lâchant subitement le captif, le poussa
Sur le grand pavé bleu de la céleste zone :
« Va », dit-il. Et l'on vit apparaître le faune,
Hérissé, noir, hideux, et cependant serein,

Pareil au bouc velu qu'à Smyrne le marin,
En souvenir des prés, peint sur les blanches voiles ;
L'éclat de rire fou monta jusqu'aux étoiles,
Si joyeux, qu'un géant enchaîné sous le mont
Leva la tête et dit : « Quel crime font-ils donc ? »
Jupiter, le premier, rit ; l'orageux Neptune
Se dérida, changeant la mer et la fortune ;
Une Heure qui passait avec son sablier
S'arrêta, laissant l'homme et la terre oublier ;
La gaîté fut, devant ces narines camuses,
Si forte, qu'elle osa même aller jusqu'aux Muses ;
Vénus tourna son front, dont l'aube se voila,
Et dit : « Qu'est-ce que c'est que cette bête-là ? »
Et Diane chercha sur son dos une flèche ;
L'urne du Potamos étonné resta sèche ;
La colombe ferma ses doux yeux, et le paon
De sa roue arrogante insulta l'ægipan ;
Les déesses riaient toutes comme des femmes ;
Le faune, haletant parmi ces grandes dames,
Cornu, boiteux, difforme, alla droit à Vénus ;
L'homme-chèvre ébloui regarda ses pieds nus ;
Alors on se pâma ; Mars embrassa Minerve,
Mercure prit la taille à Bellone avec verve,
La meute de Diane aboya sur l'Œta ;
Le tonnerre n'y put tenir, il éclata ;
Les immortels penchés parlaient aux immortelles ;
Vulcain dansait ; Pluton disait des choses telles
Que Momus en était presque déconcerté ;
Pour que la reine pût se tordre en liberté,
Hébé cachait Junon derrière son épaule ;
Et l'Hiver se tenait les côtes sur le pôle.

Ainsi les dieux riaient du pauvre paysan.

Et lui, disait tout bas à Vénus : « Viens-nous-en. »

Nulle voix ne peut rendre et nulle langue écrire
Le bruit divin que fit la tempête du rire.
Hercule dit : « Voilà le drôle en question.
— Faune, dit Jupiter, le grand amphictyon,
Tu mériterais bien qu'on te changeât en marbre,
En flot, ou qu'on te mît au cachot dans un arbre ;
Pourtant je te fais grâce, ayant ri. Je te rends
A ton antre, à ton lac, à tes bois murmurants ;
Mais, pour continuer le rire qui te sauve,
Gueux, tu vas nous chanter ton chant de bête fauve.
L'Olympe écoute. Allons, chante. »

Le chèvre-pieds
Dit : « Mes pauvres pipeaux sont tout estropiés ;
Hercule ne prend pas bien garde lorsqu'il entre ;
Il a marché dessus en traversant mon antre.
Or, chanter sans pipeaux, c'est fort contrariant. »

Mercure lui prêta sa flûte en souriant.

L'humble ægipan, figure à l'ombre habituée,
Alla s'asseoir rêveur derrière une nuée,
Comme si, moins voisin des rois, il était mieux,
Et se mit à chanter un chant mystérieux.
L'aigle, qui, seul, n'avait pas ri, dressa la tête.
Il chanta, calme et triste.

Alors sur le Taygète,
Sur le Mysis, au pied de l'Olympe divin,
Partout on vit, au fond du bois et du ravin,
Les bêtes qui passaient leur tête entre les branches ;
La biche à l'œil profond se dressa sur ses hanches,
Et les loups firent signe aux tigres d'écouter ;
On vit, selon le rhythme étrange, s'agiter
Le haut des arbres, cèdre, ormeau, pins qui murmurent,
Et les sinistres fronts des grands chênes s'émurent.

Le faune énigmatique, aux Grâces odieux,
Ne semblait plus savoir qu'il était chez les dieux.

II

LE NOIR

Le satyre chanta la terre monstrueuse.

L'eau, perfide sur mer, dans les champs tortueuse,
Sembla dans son prélude errer comme à travers
Les sables, les graviers, l'herbe et les roseaux verts ;
Puis il dit l'Océan, typhon couvert de baves,
Puis la Terre lugubre avec toutes ses caves,
Son dessous effrayant, ses trous, ses entonnoirs,
Où l'ombre se fait onde, où vont des fleuves noirs,
Où le volcan, noyé sous d'affreux lacs, regrette
La montagne, son casque, et le feu, son aigrette,
Où l'on distingue, au fond des gouffres inouïs,
Les vieux enfers éteints des dieux évanouis.

Il dit la sève ; il dit la vaste plénitude
De la nuit, du silence et de la solitude,
Le froncement pensif du sourcil des rochers ;
Sorte de mer ayant les oiseaux pour nochers,
Pour algue le buisson, la mousse pour éponge,
La végétation aux mille têtes songe ;
Les arbres pleins de vent ne sont pas oublieux ;
Dans la vallée, au bord des lacs, sur les hauts lieux,
Ils gardent la figure antique de la terre ;
Le chêne est entre tous profond, fidèle, austère ;
Il protège et défend le coin du bois ami
Où le gland l'engendra, s'entr'ouvrant à demi,
Où son ombrage attire et fait rêver le pâtre.
Pour arracher de là ce vieil opiniâtre,
Que d'efforts, que de peine au rude bûcheron !
Le sylvain raconta Dodone et Cithéron,
Et tout ce qu'aux bas-fonds d'Hémus, sur l'Érymanthe,
Sur l'Hymète, l'autan tumultueux tourmente ;
Avril avec Tellus pris en flagrant délit,
Les fleuves recevant les sources dans leur lit,
La grenade montrant sa chair sous sa tunique,
Le rut religieux du grand cèdre cynique,
Et, dans l'âcre épaisseur des branchages flottants,
La palpitation sauvage du printemps.
« Tout l'abîme est sous l'arbre énorme comme une urne.
La terre sous la plante ouvre son puits nocturne
Plein de feuilles, de fleurs et de l'amas mouvant
Des rameaux que, plus tard, soulèvera le vent,
Et dit : — Vivez ! Prenez. C'est à vous. Prends, brin d'herbe !
Prends, sapin ! — La forêt surgit ; l'arbre superbe
Fouille le globe avec une hydre sous ses pieds ;

La racine effrayante aux longs cous repliés,
Aux mille becs béants dans la profondeur noire,
Descend, plonge, atteint l'ombre et tâche de la boire,
Et, bue, au gré de l'air, du lieu, de la saison,
L'offre au ciel en encens ou la crache en poison,
Selon que la racine, embaumée ou malsaine,
Sort, parfum, de l'amour, ou, venin, de la haine.
De là, pour les héros, les grâces et les dieux,
L'œillet, le laurier-rose ou le lys radieux,
Et, pour l'homme qui pense et qui voit, la ciguë.

« Mais qu'importe à la terre ! Au chaos contiguë,
Elle fait son travail d'accouchement sans fin.
Elle a pour nourrisson l'universelle faim.
C'est vers son sein qu'en bas les racines s'allongent.
Les arbres sont autant de mâchoires qui rongent
Les éléments, épars dans l'air souple et vivant ;
Ils dévorent la pluie, ils dévorent le vent ;
Tout leur est bon, la nuit, la mort ; la pourriture
Voit la rose et lui va porter sa nourriture ;
L'herbe vorace broute au fond des bois touffus ;
A toute heure, on entend le craquement confus
Des choses sous la dent des plantes ; on voit paître
Au loin, de toutes parts, l'immensité champêtre ;
L'arbre transforme tout dans son puissant progrès ;
Il faut du sable, il faut de l'argile et du grès ;
Il en faut au lentisque, il en faut à l'yeuse,
Il en faut à la ronce, et la terre joyeuse
Regarde la forêt formidable manger. »

Le satyre semblait dans l'abîme songer ;

Il peignit l'arbre vu du côté des racines,
Le combat souterrain des plantes assassines,
L'antre que le feu voit, qu'ignore le rayon,
Le revers ténébreux de la création,
Comment filtre la source et flambe le cratère ;
Il avait l'air de suivre un esprit sous la terre,
Il semblait épeler un magique alphabet ;
On eût dit que sa chaîne invisible tombait ;
Il brillait ; on voyait s'échapper de sa bouche
Son rêve avec un bruit d'ailes vague et farouche :

« Les forêts sont le lieu lugubre ; la terreur,
Noire, y résiste même au matin, ce doreur ;
Les arbres tiennent l'ombre enchaînée à leurs tiges ;
Derrière le réseau ténébreux des vertiges,
L'aube est pâle, et l'on voit se tordre les serpents
Des branches sur l'aurore horribles et rampants ;
Là, tout tremble ; au-dessus de la ronce hagarde,
Le mont, ce grand témoin, se soulève et regarde ;
La nuit, les hauts sommets, noyés dans la vapeur,
Les antres noirs, ouvrant la bouche avec stupeur,
Les blocs, ces durs profils, les rochers, ces visages
Avec qui l'ombre voit dialoguer les sages,
Guettent le grand secret, muets, le cou tendu ;
L'œil des montagnes s'ouvre et contemple éperdu ;
On voit s'aventurer dans les profondeurs fauves
La curiosité de ces noirs géants chauves ;
Ils scrutent le vrai ciel, de l'Olympe inconnu ;
Ils tâchent de saisir quelque chose de nu :
Ils sondent l'étendue auguste, chaste, austère,
Irritée, et parfois, surprenant le mystère,

Aperçoivent la Cause au pur rayonnement,
Et l'Énigme sacrée, au loin, sans vêtement,
Montrant sa forme blanche au fond de l'insondable.
O nature terrible ! ô lien formidable
Du bois qui pousse avec l'idéal contemplé !
Bain de la déité dans le gouffre étoilé !
Farouche nudité de la Diane sombre
Qui, de loin regardée et vue à travers l'ombre,
Fait croître au front des rocs les arbres monstrueux !
O forêt ! »

Le sylvain avait fermé les yeux ;
La flûte que, parmi des mouvements de fièvre,
Il prenait et quittait, importunait sa lèvre ;
Le faune la jeta sur le sacré sommet ;
Sa paupière était close, on eût dit qu'il dormait,
Mais ses cils roux laissaient passer de la lumière ;
Il poursuivit :

« Salut, Chaos ! gloire à la Terre !
Le chaos est un dieu ; son geste est l'élément ;
Et lui seul a ce nom sacré : Commencement.
C'est lui qui, bien avant la naissance de l'heure,
Surprit l'aube endormie au fond de sa demeure,
Avant le premier jour et le premier moment ;
C'est lui qui, formidable, appuya doucement
La gueule de la Nuit aux lèvres de l'Aurore ;
Et c'est de ce baiser qu'on vit l'étoile éclore.
Le chaos est l'époux lascif de l'infini.
Avant le Verbe, il a rugi, sifflé, henni ;
Les animaux, aînés de tout, sont les ébauches

De sa fécondité comme de ses débauches.
Fussiez-vous dieux, songez en voyant l'animal !
Car il n'est pas le jour, mais il n'est pas le mal.
Toute la force obscure et vague de la terre
Est dans la brute, larve auguste et solitaire ;
La sibylle au front gris le sait, et les devins
Le savent, ces rôdeurs des sauvages ravins ;
Et c'est là ce qui fait que la thessalienne
Prend des touffes de poil aux cuisses de l'hyène,
Et qu'Orphée écoutait, hagard, presque jaloux,
Le chant sombre qui sort du hurlement des loups. »

« Marsyas ! » murmura Vulcain, l'envieux louche.
Apollon attentif mit le doigt sur sa bouche.
Le faune ouvrit les yeux, et peut-être entendit ;
Calme, il prit son genou dans ses deux mains, et dit :

« Et maintenant, ô dieux ! écoutez ce mot : L'âme !
Sous l'arbre qui bruit, près du monstre qui brame,
Quelqu'un parle. C'est l'Âme. Elle sort du chaos.
Sans elle, pas de vents, le miasme ; pas de flots,
L'étang ; l'âme, en sortant du chaos, le dissipe ;
Car il n'est que l'ébauche et l'âme est le principe.
L'Être est d'abord moitié brute et moitié forêt ;
Mais l'Air veut devenir l'Esprit, l'homme apparaît.
L'homme ? qu'est-ce que c'est que ce sphinx ? Il commence
En sagesse, ô mystère ! et finit en démence.
O ciel qu'il a quitté, rends-lui son âge d'or ! »

Le faune, interrompant son orageux essor,
Ouvrit d'abord un doigt, puis deux, puis un troisième,

Comme quelqu'un qui compte en même temps qu'il sème,
Et cria, sur le haut Olympe vénéré :

« O dieux ! l'arbre est sacré, l'animal est sacré,
L'homme est sacré ; respect à la terre profonde !
La terre où l'homme crée, invente, bâtit, fonde,
Géant possible, encor caché dans l'embryon,
La terre où l'animal erre autour du rayon,
La terre où l'arbre ému prononce des oracles,
Dans l'obscur infini, tout rempli de miracles,
Est le prodige, ô dieux ! le plus proche de vous ;
C'est le globe inconnu qui vous emporte tous,
Vous les éblouissants, la grande bande altière,
Qui dans des coupes d'or buvez de la lumière,
Vous qu'une aube précède et qu'une flamme suit,
Vous les dieux, à travers la formidable nuit ! »

La sueur ruisselait sur le front du satyre
Comme l'eau du filet que des mers on retire ;
Ses cheveux s'agitaient comme au vent libyen.

Phœbus lui dit : « Veux-tu la lyre ?

— Je veux bien, »
Dit le faune ; et, tranquille, il prit la grande lyre.

Alors il se dressa debout dans le délire
Des rêves, des frissons, des aurores, des cieux,
Avec deux profondeurs splendides dans les yeux.

« Il est beau ! » murmura Vénus épouvantée.

Et Vulcain, s'approchant d'Hercule, dit : « Antée. »
Hercule repoussa du coude ce boiteux.

III

LE SOMBRE

Il ne les voyait pas, quoiqu'il fût devant eux.

Il chanta l'Homme. Il dit cette aventure sombre :
L'homme, le chiffre élu, tête auguste du nombre,
Effacé par sa faute, et, désastreux reflux,
Retombé dans la nuit de ce qu'on ne voit plus ;
Il dit les premiers temps, le bonheur, l'Atlantide ;
Comment le parfum pur devint miasme fétide,
Comment l'hymne expira sous le clair firmament,
Comment la liberté devint joug, et comment
Le silence se fit sur la terre domptée ;
Il ne prononça pas le nom de Prométhée,
Mais il avait dans l'œil l'éclair du feu volé ;
Il dit l'humanité mise sous le scellé ;
Il dit tous les forfaits et toutes les misères,
Depuis les rois peu bons jusqu'aux dieux peu sincères.
Tristes hommes ! ils ont vu le ciel se fermer.
En vain, pieux, ils ont commencé par s'aimer ;
En vain, frères, ils ont tué la Haine infâme,
Le monstre à l'aile onglée, aux sept gueules de flamme ;
Hélas ! comme Cadmus, ils ont bravé le sort ;
Ils ont semé les dents de la bête ; il en sort
Des spectres tournoyant comme la feuille morte,

Qui combattent, l'épée à la main, et qu'emporte
L'évanouissement du vent mystérieux.
Ces spectres sont les rois ; ces spectres sont les dieux.
Ils renaissent sans fin, ils reviennent sans cesse ;
L'antique égalité devient sous eux bassesse ;
Dracon donne la main à Busiris ; la Mort
Se fait code, et se met aux ordres du plus fort,
Et le dernier soupir libre et divin s'exhale
Sous la difformité de la loi colossale ;
L'homme se tait, ployé sous cet entassement ;
Il se venge ; il devient pervers ; il vole, il ment ;
L'âme inconnue et sombre a des vices d'esclave ;
Puisqu'on lui met un mont sur elle, elle en sort lave ;
Elle brûle et ravage au lieu de féconder.
Et dans le chant du faune on entendait gronder
Tout l'essaim des fléaux furieux qui se lève.
Il dit la guerre ; il dit la trompette et le glaive ;
La mêlée en feu, l'homme égorgé sans remord,
La gloire, et dans la joie affreuse de la mort
Les plis voluptueux des bannières flottantes ;
L'aube naît ; les soldats s'éveillent sous les tentes ;
La nuit, même en plein jour, les suit, planant sur eux ;
L'armée en marche ondule au fond des chemins creux ;
La baliste en roulant s'enfonce dans les boues ;
L'attelage fumant tire, et l'on pousse aux roues ;
Cris des chefs, pas confus ; les moyeux des charrois
Balafrent les talus des ravins trop étroits.
On se rencontre, ô choc hideux ! les deux armées
Se heurtent, de la même épouvante enflammées,
Car la rage guerrière est un gouffre d'effroi.
O vaste effarement ! chaque bande a son roi.

Perce, épée ! ô cognée, abats ! massue, assomme !
Cheval, foule aux pieds l'homme, et l'homme, et l'homme et l'homme
Hommes, tuez, traînez les chars, roulez les tours ;
Maintenant, pourrissez, et voici les vautours !
Des guerres sans fin naît le glaive héréditaire ;
L'homme fuit dans les trous, au fond des bois, sous terre ;
Et, soulevant le bloc qui ferme son rocher,
Écoute s'il entend les rois là-haut marcher ;
Il se hérisse ; l'ombre aux animaux le mêle ;
Il déchoit ; plus de femme, il n'a qu'une femelle ;
Plus d'enfants, des petits ; l'amour qui le séduit
Est fils de l'Indigence et de l'Air de la nuit ;
Tous ses instincts sacrés à la fange aboutissent ;
Les rois, après l'avoir fait taire, l'abrutissent,
Si bien que le bâillon est maintenant un mors.
Et sans l'homme pourtant les horizons sont morts ;
Qu'est la création sans cette initiale ?
Seul sur la terre il a la lueur faciale ;
Seul il parle ; et sans lui tout est décapité.
Et l'on vit poindre aux yeux du faune la clarté
De deux larmes coulant comme à travers la flamme.
Il montra tout le gouffre acharné contre l'âme ;
Les ténèbres croisant leurs funestes rameaux,
Et la forêt du sort et la meute des maux ;
Les hommes se cachant, les dieux suivant leurs pistes.
Et, pendant qu'il chantait toutes ces strophes tristes,
Le grand souffle vivant, ce transfigurateur,
Lui mettait sous les pieds la céleste hauteur ;
En cercle autour de lui se taisaient les Borées ;
Et, comme par un fil invisible tirées,
Les brutes, loups, renards, ours, lions chevelus,

Panthères, s'approchaient de lui de plus en plus ;
Quelques-unes étaient si près des dieux venues,
Pas à pas, qu'on voyait leurs gueules dans les nues.

Les dieux ne riaient plus ; tous ces victorieux,
Tous ces rois, commençaient à prendre au sérieux
Cette espèce d'esprit qui sortait d'une bête.

Il reprit :

« Donc, les dieux et les rois sur le faîte,
L'homme en bas ; pour valets aux tyrans, les fléaux.
L'homme ébauché ne sort qu'à demi du chaos,
Et jusqu'à la ceinture il plonge dans la brute ;
Tout le trahit ; parfois, il renonce à la lutte.
Où donc est l'espérance ? Elle a lâchement fui.
Toutes les surdités s'entendent contre lui ;
Le sol l'alourdit, l'air l'enfièvre, l'eau l'isole ;
Autour de lui la mer sinistre se désole ;
Grâce au hideux complot de tous les guets-apens,
Les flammes, les éclairs, sont contre lui serpents ;
Ainsi que le héros l'aquilon le soufflette ;
La peste aide le glaive, et l'élément complète
Le despote, et la nuit s'ajoute au conquérant ;
Ainsi la Chose vient mordre aussi l'homme, et prend
Assez d'âme pour être une force, complice
De son impénétrable et nocturne supplice ;
Et la Matière, hélas ! devient Fatalité.
Pourtant qu'on prenne garde à ce déshérité !
Dans l'ombre, une heure est là qui s'approche, et frissonne,
Qui sera la terrible et qui sera la bonne,

Qui viendra te sauver, homme, car tu l'attends,
Et changer la figure implacable du temps !
Qui connaît le destin ? qui sonda le peut-être ?
Oui, l'heure énorme vient, qui fera tout renaître,
Vaincra tout, changera le granit en aimant,
Fera pencher l'épaule au morne escarpement,
Et rendra l'impossible aux hommes praticable.
Avec ce qui l'opprime, avec ce qui l'accable,
Le genre humain se va forger son point d'appui ;
Je regarde le gland qu'on appelle Aujourd'hui,
J'y vois le chêne ; un feu vit sous la cendre éteinte.
Misérable homme, fait pour la révolte sainte,
Ramperas-tu toujours parce que tu rampas ?
Qui sait si quelque jour on ne te verra pas,
Fier, suprême, atteler les forces de l'abîme,
Et, dérobant l'éclair à l'Inconnu sublime,
Lier ce char d'un autre à des chevaux à toi ?
Oui, peut-être on verra l'homme devenir loi,
Terrasser l'élément sous lui, saisir et tordre
Cette anarchie au point d'en faire jaillir l'ordre,
Le saint ordre de paix, d'amour et d'unité,
Dompter tout ce qui l'a jadis persécuté,
Se construire à lui-même une étrange monture
Avec toute la vie et toute la nature,
Seller la croupe en feu des souffles de l'enfer,
Et mettre un frein de flamme à la gueule du fer !
On le verra, vannant la braise dans son crible,
Maître et palefrenier d'une bête terrible,
Criant à toute chose : Obéis, germe, nais !
Ajustant sur le bronze et l'acier un harnais
Fait de tous les secrets que l'étude procure,

Prenant aux mains du vent la grande bride obscure,
Passer dans la lueur ainsi que les démons,
Et traverser les bois, les fleuves et les monts,
Beau, tenant une torche aux astres allumée,
Sur une hydre d'airain, de foudre et de fumée !
On l'entendra courir dans l'ombre avec le bruit
De l'aurore enfonçant les portes de la nuit !
Qui sait si quelque jour, grandissant d'âge en âge,
Il ne jettera pas son dragon à la nage,
Et ne franchira pas les mers, la flamme au front !
Qui sait si quelque jour, brisant l'antique affront,
Il ne lui dira pas : Envole-toi, matière !
S'il ne franchira point la tonnante frontière,
S'il n'arrachera pas de son corps brusquement
La pesanteur, peau vile, immonde vêtement
Que la fange hideuse à la pensée inflige,
De sorte qu'on verra tout à coup, ô prodige,
Ce ver de terre ouvrir ses ailes dans les cieux !
Oh ! lève-toi, sois grand, homme ! va, factieux !
Homme, un orbite d'astre est un anneau de chaîne,
Mais cette chaîne-là, c'est la chaîne sereine,
C'est la chaîne d'azur, c'est la chaîne du ciel ;
Celle-là, tu t'y dois rattacher, ô mortel,
Afin — car un esprit se meut comme une sphère —
De faire aussi ton cercle autour de la lumière !
Entre dans le grand chœur ! va, franchis ce degré,
Quitte le joug infâme et prends le joug sacré !
Deviens l'Humanité, triple, homme, enfant et femme !
Transfigure-toi ! va ! sois de plus en plus l'âme !
Esclave, grain d'un roi, démon, larve d'un dieu,
Prends le rayon, saisis l'aube, usurpe le feu ;

Torse ailé, front divin, monte au jour, monte au trône,
Et dans la sombre nuit jette les pieds du faune ! »

IV

L'ÉTOILÉ

Le satyre un moment s'arrêta, respirant
Comme un homme levant son front hors d'un torrent ;
Un autre être semblait sous sa face apparaître ;
Les dieux s'étaient tournés, inquiets, vers le maître,
Et, pensifs, regardaient Jupiter stupéfait.

Il reprit :

« Sous le poids hideux qui l'étouffait,
Le réel renaîtra, dompteur du mal immonde.
Dieux, vous ne savez pas ce que c'est que le monde ;
Dieux, vous avez vaincu, vous n'avez pas compris.
Vous avez au-dessus de vous d'autres esprits,
Qui, dans le feu, la nue, et l'onde et la bruine,
Songent en attendant votre immense ruine.
Mais qu'est-ce que cela me fait à moi qui suis
La prunelle effarée au fond des vastes nuits !
Dieux, il est d'autres sphinx que le vieux sphinx de Thèbe
Sachez ceci, tyrans de l'homme et de l'Érèbe,
Dieux qui versez le sang, dieux dont on voit le fond
Nous nous sommes tous faits bandits sur ce grand mont
Où la terre et le ciel semblent en équilibre,
Mais vous pour être rois et moi pour être libre.

Pendant que vous semez haine, fraude et trépas,
Et que vous enjambez tout le crime en trois pas,
Moi je songe. Je suis l'œil fixe des cavernes.
Je vois. Olympes bleus et ténébreux Avernes,
Temples, charniers, forêts, cités, aigle, alcyon,
Sont devant mon regard la même vision ;
Les dieux, les fléaux, ceux d'à présent, ceux d'ensuite,
Traversent ma lueur et sont la même fuite.
Je suis témoin que tout disparaît. Quelqu'un est.
Mais celui-là, jamais l'homme ne le connaît.
L'humanité suppose, ébauche, essaye, approche ;
Elle façonne un marbre, elle taille une roche,
Et fait une statue, et dit : Ce sera lui.
L'homme reste devant cette pierre ébloui ;
Et tous les à peu près, quels qu'ils soient, ont des prêtres.
Soyez les Immortels, faites ! broyez les êtres,
Achevez ce vain tas de vivants palpitants,
Régnez ; quand vous aurez, encore un peu de temps,
Ensanglanté le ciel que la lumière azure,
Quand vous aurez, vainqueurs, comblé votre mesure,
C'est bien, tout sera dit, vous serez remplacés
Par ce noir dieu final que l'homme appelle Assez !
Car Delphe et Pise sont comme des chars qui roulent,
Et les choses qu'on crut éternelles s'écroulent
Avant qu'on ait le temps de compter jusqu'à vingt. »

Tout en parlant ainsi, le satyre devint
Démesuré ; plus grand d'abord que Polyphème,
Puis plus grand que Typhon qui hurle et qui blasphème,
Et qui heurte ses poings ainsi que des marteaux,
Puis plus grand que Titan, puis plus grand que l'Athos ;

L'espace immense entra dans cette forme noire ;
Et, comme le marin voit croître un promontoire,
Les dieux dressés voyaient grandir l'être effrayant ;
Sur son front blêmissait un étrange orient ;
Sa chevelure était une forêt ; des ondes,
Fleuves, lacs, ruisselaient de ses hanches profondes ;
Ses deux cornes semblaient le Caucase et l'Atlas ;
Les foudres l'entouraient avec de sourds éclats ;
Sur ses flancs palpitaient des prés et des campagnes,
Et ses difformités s'étaient faites montagnes ;
Les animaux, qu'avaient attirés ses accords,
Daims et tigres, montaient tout le long de son corps ;
Des avrils tout en fleurs verdoyaient sur ses membres
Le pli de son aisselle abritait des décembres ;
Et des peuples errants demandaient leur chemin,
Perdus au carrefour des cinq doigts de sa main ;
Des aigles tournoyaient dans sa bouche béante ;
La lyre, devenue en le touchant géante,
Chantait, pleurait, grondait, tonnait, jetait des cris ;
Les ouragans étaient dans les sept cordes pris
Comme des moucherons dans de lugubres toiles ;
Sa poitrine terrible était pleine d'étoiles.

Il cria :

« L'avenir, tel que les cieux le font,
C'est l'élargissement dans l'infini sans fond,
C'est l'esprit pénétrant de toutes parts la chose !
On mutile l'effet en limitant la cause ;
Monde, tout le mal vient de la forme des dieux.
On fait du ténébreux avec le radieux ;

Pourquoi mettre au-dessus de l'Être des fantômes ?
Les clartés, les éthers, ne sont pas des royaumes.
Place au fourmillement éternel des cieux noirs,
Des cieux bleus, des midis, des aurores, des soirs !
Place à l'atome saint, qui brûle ou qui ruisselle !
Place au rayonnement de l'âme universelle !
Un roi c'est de la guerre, un dieu c'est de la nuit.
Liberté, vie et foi, sur le dogme détruit !
Partout une lumière et partout un génie !
Amour ! tout s'entendra, tout étant l'harmonie !
L'azur du ciel sera l'apaisement des loups.
Place à Tout ! Je suis Pan ; Jupiter ! à genoux. »

17 mars 1859.

XXIII

Je me penchai. J'étais dans le lieu ténébreux ;
Là gisent les fléaux avec la nuit sur eux ;
Et je criai : « Tibère ! — Eh bien ? » me dit cet homme.
« Tiens-toi là. – Soit. – Néron ! » L'autre monstre de Rome
Dit : « Qui donc m'ose ainsi parler? – Bien. Tiens-toi là. »
Je dis : « Sennachérib ! Tamerlan ! Attila !
— Qu'est-ce donc que tu veux? » répondirent trois gueules.
« Restez là. Plus un mot. Silence. Soyez seules. »
Je me tournai : « Nemrod ! – Quoi ? – Tais-toi. » Je repris :
« Cyrus ! Rhamsès ! Cambyse ! Amilcar ! Phalaris !
— Que veut-on? — Restez là. » Puis, passant aux modernes,
Je comparai les bruits de toutes les cavernes,
Les antres aux palais et les trônes aux bois,
Le grondement du tigre au cri d'Innocent trois,
Nuit sinistre où pas un des coupables n'échappe,
Ni sous la pourpre Othon, ni Gerbert sous la chape ;
Pensif, je m'assurai qu'ils étaient bien là tous,
Et je leur dis : « Quel est le pire d'entre vous ? »

Alors, du fond du gouffre, ombre patibulaire
Où le mal menacé par l'immense colère
Autrefois se blottit et se réfugia,
Satan cria : « C'est moi ! — Crois-tu ? » dit Borgia.

XXIV

CLARTÉ D'ÂMES

Sait-on si ce n'est pas de la clarté qui sort
Du cerveau des songeurs sacrés, creusant le sort,
La vie et l'inconnu, travailleurs de l'abîme ?
Voici ce que j'ai vu dans une nuit sublime :

Cette nuit-là pas une étoile ne brillait ;
C'était au mois d'Eglad que nous nommons juillet ;
Et sous l'azur noir, face immense du mystère,
Dans tous les lieux déserts qui sont sur cette terre,
Forêts, plages, ravins, caps où rien ne fleurit,
Les solitaires, ceux qui vivent par l'esprit,
Sondant l'éternité, l'âme, le temps, le nombre,
Effarés et sereins, étaient épars dans l'ombre ;
L'un en Europe ; l'autre en Inde, où, dans les bois
Cachant ses jeunes faons, la gazelle aux abois
Attend pour s'endormir que le lion s'endorme ;
Un autre dans l'horreur de l'Afrique difforme.
Tous ces hommes avaient l'idéal pour objet ;
Et chacun d'eux était dans son antre et songeait.
Ces prophètes étaient frères sans se connaître ;
Pas un d'eux ne savait, isolé dans son être
Et sa pensée ainsi qu'un roi dans son état,
Que quelqu'un de semblable à lui-même existât ;

Ils veillaient, et chacun se croyait seul au monde ;
Aucun lien entre eux que l'énigme profonde
Et la recherche obscure et terrible de Dieu ;
Ils pensaient ; l'infini sans borne et sans milieu
Pesait sur eux ; pas un qui de la solitude
N'eût la mystérieuse et sinistre attitude ;
Pourtant ils étaient doux ces hommes effrayants.

Sphar était attentif aux nuages fuyants ;
Thalès laissait, du fond des mers, du bord des grèves,
Du haut des cieux, venir à lui les vastes rêves ;
Pythagore disait : « Dieu ! fais ce que tu dois ! »
Thur regardait l'abîme et comptait sur ses doigts ;
Sadoch rêvait l'éden, ayant pour lit des pierres ;
Zès, qui n'ouvrait jamais qu'à demi les paupières,
Contemplait cette chose implacable, la nuit ;
Stélus guettait l'autre être insondable, le bruit ;
Sostrate étudiait, dans l'eau qu'un souffle mène,
Dans la fumée et l'air, la destinée humaine ;
Lycurgue, formidable et pâle, méditait ;
Eschyle était semblable au rocher qui se tait,
Et tournait vers l'Etna fumant son grand front chauve ;
Isaïe, habitant d'un sépulcre, esprit fauve,
Adressait la parole à ceux qui ne sont plus ;
Comme Isaïe, un sage, un fou, Phégorbélus
Parlait dans la nuée aux faces invisibles,
Et disait, feuilletant on ne sait quelles bibles :
« Je parle, et ne sais pas si je suis écouté ;
Les spectres plus nombreux que les mouches d'été
M'entourent, et sur moi se précipite et tombe
La légion de ceux qui rêvent dans la tombe ;

On me hait dans le monde étrange de la mort ;
Je sens parfois, la nuit, un rêve qui me mord,
Et les êtres de l'ombre, essaim, foule inconnue,
M'attaquent quand je dors ; pourtant je continue,
Et je cherche à savoir le grand secret caché
Qu'Ève devina presque et qu'entrevit Psyché. »
Orobanchus, gardien de l'autel des Trois Grâces,
Maudissait vaguement les casques, les cuirasses
Et les glaives, semeurs tragiques du trépas,
Et, sombre, murmurait : « Mortels, n'oubliez pas
Qu'Aglaé dans sa main tient un bouton de rose. »
Chacun recommandait à l'ombre quelque chose
De faible, le haillon, le chaume, le grabat ;
Phtès, les damnés sur qui trop de haine s'abat,
Hermanès, l'humble toit du lépreux sans défense,
Gyr le droit, et Lysis la vénérable enfance.
Tous voulaient secourir l'homme, et le protéger
Contre ce monstre obscur, l'innombrable danger ;
Tous calculaient le mal à fuir, le bien à faire.
La terre est sous les yeux du Destin ; cette sphère
Semble être par quelqu'un confiée aux penseurs.

La nuit était immense, et dans ses épaisseurs
Tout sommeillait, les bois, les monts, les mers, les sables ;
Eux, ils ne dormaient point, étant les responsables.
Les heures s'écoulaient, la nuit passait ; mais rien,
Ni la faim, ni la soif, ni le vent syrien
Qui va des mers d'Adram jusqu'au Tibre de Rome,
Ne troublait ces esprits, souffrant des maux de l'homme ;
Ils avaient la révolte en eux, l'altier frisson
Que donne, à qui se sent des ailes, la prison ;

Chacun tâchait de rompre un anneau de la chaîne ;
Plus d'imposture ! plus de guerre ! plus de haine !
Il sortait de chacun de ces séditieux
Une sommation qui s'en allait aux cieux.
La vérité faisait, claire, auguste, insensée,
De chacun de ces fronts jaillir une pensée,
La justice, la paix, l'enfer amnistié.
Ces cerveaux lumineux dégageaient la pitié,
La bonté, le pardon aux vivants éphémères,
L'espérance, la joie et l'amour, des chimères,
Des rêves comme en font les astres, s'ils en font ;
Cela se répandait sous le zénith profond ;
Tous ces hommes étaient plongés dans les ténèbres ;
Seuls et noirs, combinant les rhythmes, les algèbres,
Le chiffre avec le chant, le passé, le présent,
Ajoutant quelque chose à l'homme, agrandissant
La prunelle, l'esprit, la parole, l'ouïe,
Ils songeaient ; et l'aurore apparut, éblouie.

29 mars 1874.

XXV

LES CHUTES

FLEUVES ET POËTES

Le grand Niagara s'écroule, le Rhin tombe ;
L'abîme monstrueux tâche d'être une tombe,
Il hait le géant fleuve, et dit : J'engloutirai.
Et le fleuve, pareil au lion attiré
Dans l'antre inattendu d'une hydre aux mille têtes,
Lutte avec tous ses cris et toutes ses tempêtes.
Quoi ! la nature immense est donc un lieu peu sûr !
Il se cabre, il résiste au précipice obscur,
Bave et bouillonne, et, blanc et noir comme le marbre,
Se cramponne aux rochers, se retient aux troncs d'arbre,
Penche, et, comme frappé de malédiction,
Roule, ainsi que tournait l'éternel Ixion.
Tordu, brisé, vaincu, Dieu même étant complice,
Le fleuve échevelé subit son dur supplice.
Le gouffre veut sa mort ; mais l'effort des fléaux
Pour faire le néant, ne fait que le chaos ;
L'affreux puits de l'enfer ouvre ses flancs funèbres,
Et rugit. Quel travail pour créer les ténèbres !
Il est l'envie, il est la rage, il est la nuit ;

Et la destruction, voilà ce qu'il construit.
Pareil à la fumée au faîte du Vésuve,
Un nuage sinistre est sur l'énorme cuve,
Et cache le tourment du grand fleuve trahi.
Lui, le fécondateur, d'où vient qu'il est haï ?
Qu'est-ce donc qu'il a fait aux bois, au mont sublime,
Aux prés verts, pour que tous le livrent à l'abîme ?
Sa force, sa splendeur, sa beauté, sa bonté,
Croulent... Quel guet-apens et quelle lâcheté !
L'eau s'enfle comme l'outre où grondent les Borées,
Et l'horreur se disperse en voix désespérées ;
Tout est chute, naufrage, engloutissement, nuit,
Et l'on dirait qu'un rire infâme est dans ce bruit ;
Rien n'est épargné, rien ne vit, rien ne surnage ;
Le fleuve se débat dans l'atroce engrenage,
Tombe, agonise, et jette au lointain firmament
Une longue rumeur d'évanouissement.
Tout à coup, au-dessus de ce chaos qui souffre,
Apparaît, composé de tout ce que le gouffre
A de hideux, d'hostile et de torrentiel,
Un éblouissement auguste, l'arc-en-ciel ;
Le piège est vil, la roche est traître, l'onde est noire,
Et tu sors de cette ombre épouvantable, ô gloire !

Hauteville-House. — 9 novembre 1862.

XXVI

LA ROSE DE L'INFANTE

Elle est toute petite ; une duègne la garde.
Elle tient à la main une rose et regarde.
Quoi ? que regarde-t-elle ? Elle ne sait pas. L'eau ;
Un bassin qu'assombrit le pin et le bouleau ;
Ce qu'elle a devant elle ; un cygne aux ailes blanches,
Le bercement des flots sous la chanson des branches,
Et le profond jardin rayonnant et fleuri.
Tout ce bel ange a l'air dans la neige pétri.
On voit un grand palais comme au fond d'une gloire,
Un parc, de clairs viviers où les biches vont boire,
Et des paons étoilés sous les bois chevelus.
L'innocence est sur elle une blancheur de plus ;
Toutes ses grâces font comme un faisceau qui tremble.
Autour de cette enfant l'herbe est splendide et semble
Pleine de vrais rubis et de diamants fins ;
Un jet de saphirs sort des bouches des dauphins.
Elle se tient au bord de l'eau ; sa fleur l'occupe ;
Sa basquine est en point de Gênes ; sur sa jupe
Une arabesque, errant dans les plis du satin,
Suit les mille détours d'un fil d'or florentin.
La rose épanouie et toute grande ouverte,
Sortant du frais bouton comme d'une urne verte,
Charge la petitesse exquise de sa main ;

Quand l'enfant, allongeant ses lèvres de carmin,
Fronce, en la respirant, sa riante narine,
La magnifique fleur, royale et purpurine,
Cache plus qu'à demi ce visage charmant,
Si bien que l'œil hésite, et qu'on ne sait comment
Distinguer de la fleur ce bel enfant qui joue,
Et si l'on voit la rose ou si l'on voit la joue.
Ses yeux bleus sont plus beaux sous son pur sourcil brun.
En elle tout est joie, enchantement, parfum ;
Quel doux regard, l'azur ! et quel doux nom, Marie !
Tout est rayon ; son œil éclaire et son nom prie.
Pourtant, devant la vie et sous le firmament,
Pauvre être ! elle se sent très grande vaguement ;
Elle assiste au printemps, à la lumière, à l'ombre,
Au grand soleil couchant horizontal et sombre,
A la magnificence éclatante du soir,
Aux ruisseaux murmurants qu'on entend sans les voir,
Aux champs, à la nature éternelle et sereine,
Avec la gravité d'une petite reine ;
Elle n'a jamais vu l'homme que se courbant ;
Un jour, elle sera duchesse de Brabant ;
Elle gouvernera la Flandre ou la Sardaigne.
Elle est l'infante, elle a cinq ans, elle dédaigne.
Car les enfants des rois sont ainsi ; leurs fronts blancs
Portent un cercle d'ombre, et leurs pas chancelants
Sont des commencements de règne. Elle respire
Sa fleur en attendant qu'on lui cueille un empire ;
Et son regard, déjà royal, dit : C'est à moi.
Il sort d'elle un amour mêlé d'un vague effroi.
Si quelqu'un, la voyant si tremblante et si frêle,
Fût-ce pour la sauver, mettait la main sur elle,

Avant qu'il eût pu faire un pas ou dire un mot,
Il aurait sur le front l'ombre de l'échafaud.

La douce enfant sourit, ne faisant autre chose
Que de vivre et d'avoir dans la main une rose,
Et d'être là devant le ciel, parmi les fleurs.

Le jour s'éteint ; les nids chuchotent, querelleurs ;
Les pourpres du couchant sont dans les branches d'arbre ;
La rougeur monte au front des déesses de marbre
Qui semblent palpiter sentant venir la nuit ;
Et tout ce qui planait redescend ; plus de bruit,
Plus de flamme ; le soir mystérieux recueille
Le soleil sous la vague et l'oiseau sous la feuille.

Pendant que l'enfant rit, cette fleur à la main,
Dans le vaste palais catholique romain
Dont chaque ogive semble au soleil une mitre,
Quelqu'un de formidable est derrière la vitre ;
On voit d'en bas une ombre, au fond d'une vapeur,
De fenêtre en fenêtre errer, et l'on a peur ;
Cette ombre au même endroit, comme en un cimetière,
Parfois est immobile une journée entière ;
C'est un être effrayant qui semble ne rien voir ;
Il rôde d'une chambre à l'autre, pâle et noir ;
Il colle aux vitraux blancs son front lugubre, et songe ;
Spectre blême ! Son ombre aux feux du soir s'allonge ;
Son pas funèbre est lent comme un glas de beffroi ;
Et c'est la Mort, à moins que ce ne soit le Roi.

C'est lui ; l'homme en qui vit et tremble le royaume.

Si quelqu'un pouvait voir dans l'œil de ce fantôme
Debout en ce moment l'épaule contre un mur,
Ce qu'on apercevrait dans cet abîme obscur,
Ce n'est pas l'humble enfant, le jardin, l'eau moirée
Reflétant le ciel d'or d'une claire soirée,
Les bosquets, les oiseaux se becquetant entre eux,
Non : au fond de cet œil comme l'onde vitreux,
Sous ce fatal sourcil qui dérobe à la sonde
Cette prunelle autant que l'océan profonde,
Ce qu'on distinguerait, c'est, mirage mouvant,
Tout un vol de vaisseaux en fuite dans le vent,
Et dans l'écume, au pli des vagues, sous l'étoile,
L'immense tremblement d'une flotte à la voile,
Et, là-bas, sous la brume, une île, un blanc rocher,
Écoutant sur les flots ces tonnerres marcher.

Telle est la vision qui, dans l'heure où nous sommes,
Emplit le froid cerveau de ce maître des hommes,
Et qui fait qu'il ne peut rien voir autour de lui.
L'armada, formidable et flottant point d'appui
Du levier dont il va soulever tout un monde,
Traverse en ce moment l'obscurité de l'onde ;
Le roi dans son esprit la suit des yeux, vainqueur,
Et son tragique ennui n'a plus d'autre lueur.

Philippe deux était une chose terrible.
Iblis dans le koran et Caïn dans la bible
Sont à peine aussi noirs qu'en son Escurial
Ce royal spectre, fils du spectre impérial.
Philippe deux était le Mal tenant le glaive.
Il occupait le haut du monde comme un rêve.

Il vivait : nul n'osait le regarder ; l'effroi
Faisait une lumière étrange autour du roi ;
On tremblait rien qu'à voir passer ses majordomes ;
Tant il se confondait, aux yeux troubles des hommes,
Avec l'abîme, avec les astres du ciel bleu !
Tant semblait grande à tous son approche de Dieu !
Sa volonté fatale, enfoncée, obstinée,
Était comme un crampon mis sur la destinée ;
Il tenait l'Amérique et l'Inde, il s'appuyait
Sur l'Afrique, il régnait sur l'Europe, inquiet
Seulement du côté de la sombre Angleterre ;
Sa bouche était silence et son âme mystère ;
Son trône était de piège et de fraude construit ;
Il avait pour soutien la force de la nuit ;
L'ombre était le cheval de sa statue équestre.
Toujours vêtu de noir, ce Tout-Puissant terrestre
Avait l'air d'être en deuil de ce qu'il existait ;
Il ressemblait au sphinx qui digère et se tait ;
Immuable ; étant tout, il n'avait rien à dire.
Nul n'avait vu ce roi sourire ; le sourire
N'étant pas plus possible à ces lèvres de fer
Que l'aurore à la grille obscure de l'enfer.
S'il secouait parfois sa torpeur de couleuvre,
C'était pour assister le bourreau dans son œuvre,
Et sa prunelle avait pour clarté le reflet
Des bûchers sur lesquels par moments il soufflait.
Il était redoutable à la pensée, à l'homme,
A la vie, au progrès, au droit, dévot à Rome ;
C'était Satan régnant au nom de Jésus-Christ ;
Les choses qui sortaient de son nocturne esprit
Semblaient un glissement sinistre de vipères.

L'Escurial, Burgos, Aranjuez, ses repaires,
Jamais n'illuminaient leurs livides plafonds ;
Pas de festins, jamais de cour, pas de bouffons ;
Les trahisons pour jeu, l'autodafé pour fête.
Les rois troublés avaient au-dessus de leur tête
Ses projets dans la nuit obscurément ouverts ;
Sa rêverie était un poids sur l'univers ;
Il pouvait et voulait tout vaincre et tout dissoudre ;
Sa prière faisait le bruit sourd d'une foudre ;
De grands éclairs sortaient de ses songes profonds.
Ceux auxquels il pensait disaient : Nous étouffons.
Et les peuples, d'un bout à l'autre de l'empire,
Tremblaient, sentant sur eux ces deux yeux fixes luire.

Charles fut le vautour, Philippe est le hibou.

Morne en son noir pourpoint, la toison d'or au cou,
On dirait du destin la froide sentinelle ;
Son immobilité commande ; sa prunelle
Luit comme un soupirail de caverne ; son doigt
Semble, ébauchant un geste obscur que nul ne voit,
Donner un ordre à l'ombre et vaguement l'écrire.
Chose inouïe ! il vient de grincer un sourire.
Un sourire insondable, impénétrable, amer.
C'est que la vision de son armée en mer
Grandit de plus en plus dans sa sombre pensée ;
C'est qu'il la voit voguer par son dessein poussée,
Comme s'il était là, planant sous le zénith ;
Tout est bien ; l'océan docile s'aplanit ;
L'armada lui fait peur comme au déluge l'arche ;
La flotte se déploie en bon ordre de marche,

Et, les vaisseaux gardant les espaces fixés,
Échiquier de tillacs, de ponts, de mâts dressés,
Ondule sur les eaux comme une immense claie.
Ces vaisseaux sont sacrés ; les flots leur font la haie ;
Les courants, pour aider ces nefs à débarquer,
Ont leur besogne à faire et n'y sauraient manquer ;
Autour d'elles la vague avec amour déferle,
L'écueil se change en port, l'écume tombe en perle.
Voici chaque galère avec son gastadour ;
Voilà ceux de l'Escaut, voilà ceux de l'Adour ;
Les cent mestres de camp et les deux connétables ;
L'Allemagne a donné ses ourques redoutables,
Naples ses brigantins, Cadix ses galions,
Lisbonne ses marins, car il faut des lions.
Et Philippe se penche, et, qu'importe l'espace !
Non seulement il voit, mais il entend. On passe,
On court, on va. Voici le cri des porte-voix,
Le pas des matelots courant sur les pavois,
Les moços, l'amiral appuyé sur son page,
Les tambours, les sifflets des maîtres d'équipage,
Les signaux pour la mer, l'appel pour les combats,
Le fracas sépulcral et noir du branle-bas.
Sont-ce des cormorans ? sont-ce des citadelles ?
Les voiles font un vaste et sourd battement d'ailes ;
L'eau gronde, et tout ce groupe énorme vogue, fuit,
Et s'enfle et roule avec un prodigieux bruit.
Et le lugubre roi sourit de voir groupées
Sur quatre cents vaisseaux quatrevingt mille épées.
O rictus du vampire assouvissant sa faim !
Cette pâle Angleterre, il la tient donc enfin !
Qui pourrait la sauver ? Le feu va prendre aux poudres.

Philippe dans sa droite a la gerbe des foudres ;
Qui pourrait délier ce faisceau dans son poing ?
N'est-il pas le seigneur qu'on ne contredit point ?
N'est-il pas l'héritier de César ? le Philippe
Dont l'ombre immense va du Gange au Pausilippe ?
Tout n'est-il pas fini quand il a dit : Je veux !
N'est-ce pas lui qui tient la victoire aux cheveux ?
N'est-ce pas lui qui lance en avant cette flotte,
Ces vaisseaux effrayants dont il est le pilote
Et que la mer charrie ainsi qu'elle le doit ?
Ne fait-il pas mouvoir avec son petit doigt
Tous ces dragons ailés et noirs, essaim sans nombre ?
N'est-il pas, lui, le roi ? n'est-il pas l'homme sombre
A qui ce tourbillon de monstres obéit ?

Quand Béit-Cifresil, fils d'Abdallah-Béit,
Eut creusé le grand puits de la mosquée, au Caire,
Il y grava : « Le ciel est à Dieu ; j'ai la terre. »
Et, comme tout se tient, se mêle et se confond,
Tous les tyrans n'étant qu'un seul despote au fond,
Ce que dit ce sultan jadis, ce roi le pense.

Cependant, sur le bord du bassin, en silence,
L'infante tient toujours sa rose gravement,
Et, doux ange aux yeux bleus, la baise par moment.
Soudain un souffle d'air, une de ces haleines
Que le soir frémissant jette à travers les plaines,
Tumultueux zéphyr effleurant l'horizon,
Trouble l'eau, fait frémir les joncs, met un frisson
Dans les lointains massifs de myrte et d'asphodèle,
Vient jusqu'au bel enfant tranquille, et, d'un coup d'aile,

Rapide, et secouant même l'arbre voisin,
Effeuille brusquement la fleur dans le bassin.
Et l'infante n'a plus dans la main qu'une épine.
Elle se penche, et voit sur l'eau cette ruine ;
Elle ne comprend pas ; qu'est-ce donc ? Elle à peur ;
Et la voilà qui cherche au ciel avec stupeur
Cette brise qui n'a pas craint de lui déplaire.
Que faire ? le bassin semble plein de colère ;
Lui, si clair tout à l'heure, il est noir maintenant ;
Il a des vagues ; c'est une mer bouillonnant ;
Toute la pauvre rose est éparse sur l'onde ;
Ses cent feuilles, que noie et roule l'eau profonde,
Tournoyant, naufrageant, s'en vont de tous côtés
Sur mille petits flots par la brise irrités ;
On croit voir dans un gouffre une flotte qui sombre.
« Madame, dit la duègne avec sa face d'ombre
A la petite fille étonnée et rêvant,
Tout sur terre appartient aux princes, hors le vent. »

23 mai 1859.

XXVII

L'INQUISITION

« Le baptême des volcans est un ancien usage qui remonte aux premiers temps de la conquête. Tous les cratères du Nicaragua furent alors sanctifiés, à l'exception du Momotombo, d'où l'on ne vit jamais revenir les religieux qui s'étaient chargés d'aller y planter la croix. »

SQUIER. *Voyage dans l'Amérique du Sud.*

LES RAISONS DU MOMOTOMBO

TROUVANT les tremblements de terre trop fréquents,
Les rois d'Espagne ont fait baptiser les volcans
Du royaume qu'ils ont en dessous de la sphère ;
Les volcans n'ont rien dit et se sont laissé faire,
Et le Momotombo lui seul n'a pas voulu.
Plus d'un prêtre en surplis, par le Saint-Père élu,
Portant le sacrement que l'église administre,
L'œil au ciel, a monté la montagne sinistre ;
Beaucoup y sont allés, pas un n'est revenu.

O vieux Momotombo, colosse chauve et nu,
Qui songes près des mers, et fais de ton cratère
Une tiare d'ombre et de flamme à la terre,

Pourquoi, lorsqu'à ton seuil terrible nous frappons,
Ne veux-tu pas du Dieu qu'on t'apporte ? Réponds.

La montagne interrompt son crachement de lave,
Et le Momotombo répond d'une voix grave :

« Je n'aimais pas beaucoup le dieu qu'on a chassé.
Cet avare cachait de l'or dans un fossé ;
Il mangeait de la chair humaine ; ses mâchoires
Étaient de pourriture et de sang toutes noires.
Son antre était un porche au farouche carreau,
Temple sépulcre orné d'un pontife bourreau ;
Des squelettes riaient sous ses pieds ; les écuelles
Où cet être buvait le meurtre étaient cruelles ;
Sourd, difforme, il avait des serpents au poignet ;
Toujours entre ses dents un cadavre saignait ;
Ce spectre noircissait le firmament sublime.
J'en grondais quelquefois au fond de mon abîme.
Aussi, quand sont venus, fiers sur les flots tremblants,
Et du côté d'où vient le jour, des hommes blancs,
Je les ai bien reçus, trouvant que c'était sage.
— L'âme a certainement la couleur du visage,
Disais-je, l'homme blanc, c'est comme le ciel bleu ;
Et le dieu de ceux-ci doit être un très bon dieu.
On ne le verra point de meurtres se repaître. —
J'étais content ; j'avais horreur de l'ancien prêtre ;
Mais quand j'ai vu comment travaille le nouveau,
Quand j'ai vu flamboyer, ciel juste ! à mon niveau !
Cette torche lugubre, âpre, jamais éteinte,
Sombre, et que vous nommez l'Inquisition sainte,
Quand j'ai pu voir comment Torquemada s'y prend

Pour dissiper la nuit du sauvage ignorant,
Comment il civilise, et de quelle manière
Le saint-office enseigne et fait de la lumière,
Quand j'ai vu dans Lima d'affreux géants d'osier,
Pleins d'enfants, pétiller sur un large brasier,
Et le feu dévorer la vie, et les fumées
Se tordre sur les seins des femmes allumées ;
Quand je me suis senti parfois presque étouffé
Par l'âcre odeur qui sort de votre autodafé,
Moi qui ne brûlais rien que l'ombre en ma fournaise,
J'ai pensé que j'avais eu tort d'être bien aise ;
J'ai regardé de près le dieu de l'étranger,
Et j'ai dit : — Ce n'est pas la peine de changer. »

6 février 1859.

XXVIII

LA CHANSON DES AVENTURIERS DE LA MER

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

Tom Robin, matelot de Douvre,
Au Phare nous abandonna
Pour aller voir si l'on découvre
Satan, que l'archange enchaîna,
Quand un bâillement noir entr'ouvre
La gueule rouge de l'Etna.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

En Calabre, une tarentaise
Rendit fou Spitafangama ;
A Gaëte, Ascagne fut aise
De rencontrer Michellema ;
L'amour ouvrit la parenthèse,
Le mariage la ferma.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

A Naple, Ebib, de Macédoine,
Fut pendu ; c'était un faquin.
A Capri, l'on nous prit Antoine :
Aux galères pour un sequin :
A Malte, Ofani se fit moine
Et Gobbo se fit arlequin.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

Autre perte : André, de Pavie,
Pris par les turcs à Lipari,
Entra, sans en avoir envie,
Au sérail, et, sous cet abri,
Devint vertueux pour la vie,
Ayant été fort amoindri.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

Puis, trois de nous, que rien ne gêne,
Ni loi, ni dieu, ni souverain,

Allèrent, pour le prince Eugène
Aussi bien que pour Mazarin,
Aider Fuentes à prendre Gêne
Et d'Harcourt à prendre Turin.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

Vers Livourne nous rencontrâmes
Les vingt voiles de Spinola.
Quel beau combat ! Quatorze prames
Et six galères étaient là ;
Mais, bah ! rien qu'au bruit de nos rames
Toute la flotte s'envola !

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

A Notre-Dame de la Garde,
Nous eûmes un charmant tableau ;
Lucca Diavolo par mégarde
Prit sa femme à Pier'Angelo ;
Sur ce, l'ange se mit en garde,
Et jeta le diable dans l'eau.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

A Palma, pour suivre Pescaire,
Huit nous quittèrent tour à tour ;
Mais cela ne nous troubla guère ;
On ne s'arrêta pas un jour.
Devant Alger on fit la guerre,
A Gibraltar on fit l'amour.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

A nous dix, nous prîmes la ville ;
— Et le roi lui-même ! — Après quoi,
Maîtres du port, maîtres de l'île,
Ne sachant qu'en faire, ma foi,
D'une manière très civile,
Nous rendîmes la ville au roi.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

On fit ducs et grands de Castille
Mes neuf compagnons de bonheur,
Qui s'en allèrent à Séville
Épouser des dames d'honneur.
Le roi me dit : « Veux-tu ma fille ? »
Et je lui dis : « Merci, seigneur ! »

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

« J'ai, là-bas, où des flots sans nombre
Mugissent dans les nuits d'hiver,
Ma belle farouche à l'œil sombre,
Au sourire charmant et fier,
Qui, tous les soirs, chantant dans l'ombre,
Vient m'attendre au bord de la mer. »

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

« J'ai ma Faënzette à Fiesone.
C'est là que mon cœur est resté.
Le vent fraîchit, la mer frissonne,
Je m'en retourne, en vérité !
O roi, ta fille a la couronne,
Mais Faënzette a la beauté ! »

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

Kaiserslautern. — 29 octobre 1840.

XXIX

MANSUÉTUDE DES ANCIENS JUGES

Les chambres de torture étaient d'âpres demeures ;
On n'y passait jamais plus de quatre ou cinq heures,
Et l'on entrait jeune homme et l'on sortait vieillard.
Le juge pour le code et le bourreau pour l'art
S'épuisaient, et, mêlant fer rouge et loi romaine,
Ayant à travailler sur de la chair humaine,
N'épargnaient rien afin d'arriver à l'aveu.
Sous leurs mains, l'os, le muscle, et l'ongle, et le cheveu,
Frémissaient, et, hurlant plus fort selon la fibre
Qui tressaille, et selon le nerf profond qui vibre,
Un homme devenait un clavier où Vouglans
Jouait de l'agonie avec ses doigts sanglants.
Ne croyez pas pourtant que lui, ni Farinace,
Ou Severt, n'eussent rien au cœur que la menace ;
Ils priaient au besoin le captif garrotté ;
Ils sucraient la torture avec de la bonté ;
L'accusé qui résiste attriste la grand'chambre ;
Bénins, ils l'imploraient en lui brisant un membre ;
Ils étaient paternels ; ils se penchaient, prêchant,
Suppliant, regrettant d'agir, l'air pas méchant,
Pour faire à cet œil terne et sombre, à cette bouche,
A cette âme aux abois, vomir l'aveu farouche.

Pasquier leurrait d'espoir ces regards presque éteints ;
Delancre au patient disait des vers latins ;
Bodin, sachant par cœur Virgile et ses idylles,
Les citait ; et parfois ils pleuraient, crocodiles.

2 janvier 1870.

XXX

L'ÉCHAFAUD

C'ÉTAIT fini. Splendide, étincelant, superbe,
Luisant sur la cité comme la faulx sur l'herbe,
Large acier dont le jour faisait une clarté,
Ayant je ne sais quoi dans sa tranquillité
De l'éblouissement du triangle mystique,
Pareil à la lueur au fond d'un temple antique,
Le fatal couperet relevé triomphait.
Il n'avait rien gardé de ce qu'il avait fait
Qu'une petite tache imperceptible et rouge.

Le bourreau s'en était retourné dans son bouge ;
Et la peine de mort, remmenant ses valets,
Juges, prêtres, était rentrée en son palais,
Avec son tombereau terrible dont la roue,
Silencieuse, laisse un sillon dans la boue
Qui se remplit de sang sitôt qu'elle a passé.
La foule disait : bien ! car l'homme est insensé,
Et ceux qui suivent tout, et dont c'est la manière,
Suivent même ce char et même cette ornière.

J'étais là. Je pensais. Le couchant empourprait
Le grave Hôtel de Ville aux luttes toujours prêt,

Entre Hier qu'il médite et Demain dont il rêve.
L'échafaud achevait, resté seul sur la Grève,
Sa journée, en voyant expirer le soleil.
Le crépuscule vint, aux fantômes pareil.
Et j'étais toujours là, je regardais la hache,
La nuit, la ville immense et la petite tache.

A mesure qu'au fond du firmament obscur
L'obscurité croissait comme un effrayant mur,
L'échafaud, bloc hideux de charpentes funèbres,
S'emplissait de noirceur et devenait ténèbres ;
Les horloges sonnaient, non l'heure, mais le glas ;
Et toujours, sur l'acier, quoique le coutelas
Ne fût plus qu'une forme épouvantable et sombre,
La rougeur de la tache apparaissait dans l'ombre.

Un astre, le premier qu'on aperçoit le soir,
Pendant que je songeais, montait dans le ciel noir.

Sa lumière rendait l'échafaud plus difforme.
L'astre se répétait dans le triangle énorme ;
Il y jetait ainsi qu'en un lac son reflet,
Lueur mystérieuse et sacrée ; il semblait
Que sur la hache horrible, aux meurtres coutumière,
L'astre laissait tomber sa larme de lumière.
Son rayon, comme un dard qui heurte et rebondit,
Frappait le fer d'un choc lumineux ; on eût dit
Qu'on voyait rejaillir l'étoile de la hache.
Comme un charbon tombant qui d'un feu se détache,
Il se répercutait dans ce miroir d'effroi ;
Sur la justice humaine et sur l'humaine loi

De l'éternité calme auguste éclaboussure.
« Est-ce au ciel que ce fer a fait une blessure ?
Pensai-je. Sur qui donc frappe l'homme hagard ?
Quel est donc ton mystère, ô glaive ? » Et mon regard
Errait, ne voyant plus rien qu'à travers un voile,
De la goutte de sang à la goutte d'étoile.

30 mars 1856.

XXXI

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

LES MERCENAIRES

LE RÉGIMENT DU BARON MADRUCE

(GARDE IMPÉRIALE SUISSE)

I

LORSQUE le régiment des hallebardiers passe,
L'aigle à deux têtes, l'aigle à la griffe rapace,
L'aigle d'Autriche, dit :

« Voilà le régiment
De mes hallebardiers qui va superbement.
Leurs plumets font venir les filles aux fenêtres ;
Ils marchent droits, tendant la pointe de leurs guêtres ;
Leur pas est si correct, sans tarder ni courir,
Qu'on croit voir des ciseaux se fermer et s'ouvrir.
Et la belle musique, ardente et militaire !
Leur clairon fait sortir une rumeur de terre.
Tout cet éclat de rire orgueilleux et vainqueur

Que le soldat muet refoule dans son cœur,
Étouffé dans les rangs, s'échappe et se délivre
Sous le chapeau chinois aux clochettes de cuivre ;
Le tambour roule avec un faste oriental,
Et vibre, tout tremblant de plaques de métal ;
Si bien qu'on croit entendre en sa voix claire et gaie
Sonner allègrement les sequins de la paie ;
La fanfare s'envole en bruyant falbala.
Quels bons autrichiens que ces étrangers-là !
Gloire aux hallebardiers ! Ils n'ont point de scrupule
Contre la populace et contre la crapule,
Corrigeant dans les gueux mal vêtus la fureur
De venir regarder de trop près l'empereur ;
Autour des archiducs leur pertuisane veille,
Et souvent d'une fête elle revient vermeille,
Ayant fait en passant quelques trous dans la chair
Du bas peuple en haillons qui trouve le pain cher ;
Ils ont un air fâché qui tient la foule en bride ;
Le grand soleil leur creuse aux sourcils une ride ;
Ce régiment est beau sous les armes, rêvant
A la terreur qui suit son drapeau dans le vent ;
Il a, comme un palais, ses tours et sa façade ;
Tous sont hardis et forts, du fifre à l'anspessade ;
Gloire aux hallebardiers splendides ! ces piquiers
Sont une rude pièce aux royaux échiquiers ;
On sent que ces gaillards sortent des avalanches
Qui des cols du Malpas roulent jusqu'à Sallanches ;
En guerre, au feu, ce sont des tigres pour l'élan ;
A Schœnbrunn, chacun d'eux a l'air d'un chambellan ;
Auprès de leur cocarde ils piquent une rose ;
Et tous, en même temps, graves, ont quelque chose

De froid, de sépulcral, d'altier, de solennel,
Le grand baron Madruce étant leur colonel !
Leur hallebarde est longue et s'ajoute à leur taille ;
Quand ce dur régiment est dans une bataille,
— Lâchât-on contre lui les mamelouks du Nil, —
La meute des plus fiers escadrons, le chenil
Des bataillons les plus hideux, les plus épiques,
Regarde en reculant ce sanglier de piques.
Ils sont silencieux comme un nuage noir ;
Ils laissent seulement par instants entrevoir
Une lueur tragique aux multitudes viles ;
Parfois leur humeur change, ils entrent dans les villes,
Ivres et gais, frappant leurs marmites de fer,
Et font devant le seuil des maisons un bruit fier,
Heureux, vainqueurs, sanglants, chantant à pleine bouche
La noce de la joie et du sabre farouche ;
Ils ont nommé, tuant, mourant pour de l'argent,
Trépas leur capitaine, et Danger leur sergent ;
Ils traînent dans leurs rangs, avec gloire et furie,
Comme un trophée utile à mettre en batterie,
Six canons qu'a pleurés monsieur de Brandebourg ;
Comme ils vous font japper cela contre un faubourg !
Comme ils en ont craché naguère la volée
Sur Comorn, la Hongrie étant démuselée !
Et comme ils ont troué de boulets le manteau
De Vérone, livrée au feu par Colalto !
Les déclarations de guerre les font rire ;
Ils signent ce qu'il plaît à l'empereur d'écrire ;
Sous les puissants édits, sous les rescrits altiers,
Au bas des hauts décrets, ils mettent volontiers
Ce grand paraphe obscur qu'on nomme la mêlée ;

Leur bannière à longs plis, toute bariolée,
Est une glorieuse et fait claquer son fouet ;
Waldstein, comme une foudre au poing, les secouait ;
Leur mode est d'envoyer la bombe en ambassade ;
Ils sont pour l'ennemi de mine si maussade
Que s'ils allaient un jour, sur la terre ou la mer,
Guerroyer quelque prince allié de l'enfer,
Rien qu'en apercevant leurs profils sous le feutre,
Satan se sentirait le goût de rester neutre.
Aussi, lourde est la solde et riche est le loyer.
Quand on veut des héros, il faut les bien payer.
On n'a point vu, depuis Boleslas Lèvre-Torte,
Une bande de gens de bataille plus forte
Et des alignements d'estafiers plus hagards ;
Max en fait cas, Tilly pour eux a des égards,
Fritz les aime ; en voyant ces moustaches féroces,
Les femmes de la cour ont peur dans leurs carrosses,
Et disent : « Qu'ils sont beaux ! » Leurs os sont de granit ;
L'électeur de Mayence en passant les bénit,
Et l'abbé de Fulda leur rit dans sa simarre ;
Leur habit est d'un drap cramoisi, que chamarre
Un galon triomphal, auguste, étincelant ;
Ils ont deux frocs de guerre, un jaune et l'autre blanc ;
Sur le jaune, l'or brille et largement éclate ;
Quand ils portent le blanc sur la veste écarlate,
Car la pompe des cours aime ce train changeant,
On leur voit sur le corps ruisseler tant d'argent
Que ces fils des glaciers semblent couverts de givre.
Une troupe d'enfants s'extasie à les suivre.
Ils gardent à Schœnbrunn le secret corridor.
Sur l'épaule, en brocart brodé de pourpre et d'or,

Ils ont, quoique plus d'un soit hérétique en somme,
Le blason de l'empire et le blason de Rome ;
Mais leur cœur huguenot sans courroux le subit,
Et, quand l'âge ou la guerre ont usé leur habit
Et qu'il faut au Prater devant des rois paraître,
Chacun d'eux, devenu bon tailleur de bon reître,
S'accroupit, prend l'aiguille et remet en état
L'écusson orthodoxe à son dos d'apostat.
Ce sont de braves gens. Jamais ils ne vacillent.
En longs buissons mouvants leurs hallebardes brillent
A Prague, à Parme, à Pesth, devant Mariendal ;
Ils soutiennent le vaste empereur féodal ;
La révolte autour d'eux se brise, échoue et sombre ;
Ils ont le flamboiement, l'ordre et l'épaisseur sombre ;
Le vertige me prend moi-même dans les airs
En regardant marcher cette forêt d'éclairs. »

II

Lorsque le régiment des hallebardiers passe,
L'aigle montagnard, l'aigle orageux de l'espace,
Qui parle au précipice et que le gouffre entend,
Et qui plane au-dessus des trônes, emportant
Dans le ciel, son pays, la liberté, sa proie,
Le sublime témoin du soleil qui flamboie,
L'aigle des Alpes, roi du pic et du hallier,
Dresse la tête au bruit de ce pas régulier,
Et crie, et jusqu'au ciel sa voix hautaine monte :

« O chute ! ignominie ! inexprimable honte !
Ces marcheurs alignés, ces êtres qui vont là

En pompe impériale, en housse de gala,
Ce sont de libres fils de ma libre montagne !
Ah ! les bassets en laisse et les forçats au bagne
Sont grands, sont purs, sont fiers, sont beaux et glorieux
Près de ceux-ci, qui, nés dans les lieux sérieux
Où comme des roseaux les hauts mélèzes ploient,
Fils des rochers sacrés et terribles, emploient
La fermeté du pied dans les cols périlleux,
Le mystérieux sang des mères aux yeux bleus,
L'audace dont l'autan vous emplit les narines,
Le divin gonflement de l'air dans les poitrines,
La grâce des ravins couronnés de bouquets,
Et la force des monts, à se faire laquais !
La contrée affranchie et joyeuse, matrice
De l'idée indomptable, âpre et libératrice,
La patrie au flanc rude, aux bons pics arrogants,
Qui portait les héros mêlés aux ouragans,
Douce, délivrant l'homme et délivrant la bête,
Sauvage, ayant le bruit des chutes d'eau pour fête
Et la sereine horreur des antres pour palais,
La terre qui nous montre au milieu des chalets
Le fier archer d'Altorf tenant son arbalète,
Et, titan, au-dessus du lac qui le reflète,
Enjambant les grands monts comme des escaliers,
La voilà maintenant nourrice de geôliers,
Et l'on voit pendre ensemble à ses sombres mamelles
La honte avec la gloire, ainsi que deux jumelles !
L'aigle à deux fronts, marqué de son double soufflet,
A cette heure à travers nos pâtres boit son lait !

Quoi ! la trompe d'Uri sonnant de roche en roche,

La couronne de fer qu'un montagnard décroche,
Les baillis jetés bas, le Föhn soufflant dix mois,
Ces pentes de granit où saute le chamois
Et qui firent glisser Charles le Téméraire,
Le Mont Blanc qui ne dit qu'à l'Himalaya : Frère !
Ces sommets, éclatants comme d'énormes lys ;
Quoi ! le Pilate, quoi ! le Rigi, quoi ! Titlis,
Ce triangle hideux de géants noirs, qui cerne
Et qui garde le lac tragique de Lucerne ;
Quoi ! la vaste gaîté des nuages, des fleurs,
Des eaux, des ouragans puissants et querelleurs ;
Quoi ! l'honneur, quoi ! l'épieu de Sempach, la cognée
De Morat bondissant hors des bois indignée,
La faulx de Morgarten, la fourche de Granson ;
La rudesse du roc, la fierté du buisson ;
Ces cris, ces feux de paille allumés sur les faîtes ;
Quoi ! sur l'affreux faisceau des lances stupéfaites
L'immense éventrement de Winkelried joyeux ;
Quoi ! les filles d'Albis, anges aux chastes yeux,
Les grandes mers de glace et leurs ondes muettes,
Les porches d'ombre où fuit le vol des gypaëtes,
Quoi ! l'homme affranchi, quoi ! ces serments, cette foi,
Le bâton paysan brisant le glaive roi,
Quoi ! dans l'altier sursaut de la vengeance austère,
Comme la vieille France a chassé l'Angleterre,
L'Helvétie en fureur chassant l'autrichien,
Et l'empereur, cet ours, et l'archiduc, ce chien,
T'ayant pour Jeanne d'Arc, ô Jungfrau formidable ;
Quoi ! toute cette histoire auguste, inabordable,
Escarpée, au front haut, au chant libre, à l'œil clair,
Blanche comme la neige, âpre comme l'hiver,

Et du farouche vent des cimes enivrée,
Terre et cieux ! aboutit à la Suisse en livrée !

Est-ce que le Mont Blanc ne va pas se lever ?
Ah ! ceci va plus loin qu'on ne pourrait rêver !
Plus loin qu'on ne pourrait calomnier ! Oui, certes,
L'indépendance, errant dans nos gorges désertes,
Franche et vraie, et riant sous le ciel pluvieux,
A des ennemis ; certe elle a des envieux ;
Ces menteurs ont construit bien des choses contre elle ;
Chaque jour, leur amère et lugubre querelle
Imagine une boue à lui jeter au front,
Et cherche quelque forme horrible de l'affront ;
Ils ont contre sa vieille et vénérable gloire
Tout fait, tout publié, tout dit, tout semblé croire,
Ils ont tout supposé, tout vomi, tout bavé,
Mais cela cependant, ils ne l'ont pas trouvé ;
Non, il n'en est pas un qui, dans sa rage, invente
La liberté s'offrant aux rois comme servante !

Qu'est-ce que nous allons devenir maintenant ?
Devant ce résultat lugubre et surprenant,
Qu'est-ce qu'on va penser de vous, chênes, mélèzes,
Lacs qui vous insurgez sous les rudes falaises,
Granits qui des géants semblez le dur talon ?
Qu'est-ce qu'on va penser de toi, fauve aquilon ?
Qu'est-ce qu'on va penser de votre miel, abeilles ?
Comme vous aurez honte, ô douces fleurs vermeilles,
Œillets, jasmins, d'avoir connu ces hommes-ci !

Puisque l'opprobre riche est par vos cœurs choisi,

Puisque c'est vous qu'on voit vêtus de l'or des princes,
Superbement hideux et gardeurs de provinces,
Pâtres, soyez maudits. Oh ! vous étiez si beaux,
Honnêtes, en haillons, et libres, en sabots !

Aviez-vous donc besoin de faste ? Est-ce la pompe
Des parades, des cours, des galas qui vous trompe ?
Mais alors, regardez. Est-ce que mes vallons
N'ont pas les torrents blancs d'écume pour galons ?
Mai brode à mes rochers la passementerie
Des perles de rosée et des fleurs de prairie ;
Mes vieux monts pour dorure ont le soleil levant ;
Et chacun d'eux, brumeux, branle un panache au vent
D'où sort le roulement sinistre des tonnerres ;
S'il vous faut, au milieu des forêts centenaires,
Une livrée, à vous les voisins du ciel bleu,
Pourquoi celle des rois, ayant celle de Dieu ?
Ah ! vous raccommodez vos habits ! vos aiguilles,
Sœurs des sabres vendus, indigneraient des filles !
Ah ! vous raccommodez vos habits ! Venez voir,
Quand la saison commence à venter, à pleuvoir,
Comme l'altier Pelvoux, vieillard à tête blanche,
Sait, tout déguenillé de grêle et d'avalanche,
Mettre à ses cieux troués une pièce d'azur,
Et, croisant les genoux dans quelque gouffre obscur,
Tranquille, se servir de l'éclair pour recoudre
Sa robe de nuée et son manteau de foudre !

Sur la terre où tout jette un miasme empoisonneur,
Où même cet instinct qu'on appelle l'honneur
De pente en pente au fond de la bassesse glisse,

Il n'est qu'un peuple libre, un montagnard, la Suisse ;
Tous les autres, ramant l'ombre des deux côtés,
Sont les galériens des blêmes royautés ;
Or, les rois ont eu l'art de mettre en équilibre
Les pauvres peuples serfs avec le peuple libre,
Et font garder, afin que l'ordre soit complet,
Les esclaves, forçats, par le libre, valet.

Et dire que la Suisse eut jadis l'envergure
D'un peuple qui se lève et qui se transfigure !
O vils marchands d'eux-même ! immonde abaissement !
Leur enfance a reçu ce haut enseignement
Qu'un peuple s'affranchit, c'est-à-dire se crée,
Par la révolte sainte et l'émeute sacrée,
Qu'il faut rompre ses fers, vaincre, et que le lion
Superbe, pour crinière a la rébellion ;
C'est leur dogme. A cette heure, ils ont dans leur service
De punir dans autrui leur vertu comme un vice ;
Ils le font. Les voici prêtant main-forte aux rois
Contre un Sempach lombard, contre un Morat hongrois !
Si bien que maintenant, c'est fini. Nous en sommes
A cette indignité qu'en tout pays les hommes
Entendent l'Helvétie, en des coins ténébreux,
Chuchoter, proposant à leurs maîtres contre eux
Ses archers, d'autant plus lâches qu'ils sont plus braves,
Fille publique auprès des nations esclaves ;
Et que le despotisme, habile à tout plier,
Met au monde un carcan, à la Suisse un collier !

Donc, César vous admet dans ses royaux repaires ;
César daigne oublier que vous avez pour pères

Tous nos vieux héros, purs comme le firmament ;
Même un peu de pardon se mêle à son paiement ;
L'iniquité, le dol, le mal, la tyrannie,
Vous font grâce, et, riant, vous laissent l'ironie
De leur porte à défendre, et d'un tambour honteux
Et d'un clairon abject à sonner devant eux !

Hélas ! n'eût-on pas cru ces monts invulnérables !

Oh ! comme vous voilà fourvoyés, misérables !
D'où venez-vous ? de Pesth. Et qu'avez-vous fait là ?
L'aigle à deux fronts, sur qui Guillaume Tell souffla,
Suivait vos bataillons de son regard oblique ;
Trois ans d'atrocité sur la place publique,
Trois ans de coups de hache et de barres de fer,
Les billots, les bûchers, les fourches, tout l'enfer,
Les supplices hurlant dans la brume hagarde,
C'est là ce que l'Autriche a mis sous votre garde.
Devant vous, on tuait le juste et l'innocent,
Les coudes des bourreaux étaient rouges de sang,
Les glaives s'ébréchaient sur les nuques, la corde
Coupait d'un hoquet noir le cri : Miséricorde !
On prodiguait au bois en feu plus de vivants
Qu'il n'en pouvait brûler, même aidé par les vents,
On mêlait le héros dans la flamme à l'apôtre,
L'un n'était pas fini que l'on commençait l'autre,
Les têtes des plus saints et des plus vénérés
Pourrissaient au soleil au bout des pieux ferrés,
On marquait d'un fer chaud le sein fumant des femmes,
On rouait des vieillards, et vous êtes infâmes.
Voilà ce que je dis, moi, l'aigle pour de bon.

Le fourbe Gaïnas et le louche Bourbon
N'ont trahi que des rois dans leur noirceur profonde,
Mais vous, vous trahissez la liberté du monde ;
Votre fanfare sort du charnier, vos tambours
Sont pleins du cri des morts dénonçant les Habsbourgs ;
Et, lorsque vous croyez chanter dans la trompette,
Ce chant joyeux, la tombe en sanglot le répète.
Forçant Mantoue, à Pesth aidant le coutelas,
Bucquoy, Mozellani, Londorone, Galas,
Sont vos chefs ; vous avez, reîtres, fait une espèce
De hauts faits et d'exploits dont la fange est épaisse ;
A Bergame, à Pavie, à Crème, à Guastalla,
Vous témoins, vous présents, vous mettant le holà,
A la sainte Italie on lisait sa sentence ;
On promenait de rue en rue une potence,
Et vous, vous escortiez la charrette ; et ceci
Ne vous quittera plus, et sans fin ni merci
Ce souvenir vous suit, étant de la nuit noire ;
O malheureux ! vos noms traverseront l'histoire
A jamais balafrés par l'ombre qui tombait
Sur vos drapeaux des bras difformes du gibet.

Deuil sans fond ! c'est l'honneur de leur pays qu'ils tuent ;
En se prostituant, c'est moi qu'ils prostituent ;
Nos vieux pins ont fourni leurs piques dont l'acier
Apporte dans l'égout le reflet du glacier ;
Ils traînent avec eux la Suisse, quoi qu'on dise ;
Et les pâles aïeux sont dans leur bâtardise ;
Nos héros sont mêlés à leurs rangs, nos grands noms
Sont de leurs lâchetés parents et compagnons,
De sorte que, dans l'ombre où César supplicie

Le Salzbourg, la Hongrie aux fers, la Dalmatie,
Quand Fritz jette au bûcher le Tyrol prisonnier,
Quand Jean lie au poteau l'Alsace, quand Reynier
Bat de verges Crémone échevelée et nue,
Quand Rodolphe après Jean et Reynier continue,
Quand Mathias livre Ancône au sabre du uhlan,
Quand Albrecht Dent-de-fer exécute Milan,
Autour des nations qui râlent sur la claie,
Furst, et Guillaume Tell, et Melchthal font la haie !

Est-ce qu'ils oseront rentrer sur nos hauteurs,
Ces anciens laboureurs et ces anciens pasteurs
Que l'Autriche aujourd'hui caserne dans ses bouges ?
Est-ce qu'ils reviendront avec leurs habits rouges,
Portant sur leur front morne et dans leur œil fatal
La domesticité monstrueuse du mal !
S'ils osent revenir, si, pour faveur dernière,
L'Autriche leur permet d'emporter sa bannière,
S'ils rentrent dans nos monts avec cet étendard
Dont l'ombre fait d'un homme et d'un pâtre un soudard,
Oh ! quelle auge de porcs, quelle cuve de fange,
Quelle étable inouïe, épouvantable, étrange,
Femmes, essuierez-vous avec ce drapeau-là ?
Jamais dans plus de nuit un peuple ne croula.
Désespoir ! désespoir de voir les Alpes sombres,
Honteuses, projeter leurs gigantesques ombres
Jusque dans l'antichambre infâme des tyrans !
Cieux profonds, purs azurs sacrés et fulgurants,
Laissez-moi m'en aller dans vos gouffres sublimes !
Que je perde de vue, au fond des clairs abîmes,
La terre, et l'homme, acteur féroce ou vil témoin !

O sombre immensité, laisse-moi fuir si loin
Que je voie, à travers tes prodigieux voiles,
Décroître le soleil et grandir les étoiles ! »

*

Aigle, ne t'en va pas ; reste aux Alpes uni,
Et reprends confiance, au seuil de l'infini,
Aigle, dans la candeur des neiges éternelles ;
Ne t'en va pas ; et laisse en tes glauques prunelles
Les foudres apaisés redevenir rayons ;
Penchons-nous, moins amers, sur ce que nous voyons ;
La faute est sur les temps et n'est pas sur les hommes.

Un flamboiement sinistre emporte les Sodomes,
Tout est dit. Mais la Suisse au-dessus de l'affront
Gardera l'auréole altière de son front ;
Car c'est la roche avec de la bonté pétrie,
C'est la grande montagne et la grande patrie,
C'est la terre sereine assise près du ciel ;
C'est elle qui, gardant pour les pâtres le miel,
Fit connaître l'abeille aux rois par les piqûres ;
C'est elle qui, parmi les nations obscures,
La première alluma sa lampe dans la nuit ;
Le cri de délivrance est fait avec son bruit ;
Le mot Liberté semble une voix naturelle
De ses prés sous l'azur, de ses lacs sous la grêle,
Et tout dans ses monts, l'air, la terre, l'eau, le feu.
Le dit avec l'accent dont le prononce Dieu !
Au-dessus des palais de tous les rois ensemble,

La pauvre vieille Suisse, où le rameau seul tremble,
Tranquille, élèvera toujours sur l'horizon
Les pignons effrayants de sa haute maison.
Rien ne ternit ces pics que la tempête lave,
Volcans de neige ayant la lumière pour lave,
Qui versent sur l'Europe un long ruissellement
De courage, de foi, d'honneur, de dévouement,
Et semblent sur la terre une chaîne d'exemples ;
Toujours ces monts auront des figures de temples.
Qu'est-ce qu'un peu de fange humaine jaillissant
Vers ces sublimités d'où la clarté descend ?
Ces pics sont la ruine énorme des vieux âges
Où les hommes vivaient bons, aimants, simples, sages ;
Débris du chaste éden par la paix habité,
Ils sont beaux ; de l'aurore et de la vérité
Ils sont la colossale et splendide masure ;
Où tombe le flocon que fait l'éclaboussure ?
Qu'importe un jour de deuil quand, sous l'œil éternel,
Ce que noircit la terre est blanchi par le ciel ?

L'homme s'est vendu. Soit. A-t-on dans le louage
Compris le lac, le bois, la ronce, le nuage ?
La nature revient, germe, fleurit, dissout,
Féconde, croît, décroît, rit, passe, efface tout.
La Suisse est toujours là, libre. Prend-on au piège
Le précipice, l'ombre et la bise et la neige ?
Signe-t-on des marchés dans lesquels il soit dit
Que l'Orteler s'enrôle et devient un bandit ?
Quel poing cyclopéen, dites, ô roches noires,
Pourra briser la dent de Morcle en vos mâchoires ?
Quel assembleur de bœufs pourra forger un joug

Qui du pic de Glaris aille au piton de Zoug ?
C'est naturellement que les monts sont fidèles
Et purs, ayant la forme âpre des citadelles,
Ayant reçu de Dieu des créneaux où le soir
L'homme peut, d'embrasure en embrasure, voir
Étinceler les fers de lance des étoiles.
Est-il une araignée, aigle, qui dans ses toiles
Puisse prendre la trombe et la rafale et toi ?
Quel chef recrutera le Salève ? à quel roi
Le Mythen dira-t-il : Sire, je vais descendre !
Qu'après avoir dompté l'Athos, quelque Alexandre,
Sorte de héros monstre aux cornes de taureau,
Aille donc relever sa robe à la Jungfrau !
Comme la vierge, ayant l'ouragan sur l'épaule,
Crachera l'avalanche à la face du drôle !

Aigle, ne maudis pas, au nom des clairs torrents,
Les tristes hommes, fous, aveugles, ignorants.
Puis, est-ce pour jamais qu'on embauche les hommes ?
Non, non. Les Alpes sont plus fortes que les Romes ;
Le pays tire à lui l'humble pâtre pleurant ;
Et si César l'a pris, le Mont Blanc le reprend.

Non, rien n'est mort ici. Tout grandit, et s'en vante.
L'Helvétie est sacrée, et la Suisse est vivante ;
Ces monts sont des héros et des religieux ;
Cette nappe de neige aux plis prodigieux
D'où jaillit, lorsqu'en mai la tiède brise ondoie,
Toute une floraison folle d'air et de joie,
Et d'où sortent des lacs et des flots murmurants,
N'est le linceul de rien, excepté des tyrans.

Gloire aux monts ! leur front brille et la nuit se dissipe ;
C'est plus que le matin qui luit ; c'est un principe !
Ces mystérieux jours blanchissant les hauteurs,
Qu'on prend pour des rayons, sont des libérateurs ;
Toujours aux fiers sommets ces aubes sont données :
Aux Alpes Stauffacher, Pélage aux Pyrénées !

La Suisse dans l'histoire aura le dernier mot
Puisqu'elle est deux fois grande, étant pauvre, et là-haut ;
Puisqu'elle a sa montagne et qu'elle a sa cabane.
La houlette de Schwitz qu'une vierge enrubanne,
Fière, et, quand il le faut, se hérissant de clous,
Chasse les rois ainsi qu'elle chasse les loups.
Gloire au chaste pays que le Léman arrose !
A l'ombre de Melchthal, à l'ombre du Mont Rose,
La Suisse trait sa vache et vit paisiblement.
Sa blanche liberté s'adosse au firmament.

Le soleil, quand il vient dorer une chaumière,
Fait que le toit de paille est un toit de lumière ;
Telle est la Suisse, ayant l'honneur dans ses prés verts,
Et de son indigence éclairant l'univers.
Tant que les nations garderont leurs frontières,
La Suisse éclatera parmi les plus altières ;
Quand les peuples riront et s'embrasseront tous,
La Suisse sera douce au milieu des plus doux.

Suisse ! à l'heure où l'Europe enfin marchera seule,
Tu verras accourir vers toi, sévère aïeule,
La jeune Humanité sous son chapeau de fleurs ;
Tes hommes bons seront chers aux hommes meilleurs ;

Les fléaux disparus, faux dieu, faux roi, faux prêtre,
Laisseront le front blanc de la paix apparaître ;
Et les peuples viendront en foule te bénir,
Quand la guerre mourra, quand, devant l'avenir,
On verra, dans l'horreur des tourbillons funèbres,
Se hâter pêle-mêle au milieu des ténèbres,
Comme d'affreux oiseaux heurtant leurs ailerons,
Une fuite effrénée et noire de clairons !

En attendant, la Suisse a dit au monde : Espère !
Elle a de la vieille hydre effrayé le repaire ;
Ce qu'elle a fait jadis pour les siècles est fait ;
La façon dont la Suisse à Sempach triomphait
Reste la grande audace et la grande manière
D'attaquer une bête au fond de sa tanière.
Tous ses nuages, blancs ou noirs, sont des drapeaux.
L'exemple, c'est le fait dans sa gloire, au repos,
Qui charge lentement les cœurs et recommence ;
Melchthal, grave et penché sur le monde, ensemence.

Un jour, à Bâle, Albrecht, l'empereur triomphant,
Vit une jeune mère auprès d'un jeune enfant ;
La mère était charmante ; elle semblait encore,
Comme l'enfant, sortie à peine de l'aurore ;
L'empereur écouta de près leurs doux ébats,
Et la mère disait à son enfant tout bas :
« Fils, quand tu seras grand, meurs pour la bonne cause. »
Oh ! rien ne flétrira cette feuille de rose !
Toujours le despotisme en sentira le pli ;
Toujours les mains prêtant le serment du Grutli
Apparaîtront en rêve au peuple en léthargie ;

Toujours les oppresseurs auront, dans leur orgie,
Sur la lividité de leur face l'effroi
Du tocsin qu'Unterwald cache dans son beffroi.
Tant que les nations au joug seront nouées,
Tant que l'aigle à deux becs sera dans les nuées,
Tant que dans le brouillard des montagnes l'éclair
Ébauchera le spectre insolent de Gessler,
On verra Tell songer dans quelque coin terrible ;
Et les iniquités, la violence horrible,
La fraude, le pouvoir du vainqueur meurtrier,
Cibles noires, craindront cet arbalétrier.
Assis à leur souper, car c'est leur crépuscule,
Et le jour qui pour nous monte, pour eux recule,
Les satrapes seront éblouissants à voir,
Raillant la conscience, insultant le devoir,
Riant dans les plats d'or et les coupes d'opales,
Joyeux ; mais par instants ils deviendront tout pâles,
Feront taire l'orchestre, et, la sueur au front,
Penchés, se parlant bas, tremblants, regarderont
S'Il n'est pas quelque part, là, derrière la table,
Calme, et serrant l'écrou de son arc redoutable.
Pourtant il se pourra qu'à de certains moments,
Dans les satiétés et les enivrements,
Ils se disent : « Les yeux n'ont plus rien de sévère ;
Guillaume Tell est mort. » Ils rempliront leur verre,
Et le monde comme eux oubliera. Tout à coup,
A travers les fléaux et les crimes debout,
Et l'ombre, et l'esclavage, et les hontes sans nombre,
On entendra siffler la grande flèche sombre.

Oui, c'est là la foi sainte, et, quand nous étouffons,

Dieu nous fait respirer par ces pensers profonds.
Au-dessus des tyrans l'histoire est abondante
En spectres que du doigt Tacite montre à Dante ;
Tous ces fantômes sont la liberté planant,
Et toujours prête à dire aux hommes : Maintenant !
Et, depuis Padrona Kalil aux jambes nues
Jusqu'à Franklin ôtant le tonnerre des nues,
Depuis Léonidas jusqu'à Kosciuszko,
Le cri des uns du cri des autres est l'écho.
Oui, sur vos actions, de tant de deuil mêlées,
Multipliez les plis des pourpres étoilées,
Ayez pour vous l'oracle, et Delphe avec Endor,
Maîtres ; riez, le front coiffé du laurier d'or,
Aux pieds de la fortune infâme et colossale ;
Tout à coup Botzaris entrera dans la salle,
Byron se dressera, le poëte héros,
Tzavellas, indigné du succès des bourreaux,
Soufflettera le groupe effaré des victoires ;
Et l'on verra surgir au-dessus de vos gloires
L'effrayant avoyer Gundoldingen, cassant
Sur César le sapin des Alpes teint de sang !

31 janvier-6 février 1859.

XXXII

INFERI

On est dans l'invisible, on est dans l'impalpable.
Ici tout, jusqu'à l'air qu'on respire, est coupable,
Et l'eau qui pleure est un remords ;
Sous on ne sait quelle ombre, on ne sait quelles formes
Flottent, et l'on voit, tels que des songes énormes,
Passer d'affreux univers morts !

Suivis de loin d'un œil fixe qui les regarde,
Tristement éclairés dans leur fuite hagarde
Par d'horribles astres hiboux,
Charriant prêtre et roi, prince, esclave, ministre,
Traînant dans leurs agrès l'éternité sinistre
Qui porte l'ombre à ses deux bouts ;

Agitant des linceuls et secouant des chaînes,
Pleins de vers, fourmillant de monstres, noirs de haines,
Demandant au gouffre un flambeau,
En proie aux vents soufflant d'une bouche insensée,
Mondes spectres qui font hésiter la pensée
Entre le bagne et le tombeau ;

Ils vont ! les uns chantant ainsi que des Sodomes ;
Les autres, visions, créations fantômes,
Sans palpitation, sans bruit ;
Et derrière eux, chargés des maux que nous subîmes,
Ils ont pour les pousser d'abîmes en abîmes
Toute la fureur de la nuit !

Ils vont ! l'espace est morne et sourd ; leurs envergures
Font dans l'affreux brouillard de lugubres figures.
Pas d'ancres et pas d'avirons.
L'hiver les bat, la grêle aux flots pressés les crible,
Et la pluie effarée à la crinière horrible
Tord les nuages sur leurs fronts.

Chiourmes de la mort, égouts, fosses communes !
On les voit vaguement comme de sombres lunes.
Rien n'arrête leur vol hideux.
Au-dessus d'eux la brume et l'horreur se répandent,
La profondeur les hait ; les précipices pendent
Dans les gouffres au-dessous d'eux.

Ils traversent, allant où l'ouragan les lance,
Tantôt une tempête, et tantôt un silence ;
L'univers vivant et profond
Ne les aperçoit pas dans les brouillards sans bornes ;
Ils passent dans la nuit comme des faces mornes
Qui paraissent et qui s'en vont.

Ces globes, qu'en prisons, Seigneur, vous transformâtes,
Ces planètes pontons, ces mondes casemates,
Flottes noires du châtiment,
Errent, et sur les flots tortueux et funèbres
Leurs mâts de nuit, portant des voiles de ténèbres,
Frissonnent éternellement.

Des tourbillons ayant des formes de furies
Les poursuivent ; les pleurs, sources jamais taries,
Les angoisses et les effrois,
Le désespoir, l'ennui, la démence, le crime,

Vident sur ces passants monstrueux de l'abîme
Toutes leurs urnes à la fois.

Là sont tous les punis et tous les misérables ;
Rongés par leurs passés, ulcères incurables,
La face aux trous de leurs cachots,
Criant : où sommes-nous ? d'une voix éperdue,
Et distinguant parfois, sous eux, dans l'étendue,
Des monts, pustules du chaos.

Là Caïus pleure, Achab frémit, Commode rêve,
Borgia rit ; les vers de terre armés du glaive,
Les roseaux qui disaient : je veux !
Sont là ; les Pharaons et les Sardanapales
S'y courbent ; le vent souffle ; au fond, des larves pâles
Penchent leurs sinistres cheveux.

Là sont les trahisseurs mêlés aux parricides,
Tous les despotes fous redevenus lucides,
L'homme loup et l'homme renard ;
Leur bagne par moment fait le bruit d'une claie ;
Le ciel leur apparaît comme une immense plaie
Où chacun d'eux voit son poignard.

L'ombre est un miroir sombre où leurs forfaits se montrent,
Leur remords est debout dans tout ce qu'ils rencontrent ;
Partout, dans le morne chemin,
Chacun d'eux voit son crime, et le reste est chimère ;
Le même spectre fait dire à Néron : ma mère !
Et crier : mon frère ! à Caïn.

Plus bas encor s'en vont, dans l'ombre expiatoire,
Des mondes dont la mort même ignore l'histoire,
Où le mal tord ses derniers nœuds,

Cieux où toute lueur expire évanouie,
A qui, dans la noirceur de leur brume inouïe,
Tibère apparaît lumineux.

Quelques-uns ont été des édens et des astres.
Et l'on voit maintenant, tout chargés de désastres,
Rouler, éteints, désespérés,
L'un semant dans l'espace une effroyable graine,
L'autre traînant sa lèpre et l'autre sa gangrène,
Ces noirs soleils pestiférés !

Et squelettes sans tête et crânes sans vertèbres,
Mages étudiant de lugubres algèbres,
Tous les maux par Satan rêvés,
Vices, hydres, dragons, sont là ; l'horreur sanglote ;
Ils passent ; à l'avant, le néant, leur pilote,
Regarde avec ses yeux crevés.

Où vont-ils ? La nuit s'ouvre et sur eux se referme.
Le ciel, quoiqu'il soit l'ombre où la clémence germe,
Ignore le gouffre puni ;
Et nul ne sait combien de millions d'années
Doivent errer, traînant les larves forcenées,
Ces lazarets de l'infini.

Oh ! quel effroi sur terre, et même au fond des tombes
Quel frisson, si, parmi les foudres et les trombes,
Aux lueurs des astres fuyants,
Nous voyions, dans la nuit où le sort nous écroue,
Surgir subitement l'épouvantable proue
D'un de ces mondes effrayants !

11 juin 1854.

XXXIII

LE CERCLE DES TYRANS

I

LIBERTÉ !

De quel droit mettez-vous des oiseaux dans des cages ?

De quel droit ôtez-vous ces chanteurs aux bocages,
Aux sources, à l'aurore, à la nuée, aux vents ?
De quel droit volez-vous la vie à ces vivants ?
Homme, crois-tu que Dieu, ce père, fasse naître
L'aile pour l'accrocher au clou de ta fenêtre ?
Ne peux-tu vivre heureux et content sans cela ?
Qu'est-ce qu'ils ont donc fait tous ces innocents-là
Pour être au bagne avec leur nid et leur femelle ?

Qui sait comment leur sort à notre sort se mêle ?
Qui sait si le verdier qu'on dérobe aux rameaux,
Qui sait si le malheur qu'on fait aux animaux,
Et si la servitude inutile des bêtes
Ne se résolvent pas en Nérons sur nos têtes ?
Qui sait si le carcan ne sort pas des licous ?
Oh ! de nos actions qui sait les contre-coups,
Et quels noirs croisements ont au fond du mystère
Tant de choses qu'on fait en riant sur la terre ?
Quand vous cadenassez sous un réseau de fer

Tous ces buveurs d'azur faits pour s'enivrer d'air,
Tous ces nageurs charmants de la lumière bleue,
Chardonneret, pinson, moineau franc, hochequeue,
Croyez-vous que le bec sanglant des passereaux
Ne touche pas à l'homme en heurtant ces barreaux ?
Prenez garde à la sombre équité. Prenez garde !
Partout où pleure et crie un captif, Dieu regarde.
Ne comprenez-vous pas que vous êtes méchants ?
A tous ces enfermés donnez la clef des champs !
Aux champs les rossignols, aux champs les hirondelles!
Les âmes expieront tout ce qu'on fait aux ailes.
La balance invisible a deux plateaux obscurs.
Prenez garde aux cachots dont vous ornez vos murs !
Du treillage aux fils d'or naissent les noires grilles ;
La volière sinistre est mère des bastilles.
Respect aux doux passants des airs, des prés, des eaux !
Toute la liberté qu'on prend à des oiseaux
Le destin juste et dur la reprend à des hommes.
Nous avons des tyrans parce que nous en sommes.
Tu veux être libre, homme ? et de quel droit, ayant
Chez toi le détenu, ce témoin effrayant ?
Ce qu'on croit sans défense est défendu par l'ombre.
Toute l'immensité sur ce pauvre oiseau sombre
Se penche, et te dévoue à l'expiation.
Je t'admire, oppresseur, criant : oppression !
Le sort te tient pendant que ta démence brave
Ce forçat qui sur toi jette une ombre d'esclave ;
Et la cage qui pend au seuil de ta maison
Vit, chante, et fait sortir de terre la prison.

12 mai 1856.

II

Archiloque l'atteste, Athènes l'entendit,
Un jour un magistrat devint terrible, et dit :
« Je m'en vais, je cherche un refuge,
L'Aréopage pèse à faux poids. Temps d'effroi !
Voilez-vous, cieux ! on voit le droit hors de la loi
Et la justice hors du juge ! »

Cicéron était là quand un centurion
Brisa son glaive et dit à César : « Histrion,
Je connais ta pensée intime ;
L'armée après toi marche avec ses généraux ;
Pas moi. Je ne suis pas l'espèce de héros
Qu'il te faut pour commettre un crime. »

O noir Machiavel, génie et paria,
Tu t'en souviens, un jour un apôtre cria :
« C'est trop ! le pape trompe l'homme.
Horreur ! Satan et lui mettent le même anneau.
Jérusalem, ils font dévorer ton agneau
Par la vieille louve de Rome ! »

La conscience humaine est engloutie au fond
D'un océan de honte où tout rampe et se fond,
Mer sombre et sans route frayée ;
Ce gouffre écume et roule, et l'on voit par moment
Reparaître au milieu des flots confusément
Le cadavre de la noyée.

9 juin 1870.

III

Qu'est-ce que ce cercueil déposé sur deux chaises ?
C'est Charles premier, roi. Les communes anglaises
Ont fait ce monument de justice. Et quel est
Cet homme à l'œil sévère, au rude gantelet,
Qui s'avance pensif vers la bière hagarde,
Soulève le couvercle effrayant, et regarde ?
C'est Cromwell. Il fut grand ; tout devant lui trembla.
Soit ; nous ne voulons plus de ces spectacles-là.
C'est grand dans le passé ; c'est mauvais dans notre âge.
Quoiqu'un reste de nuit nous souille et nous outrage,
Désormais, ô vivants, nous avons fait ce pas,
Il faut aux nations un sauveur qui n'ait pas
De curiosité pour les têtes coupées ;
Nous rejetons la hache au tas noir des épées ;
Nous l'abhorrons ; il faut aux hommes maintenant
Un libérateur pur, apaisé, rayonnant,
Qui ne soit point vampire en même temps qu'archange,
Et qui n'ait pas au front, en tirant de la fange
Les peuples de misère et d'opprobre couverts,
La sinistre lueur des cercueils entr'ouverts.

19 avril 1870.

IV

Je marchais au hasard, devant moi, n'importe où ;
Et je ne sais pourquoi je songeais à Coustou
Dont la blanche bergère, au seuil des Tuileries,
Faite pour tant d'amour, a vu tant de furies.

Que de crimes commis dans ce palais ! hélas !

Les sculpteurs font voler marbre et pierre en éclats,
Et font sortir des blocs dieux et déesses nues
Qui peuplent des jardins les longues avenues.
O fantômes sacrés ! ô spectres radieux !
Leur front serein contemple et la terre et les cieux ;
Le temps n'altère pas leurs traits indélébiles ;
Ils ont cet air profond des choses immobiles ;
Ils ont la nudité, le calme et la beauté ;
La nature en secret sent leur divinité ;
Les pleurs mystérieux de l'aube les arrosent.
Et je ne comprends pas comment les hommes osent,
Eux dont l'esprit n'a rien que d'obscures lueurs,
Montrer leur cœur difforme à ces marbres rêveurs.

22 juillet 1847.

V

UN VOLEUR A UN ROI

Vous êtes, sous le ciel par moments obscurci,
Un ambitieux, sire, et j'en suis un aussi ;
Roi, nous avons, car l'homme est diversement ivre,
Le même but tous deux, c'est d'avoir de quoi vivre ;
Il nous faut pour cela, suis-je sage ? es-tu fou ?
A toi, prince, un royaume, à moi penseur, un sou.
Tout l'homme est le même homme et fait la même chose.
Roi, la bonté de l'Être inconnu se compose
De la dispersion de tout dans l'infini ;
Nul n'est déshérité, personne n'est banni ;
Et les vents, car telle est l'immensité des souffles,
Jettent aux rois l'empire et l'obole aux maroufles.
Nous voulons tous les deux, à tout prix, n'importe où,
Toi grossir ton royaume et moi gagner mon sou ;
Et dans notre sagesse et dans notre démence,
Roi, nous sommes aidés par le hasard immense.
Seulement je vaux plus que toi. Daigne écouter.

Nous sommes tous deux fils, toi qu'il faut redouter,
De l'étrangère, et moi de la bohémienne ;
Roi, que ta majesté fasse pendre la mienne,
Cela ne prouve pas qu'en notre désaccord
La tienne ait raison, sire, et que la mienne ait tort.
Je suis né, laisse-moi te raconter ce conte,
Pour avoir faim toujours et n'avoir jamais honte.

Car ce n'est pas honteux de manger. Rien n'est vrai
Que la faim ; et l'enfer, dont l'homme fait l'essai,
C'est l'éternel refus du pain fuyant les bouches ;
Et c'est pourquoi je rôde au fond des bois farouches.
Je ne suis pas méchant, moi qui parle ; je veux,
Sans ôter aux mortels un seul de leurs cheveux,
Leur retirer un peu des choses superflues
Et pesantes qui font leurs bourses trop joufflues.
Je dépense à cela beaucoup de talent. Roi.
Je ne verse jamais le sang. Écoute-moi,
Médite si tu veux, et, si tu peux, digère,
Mais comprends-moi. Je hais le mal qui s'exagère ;
Tuer, c'est de l'orgueil. Casser un bourgeois, fi !
A quoi bon ? L'assassin est un larron bouffi.
Roi, je suis un aimant mystérieux qui passe
Et qui, par sa douceur éparse dans l'espace,
Attire, sans vacarme et sans brutalité,
Et fait venir à lui de bonne volonté
Les farthings endormis dans les poches des hommes.
Je m'annexe les sous sans mépriser les sommes ;
Mais les bons sacs bien lourds, c'est rare ; il me suffit
D'un denier ; et souvent je n'ai pour tout profit
De mes subtils travaux, dignes de vos estimes,
Messieurs les empereurs et rois, que cinq centimes ;
Je m'en contente, étant aux hommes indulgent.
Je tâche de coûter au peuple peu d'argent,
Mais de manger. Avoir un trou, m'en faire un Louvre ;
Guetter l'homme qui passe ou le volet qui s'ouvre ;
Attendre qu'un marchand sous les brises du soir
Rêve, et laisse bâiller le tiroir du comptoir,
Vite y fourrer, avec une agilité d'ange,

Ma patte, et n'être vu dans ce mystère étrange
Que des astres pensifs au fond du ciel profond ;
Épier la minute où les belles défont
Leur jarretière afin de leur chiper leur montre ;
Des sous avec ma griffe opérer la rencontre ;
Ajouter pour rallonge au destin mes dix doigts ;
Dire à Dieu : Tu sais bien, au fond, que tu me dois,
Donc ne te fâche pas ! telle est ma vie, altesse.
Vous avez la grandeur, moi j'ai la petitesse ;
Mais devant le soleil, ce prodige flagrant,
L'infiniment petit vaut l'infiniment grand.
Vaut mieux. Je ne prends pas au sérieux l'étoffe
Qui m'habille, moi ver de terre et philosophe ;
Jouer la comédie est le faible de Dieu ;
Il ne s'irrite pas, mais il se moque un peu ;
C'est un poëte ; et l'homme est sa marionnette.
La naissance et la mort sont deux coups de sonnette,
L'un à l'entrée, et l'autre au départ du pantin ;
Je ris avec le vieux machiniste Destin.
Tout est décor. Au fond la réalité manque.
Tout est fardé, le roi comme le saltimbanque ;
Jocrisse, Hamlet. Sachez ceci, mortels tremblants,
Avec du calicot qui fait de grands plis blancs,
Avec de la farine et du blanc de céruse,
On est en scène un spectre, ou bien Pierrot. Ma ruse,
A moi, qui suis un être infinitésimal,
C'est de ne vraiment faire aux hommes aucun mal,
Et de vivre pourtant. Fais ça, je t'en défie.

Roi, ce n'est pas de trop cette philosophie ;
Je poursuis.

Je prétends que je vaux mieux que toi,
Que tous ; et je le prouve, à toi foule, à vous roi.

J'ai remarqué que l'homme, infirme et pâle ébauche,
N'a rien que la main droite, et tout au plus la gauche,
Ce qui fait que toi, prince, homme, auguste animal,
Tu portes bien la force et la justice mal ;
Alors j'ai médité, voulant dépasser l'homme ;
Et, sûr de mon bon droit, mais d'emphase économe,
Bienveillant, point hâbleur, discret sous le ciel bleu,
Réparateur obscur des lacunes de Dieu,
A force de songer et de vouloir, à force
De sonder toute chose au delà de l'écorce,
Prince, et d'étudier à fond le cœur humain,
J'ai fini par avoir une troisième main.
Celle qu'on ne voit pas. La bonne. Tel est, sire,
Mon art. Le résultat, voleur. Masque de cire,
Fantôme, ombre, poussière et cendre, majesté,
As-tu compris ? O rois, vous êtes un côté ;
Je suis l'autre. Je suis l'homme d'esprit ; le maître
Du crépuscule obscur, du risque, du peut-être,
Du néant, du passant, du souffle aérien ;
Je possède ce tout que vous appelez rien ;
Je combine le vent avec la destinée ;
Et j'existe. Mon âme est vers l'azur tournée.
Et, songeant qu'après tout, dans ce monde gueusard,
Je suis un becqueteur paisible du hasard,
Que mes dents ne sont pas des dents inexorables,
Que je ne répands point le sang des misérables
Comme un juge, comme un bourreau, comme un soldat,
Songeant que de zéro je suis le candidat,

Que mon ambition, sans haine et sans durée,
Plane sur les humains d'une aile modérée
Et s'arrête à l'endroit où s'achève ma faim,
Et que je ne fais rien que ce que font enfin
Les gais oiseaux du ciel sous l'orme et sous l'érable,
Pour n'être point méchant je me sens vénérable.
Oui, je suis un mortel doué de facultés
Que n'ont pas bien des rois dans le marbre sculptés ;
Un baïoque, métal inerte, simple cuivre,
S'il me sent là, devient vivant, cherche à me suivre,
Et la monnaie en moi voit son Pygmalion ;
Et les sous des bourgeois qui, sans rébellion,
Sans bruit, reconnaissant un chef à mon approche,
Les quittent pour venir tendrement dans ma poche,
Représentent, seigneur, de ma part tant de soins,
Tant d'adresse, un si beau scrupule en mes besoins,
Et tant de glissements d'anguille et de couleuvre,
Qu'ils sont chez eux des sous et chez moi des chefs-d'œuvre.
Ah ! quel art que le mien ! Mon collaborateur,
Dieu, qui met le possible, ô prince, à ma hauteur,
Sait tout ce qu'il me faut de calcul, d'industrie,
D'héroïsme, d'aplomb, de haute rêverie,
De sourires au sort bourru, de doux regards
A la fortune, fille aimable aux yeux hagards,
De patience auguste et d'étude acharnée,
Et de travaux, pour faire, au bout d'une journée
De pas errants, d'essais puissants, d'efforts hardis,
Changer de maître à deux ou trois maravédis !

Mais toi, quelle est ta peine ? aucune ; et ton mérite ?
Nul. On croit être grand, quoi ! parce qu'on hérite !

Ton père t'a laissé le monde en s'en allant.
Être né, quel effort ! avoir faim, quel talent !
Téter sa mère, et puis manger un peuple ! O prince !
Ton appétit est gros, mais ton génie est mince.
Un beau jour, sous ta pourpre et sous ton cordon bleu,
Trouvant qu'avoir un peuple à toi seul, c'est trop peu,
Tu jettes un regard de douce convoitise
Sur un empire ainsi qu'un bouc sur un cytise,
Tu dis : Si j'empochais le peuple d'à côté ?
Alors, de force, aidé dans ta férocité
Par le prêtre qui fouille au fond du ciel, dévisse
La foudre, et met le Dieu de l'ombre à ton service,
De ton flamboiement noir toi-même t'aveuglant,
Tu saisis, glorieux, sacré, béni, sanglant,
N'importe quel pays qui soit à ta portée ;
Toute la terre tremble et crie épouvantée ;
Toi, tu viens dévorer, tu fais ce qu'on t'apprit ;
Tu ne te mets en frais d'aucun effort d'esprit ;
Tu fais assassiner tout avec nonchalance,
A coups d'obus, à coups de sabre, à coups de lance.
C'est simple. Eh bien, tu viens prendre une nation,
Voilà tout. N'es-tu pas l'extermination,
Le droit divin, l'élu qu'un fakir, un flamine,
Un bonze, a frotté d'huile et mis dans de l'hermine !
Va, prends. Les hommes sont ta chose. Alors, cités,
Fleuves, monts, bois tremblants d'un vent sombre agités,
Les plaines, les hameaux, tant pis s'ils sont en flammes,
Les berceaux, les foyers sacrés, l'honneur des femmes,
Tu mets sur tout cela tes ongles monstrueux ;
Et l'église te brûle un encens tortueux,
Et le doux te deum éclaire avec ses cierges

Le meurtre des enfants et le viol des vierges ;
Et tout ce qui n'est pas gisant, est à genoux.

Moi, pendant ce temps-là je rôde, calme et doux.

Telle est notre nuance, ô le meilleur des princes,
Je conquiers des liards, tu voles des provinces.

Paris. — 3 juillet 1874.

VI

LES MANGEURS

Ils ont des surnoms, Juste, Auguste, Grand, Petit,
Bien-Aimé, Sage, et tous ont beaucoup d'appétit.
Qui sont-ils ? Ils sont ceux qui nous mangent. La vie
Des hommes, notre vie à tous, leur est servie.
Ils nous mangent. Quel est leur droit ? Le droit divin.

Ils vivent. Tout le reste est inutile et vain,
Le vent après le vent, le nombre après le nombre
Passe, et le genre humain n'est qu'une fuite d'ombre.

Est-ce qu'ils ont pour voix la foudre ? Ils ont la voix
Que vous avez. Sont-ils malades ? Quelquefois.
Sont-ils forts ? Comme vous. Beaux ? Comme vous. Leur âme ?
Vous ressemble. Et de qui sont-ils nés ? D'une femme.
Ils ont, pour vous dompter et vous accabler tous,
Des châteaux, des donjons. Bâtis par qui ? Par vous.
Et quelle est leur grandeur ? A peu près votre taille.
Ils ont une servante affreuse, la bataille ;
Ils ont un noir valet qu'on nomme l'échafaud.
Ils ont pour fonction de n'avoir nul défaut,
D'être pour les passants chefs, souverains et maîtres,
Pour la femme aux seins nus sultans, dieux pour les prêtres.
Par ces êtres, élus du destin hasardeux,
La suprême parole est dite, et chacun d'eux

Pèse plus à lui seul qu'un monde et qu'une foule ;
Il écrit : ma raison, sur le canon qui roule.
Et quels sont leurs cerveaux ? Étroits. Leurs volontés ?
Énormes. Quelles sont leurs œuvres ? Écoutez.

Celui-ci, que la croix du vieil Ivan protège,
A le bonheur d'avoir un sépulcre de neige
Assez grand pour y mettre un peuple tout entier ;
Il y met la Pologne ; il faut bien châtier
Ce peuple puisqu'il ose exister. Cette reine
Fut jeune, belle, heureuse, ignorante, sereine,
Et n'a jamais fait grâce, et tout son alphabet,
Hélas, commence au trône et finit au gibet.
Celui-ci parle au nom du martyr qu'on adore ;
Sous la sublime croix qu'un reflet du ciel dore,
Cet homme, plein d'un sombre et périlleux pouvoir,
Prie et songe, et n'est pas épouvanté de voir
Son crucifix jeter l'ombre des guillotines.
Cet autre, torche au poing, dans les cités mutines
Se rue, et brûle et pille, et d'Irun à Cadix
Règne, et fait fusiller un prisonnier sur dix,
Et dit : Je n'en fais pas fusiller davantage,
Étant civilisé ; puis il reprend : Le Tage
Et l'Èbre feront voir que le maître est présent ;
Peuples, je veux qu'on dise en voyant tant de sang
Et tant de morts passer que c'est le roi qui passe !
Cet autre est un césar de l'espèce rapace ;
Le laurier est chétif, mais le profit est grand,
Cela suffit ; il vient ; et que fait-il ? il prend ;
Il empoche ; quoi ? tout ; les sacs d'or qu'on lui compte,
Les provinces, les morts, Strasbourg, Metz, et la honte ;

Ce que fit Metternich est refait par Bismarck.
Le père de cet autre a bombardé Saint-Marc
Et dans l'affreux Spielberg reconstruit la Bastille.
Cet autre à son visir a marié sa fille ;
Cette fille abusant de son droit à l'enfant,
Met au monde un garçon, ce que la loi défend ;
L'aïeul fait étrangler son petit-fils. Cet autre,
Jeune, dans les tripots et les femmes se vautre,
Puis il se dit : Je suis Bonaparte à peu près ;
Si je songeais au trône et si je m'empourprais ?
Il s'empourpre ; il devient sanglant. C'est un vrai prince.

Chez eux le plus puissant est souvent le plus mince ;
Ils ont le cœur des rocs et la dent des lions ;
Ils sont ivres d'encens, d'effroi, de millions,
De volupté, d'horreur, et leur splendeur est noire.
S'ils ont soif, il leur faut beaucoup de sang à boire ;
La guerre leur en verse ; il leur faut, s'ils ont faim,
Beaucoup de nations à dévorer.

Enfin,
Revanche ! les mangeurs sont mangés, ô mystère !

« Comme c'est bon les rois ! » disent les vers de terre.

Paris. — 17 juillet 1874.

VII

AUX ROIS

I

Est-ce que vous croyez que nous qui sommes là,
Nous que de tout son poids toujours l'ombre accabla,
Nous le noir genre humain farouche, nous la plèbe,
Nous, les forçats du sol, les captifs de la glèbe,
Nous qui, de lassitude expirants, n'avons droit
Qu'à la faim, à la soif, à l'indigence, au froid,
Qui, tués de travail, agonisons pour vivre,
Nous qu'à force d'horreur le destin sombre enivre,
Est-ce que vous croyez que nous vous aimons, vous !
Nous vassaux, vous les rois ! nous moutons, vous les loups !
Ah ! vraiment, ce serait curieux que des hommes
Hideux, désespérés, hagards comme nous sommes,
Nus sous leurs toits infects et leurs haillons crasseux,
Se prissent de tendresse et d'extase pour ceux
Qui les mangent, pour ceux dont leur chair est la proie,
Qui construisent avec leurs douleurs de la joie,
Et qui, repus, gorgés, triomphants, gais, charmants,
Bâtissent des palais avec leurs ossements !
Vous fourmillez sur nous ! vous pullulez horribles !
Ce serait un miracle à mettre dans les Bibles
Que nous vous bénissions pour être dévorants

A nos dépens ; qu'un peuple eût le goût des tyrans,
Qu'une nation fût de sa honte complice,
Que la suppliciée admirât le supplice
Comme une femme adore et baise son époux,
Et qu'un lion devînt amoureux de ses poux !
Vos vices, ô tyrans, ont pour lustre vos crimes ;
Quand les rois, débauchés, ivrognes, bas, infimes,
Se sentent dégradés et vils à tous les yeux,
Vite en guerre ! et voilà des hommes glorieux !
C'est avec notre sang que leur fange se lave.
Par vous l'homme est reptile et le peuple est esclave ;
C'est par vous, j'en atteste ici le bleu matin,
J'en atteste l'affreux mystère du destin
Qui pèse sur nous tous et qui nous environne,
Par vous, les porte-sceptre et les porte-couronne,
Par vous, les tout-puissants et les forts, c'est par vous
Que nous avons l'infâme écorchure aux genoux,
Que nous sommes abjects, sinistres, incurables,
Et que notre misère est faite, ô misérables !
Aussi, je vous le dis, rois, nous vous détestons !
Nous rampons dans la cave éternelle à tâtons,
Notre prunelle luit, nous sommes dans nos antres,
Maigres, pensifs, avec nos petits sous nos ventres,
Et nous songeons à vous, les rois et les barons,
Et nous vous exécrons et nous vous abhorrons !

Mais nous sommes pourtant façonnés de la sorte
Que demain, s'il advient, rois, que l'un de vous sorte
Tout à coup de la nuit avec un astre au front,
S'il est pour secourir son pays brave et prompt,
Ou s'il chante, toujours jeune et beau, malgré l'âge,

S'il est le roi David, s'il est le roi Pélage,
Nous sommes éblouis ! les oublis, les pardons,
Nous remplissent le cœur, et nous ne demandons
Rien à celui-là, rien ! Malgré notre souffrance,
S'il est grand par l'idée ou par la délivrance,
Nous l'aimons ! nous aimons sa lyre ! nous aimons
Son glaive flamboyant dans l'ombre sur les monts !
Nous pourrions lui garder rancune de vous autres ;
Mais non. Nous devenons ses soldats, ses apôtres,
Ses légions, son camp, sa tribu, ses amis.
Nous lui sommes acquis, nous lui sommes soumis,
Il peut faire de nous ce qu'il veut. Dans notre âme
Nous voyons nos cités et nos hameaux en flamme
Sauvés par ce vengeur qui chasse l'étranger ;
Ou nous sentons au fond de nos haines plonger
L'hymne de paix sorti d'une bouche divine ;
Notre cœur s'ouvre au chant sublime où l'on devine
Tout cet immense amour par qui le monde vit ;
Et nous suivons Pélage et nous suivons David !
Oui, pour que l'un de vous, bien qu'en nous tout réclame,
Fasse fondre l'hiver que nous avons dans l'âme,
Pour qu'un de nos tyrans devienne un de nos dieux,
Pour que nous, qui souffrons sous le ciel radieux,
Nous fils du désespoir et fils de la patrie,
Nous servions l'un de vous avec idolâtrie,
Une chose suffit, c'est qu'on lui voie au poing
Le fer que l'étranger insolent n'attend point,
Ou que sa grande voix verse au cœur l'harmonie ;
C'est qu'il soit un héros ou qu'il soit un génie !

Rois, nous ne sommes pas plus méchants que cela.

C'est pourtant vrai, toujours, quand un prince brilla,
Quand il eut un rayon quelconque sur la tête,
L'immense peuple altier, puissant, auguste, et bête,
S'est fait son serviteur, son chien, son courtisan.

Mais celui-ci, qu'est-il ? qu'a-t-il fait ? parlons-en.
Il est né. Bien. Non, mal. C'est mal naître qu'entendre
Tout petit vous parler avec une voix tendre
Ceux que l'homme connaît par leur rugissement ;
C'est mal naître, c'est naître épouvantablement
Qu'être dans son berceau léché d'une tigresse ;
Par sa croissance, hélas ! donner de l'allégresse
A l'hyène, et donner de la crainte à l'agneau,
C'est mal croître ; être fait de bronze, être un anneau
De la chaîne de rois que l'humanité traîne,
C'est triste ; et ce n'est point, certe, une aube sereine
Que celle qui voit naître un tyran ! Celui-ci,
Donc, mal né, vécut mal. Les gueux ont pour souci
De voler des liards, il vola des provinces.
Il a fait ce que font à peu près tous les princes ;
Il a mangé, dormi, bu, tué devant lui ;
Il a régné féroce au hasard de l'ennui ;
Il fut l'homme qui frappe, opprime, égorge, exile ;
Ce fut un scélérat, ce fut un imbécile.
J'en parle simplement comme on en doit parler.
La mort savait son nom et vient de l'appeler ;
Il est là. Le tombeau, c'est l'endroit difficile ;
Ce n'est point un cachot, ce n'est point un asile ;
C'est le lieu sombre où nul n'est plus en sûreté ;
Le rendez-vous du fourbe avec a vérité,
Le rendez-vous de l'homme avec la conscience.

C'est là que l'inconnu perd enfin patience.
Vous autres vous vivez ; mais l'âme, sans le corps,
Est nue et tremble ; il faut qu'elle écoute. En dehors
Des bonnes actions qu'ils peuvent avoir faites,
S'ils ne sont ni docteurs, ni mages, ni prophètes,
Je n'ai pas de raison pour respecter les morts.
Honte aux vils trépassés que hante le remords
Mêlé dans leur sépulcre au miasme insalubre !
Le fantôme est là seul sous le plafond lugubre ;
Je m'ajoute aux vautours, je m'ajoute aux corbeaux.
Je sais que ce n'est point un de ces grands tombeaux
Où Rachel songe, où Jean médite, où pleure Électre,
Je me dresse, et je crache à la face du spectre.

II

N'opposez à ce qui se passe
Ni vos néants, ni vos grandeurs.
Laissez en paix les profondeurs.
L'ombre travaille dans l'espace.

Que fait-elle ? Vous le saurez.
Derrière l'horizon, la nue
Monte, et l'on entend la venue
D'événements démesurés.

L'humanité marche et s'éclaire ;
Le progrès est l'immense aimant ;
A ce qui vient tranquillement
N'ajoutez pas de la colère.

N'irritez pas le peuple obscur.
Aveugles rois, tourbe inquiète,
Ne soyez pas l'enfant qui jette
Des pierres par-dessus le mur.

Dieu, sous les faits, qui sont ses voiles,
Continue un dessein béni.
Montrer le poing à l'infini,
Cela ne fait rien aux étoiles.

Dieu ne s'interrompt pas pour vous.
Ce qu'il fait, il faut qu'il le fasse.
Son travail, rude à la surface,
Dur pour vous, pour le peuple est doux.

Rois, respect au progrès sublime ;
Rois, craignez ces reflux grondants ;
Ne faites pas, rois imprudents,
Perdre patience à l'abîme.

Sait-on ses courroux, ses sanglots,
Ses chocs, son but, ses lois, ses formes ?
Connaît-on les ordres énormes
Que le tonnerre donne aux flots ?

Ne vous mêlez pas de ces choses.
Votre vain souffle aérien
Agite l'eau, mais ne peut rien
Sur l'immobilité des causes.

Hélas ! tâchez de bien finir.
Redoutez l'onde soulevée,
Et ne troublez pas l'arrivée
Formidable de l'avenir.

Ah ! prenez garde ! les marées
Qu'on nomme Révolutions
Et qu'il faut que nous apaisions,
Par vous, princes, sont effarées,

Et les gouffres sont plus amers,
Et la vague est plus écumante,
Quand l'orage insensé tourmente
La sombre liberté des mers.

23 avril-30 juin 1874.

XXXIV

TÉNÈBRES

I

L'HOMME est humilié de son lot ; il se croit
Fait pour un ciel plus pur, pour un sort moins étroit ;
L'homme ne trouve pas de sa dignité d'être
Malade, las, souffrant, errant sans rien connaître,
Pareil au bœuf qui mange, au bouc qui s'assouvit,
Poudreux d'un pas qu'il fait, souillé d'un jour qu'il vit.
Fatigué du seul poids de l'heure vaine, esclave
Du lit qui le repose et du bain qui le lave ;
Il s'irrite, il s'indigne ; il se déclare enfin
Avili par la soif, insulté par la faim.
Hélas ! vieillir, trembler comme une feuille d'arbre,
Se refroidir, sentir ses os devenir marbre,
Après des songes noirs avoir de froids réveils,
Quel sort ! et l'homme pleure.

« Hé ! disent les soleils,
Qu'est-ce donc que veut l'homme ? et quelle est sa folie ?
Le joug universel le comprime et le lie ;
Eh bien ? que lui faut-il et de quoi se plaint-il ?

L'être le plus grossier, l'être le plus subtil
Sont courbés comme lui par la force invisible.
Insensé, qui voudrait étreindre l'impossible
Dans les crispations débiles de son poing !
Il ne sait point que l'être est un ; il ne sait point
Que le mystère obscur couvre tout de sa brume ;
Que les vagues de l'ombre ont une affreuse écume
A qui nul front n'échappe, éblouissant ou noir,
Et que tout ce qui vit est fait pour recevoir
L'éclaboussure énorme et sombre de l'abîme.
Il trouve son destin trop humble et trop infime ;
Il se sent abaissé par ce ciel écrasant ;
Hé ! c'est la loi commune, et rien n'en est exempt.
Il hait la cause ; il garde à l'infini rancune ;
Il voudrait être clair, limpide, sans aucune
De ces obscurités qui s'expliquent plus tard,
Que nous nommons énigme et qu'il nomme hasard ;
Il se rêve complet, sans tache, sans problème,
Portant sur son front l'aube ainsi qu'un diadème,
Pur, lumineux, serein, parfait, calme ; il voudrait
Être seul en dehors de l'effrayant secret.
Quoi ! tout ce qui naît, vit, s'allume, se consomme,
Brille et meurt, ce serait pour aboutir à l'homme !
L'homme serait le but du splendide univers !
Mais que dirait la cendre, et que diraient les vers ?
Quoi ! la création aurait pour toute fête
Et pour tout horizon d'avoir l'homme à son faîte !
Dieu serait pour l'atome un piédestal d'orgueil !
Non ! l'homme souffre et rampe ; il est son propre écueil ;
Il tremble et tombe ; il sent peser sur lui sans cesse
Son âme en ignorance et sa chair en bassesse ;

Il est triste le soir et triste le matin ;
Il tâte en vain le cercle où tourne son destin ;
L'astre qu'il porte en lui suit une obscure ellipse ;
La matière le voile et le sommeil l'éclipse ;
Son berceau cache un gouffre ainsi que son cercueil.
C'est que tout a son crêpe et que tout a son deuil !
Hé ! ne sommes-nous pas humiliés nous-même,
Nous les soleils, les feux du firmament suprême,
Quand l'ombre ouvre l'abîme où nous nous engouffrons
Avec les sombres nuits, ces immenses affronts ! »

II

La nuit ! la nuit ! la nuit ! Et voilà que commence
Le noir de profundis de l'océan immense.
Le marin tremble, aux flots livré ;
Miserere, dit l'homme ; et, dans le ciel qui gronde,
L'air dit : miserere ! Miserere, dit l'onde ;
Miserere ! miserere !

Le dolmen, dont l'ortie ensevelit les tables,
Pousse un soupir ; les morts se dressent lamentables ;
Gémissent-ils ? écoutent-ils ?
La jusquiame affreuse entr'ouvre ses corolles ;
La mandragore laisse échapper des paroles
De ses mystérieux pistils.

Qu'a-t-on fait à la ronce et qu'a-t-on fait à l'arbre ?
Qu'ont-ils donc à pleurer ? Pour qui l'antre de marbre
Verse-t-il ces larmes d'adieux ?
Sont-ce les noirs Caïns d'une faute première ?
Deuil ! ils ont la souffrance et n'ont pas la lumière !
Ils ont des pleurs et n'ont pas d'yeux !

Le navire se plaint comme un homme qui souffre,
Le tuyau grince et fume, et le flot qui s'engouffre
Blanchit les tambours du steamer,
Le crabe, le dragon, l'orphe aux larges ouïes,
Nagent dans l'ombre où rampe en formes inouïes
La vie horrible de la mer.

Le hallier crie ; il semble, à travers l'âpre bise,
Qu'on entende hurler Nemrod, Sylla, Cambyse,
Rongés du ver et du corbeau,
Et sortir, dans l'orage et la brume et la haine,
Des froids caveaux où sont les damnés à la chaîne,
Les rugissements du tombeau.

Est-il quelqu'un qui cherche ? est-il quelqu'un qui rêve ?
Est-il quelqu'un qui marche à l'heure où sur la grève
Rôdent le spectre et l'assassin,
Et qui sache, ô vivants ! pourquoi sanglote et râle
La forêt, monstrueuse et fauve cathédrale,
Où le vent sonne le tocsin ?

On entend vous parler à l'oreille des bouches ;
On voit dans les clartés des branchages farouches
Où passent de mornes convois ;
Le vent, bouleversant l'arbre aux cimes altières,
Emplit de tourbillons les blêmes cimetières ;
Quelle est donc cette étrange voix ?

Quel est ce psaume énorme et que rien ne fait taire ?
Et qui donc chante, avec les souffles de la terre,
Avec le murmure des cieux,
Avec le tremblement de la vague superbe,
Les joncs, les eaux, les bois, le sifflement de l'herbe,
Le requiem mystérieux ?

O sépulcres ! j'entends l'orgue effrayant de l'ombre,
Formé de tous les cris de la nature sombre

Et du bruit de tous les écueils ;
La mort est au clavier qui frémit dans les branches,
Et les touches, tantôt noires et tantôt blanches,
Sont vos pierres et vos cercueils.

III

L'HOMME se trompe ! Il voit que pour lui tout est sombre;
Il tremble et doute ; il croit à la haine de l'ombre ;
Son œil ne s'ouvre qu'à demi.
Il dit : « Ne suis-je pas le damné de la terre,
Lugubre atome, ayant l'immensité pour guerre
Et l'univers pour ennemi ? »

S'il regarde la vie, elle est aussi le gouffre.
Toute l'histoire pleure et saigne et crie et souffre ;
Tous les purs flambeaux sont éteints ;
Morus après Caton dans le cirque se couche ;
Le genre humain assiste au pugilat farouche
Des grands cœurs et des noirs destins.

L'énigme universelle est proposée à l'âme,
L'âme cherche ; la terre et l'eau, l'air et la flamme
Font le mal, triste vision !
Le vent, la mer, la nuit sont pris en forfaiture ;
Hélas ! que comprend-on ? Peu de la créature,
Et rien de la création.

Les faits, qui sont muets et qui semblent funèbres,
Surgissent au regard comme un bloc de ténèbres,
Et rien n'éclaire et rien ne luit ;
L'horizon est de l'ombre où l'ombre se prolonge,
Où se dresse, devant l'humanité qui songe,
Toute une montagne de nuit.

Le sombre sphinx Nature, accroupi sur la cime,
Rêve, pétrifiant de son regard d'abîme
Le mage aux essors inouïs,
Tout le groupe pensif des blêmes Zoroastres,
Les guetteurs de soleils et les espions d'astres,
Les effarés, les éblouis.

Il semble à tout ce tas d'Œdipes qui frissonne
Que l'ouragan, clairon de nuages qui sonne,
La comète, horreur du voyant,
L'hiver, la mort, l'éclair, l'onde affreuse et vivante,
Tout ce que le mystère et l'ombre ont d'épouvante,
Sorte de cet œil effrayant !

La nuit autour du sphinx roule tumultueuse.
Si l'on pouvait lever sa patte monstrueuse
Que contemplèrent tour à tour
Newton, l'esprit d'hier, et l'antique Mercure,
Sous la paume sinistre et sous la griffe obscure
On trouverait ce mot : Amour.

24 janvier 1855.

XXXV

LÀ-HAUT

Un jour l'étoile vit la comète passer,
Rit, et, la regardant au gouffre s'enfoncer,
Cria : « La voyez-vous courir, la vagabonde ?
Jadis, dans l'azur chaste où la sagesse abonde,
Elle était comme nous étoile vierge, ayant
Des paradis autour de son cœur flamboyant,
Et ses rayons, liant les sphères, freins et brides,
Faisaient tourner le vol des planètes splendides ;
Rien n'égalait son nimbe auguste, et dans ses nœuds
Sa chevelure avait dix globes lumineux ;
Elle était l'astre à qui tout un monde s'appuie.
Un jour, tout à coup, folle, ivre, elle s'est enfuie.
Un vertige l'a prise et l'a jetée au fond
Des chaos où Moloch avec Dieu se confond.
Quand elle en est sortie, elle était insensée ;
Elle n'a plus voulu suivre que sa pensée,
Sa furie, un instinct fougueux, torrentiel,
Mauvais, car l'équilibre est la vertu du ciel.
Devant elle, au hasard, elle s'en est allée ;
Elle s'est dans l'abîme immense échevelée ;
Elle a dit : Je me donne au gouffre, à volonté !
Je suis l'infatigable ; il est l'illimité.
Elle a voulu chercher, trouver, sonder, connaître,

Voir des mondes enfants, tâcher d'en faire naître,
Aller jusqu'en leur lit provoquer les soleils,
Examiner comment les enfers sont vermeils,
Voir Satan, visiter cet astre en sa tanière,
L'approcher, lui passer la main dans la crinière,
Et lui dire : « Lion, je t'aime ! Iblis, Mammon,
Prends-moi. Je viens m'offrir déesse, à toi démon ! »
Elle s'est faite, ainsi que l'air, fuyante et souple ;
Elle a voulu goûter l'âcre extase du couple,
Et sans cesse épouser des univers nouveaux ;
Elle a voulu toucher les croupes des chevaux
De la foudre, et, parmi les bruits visionnaires,
Rôder dans l'écurie énorme des tonnerres ;
Elle a mis de l'éclair dans sa fauve clarté ;
Elle a tout violé par curiosité ;
Et l'on sent, en voyant ses flamboiements funèbres,
Que sa lumière s'est essuyée aux ténèbres.
Les soleils tour à tour l'ont. Elle a préféré
A la majesté fixe au haut du ciel sacré
On ne sait quelle course audacieuse, oblique,
Étrange, et maintenant elle est fille publique. »

Et la comète dit à l'étoile : « Vesta,
Tu te trompes. Je suis Vénus. Quand Dieu resta,
Après que le noir couple humain eut pris la fuite,
Seul dans le paradis, Satan lui dit : Ensuite ?
Et Dieu vit que l'amour est un besoin qu'on a,
Et que sans lui le monde a froid ; il m'ordonna
D'aller incendier le gouffre où tout commence,
Et Dieu mit la sagesse où tu vois la démence.
Depuis ce jour-là, j'erre et je vais en tous lieux

Rappeler à l'hymen les mondes oublieux.
J'illumine Uranus, je réchauffe Saturne,
Et je remets du feu dans les astres ; mon urne
Reverse un flot d'aurore aux fontaines du jour ;
Je suis la folle auguste ayant au front l'amour ;
Je suis par les soleils formidables baisée ;
Si je rencontre en route une lune épuisée,
Je la rallume, et l'ombre a ce flambeau de plus ;
L'océan étoilé me roule en ses reflux ;
Sur tous les globes, nés au fond des étendues,
Il est de sombres mers que je gonfle éperdues ;
J'éveille du chaos le rut démesuré ;
Voici l'épouse en feu qui vient ! l'astre effaré
Regarde à son zénith, à travers la nuée,
L'impudeur de ma robe immense dénouée ;
De mes accouplements l'espace est ébloui ;
Dès qu'un gouffre me veut, j'accours et je dis : Oui !
Je passe d'Allioth à Sirius ; ma bouche
Se colle au triple front d'Aldebaran farouche ;
Et je me prostitue à l'infini, sachant
Que je suis la semence et que l'ombre est le champ ;
De là des mondes ; Dieu m'approuve quand j'ébauche
Une création que tu nommes débauche.
Celle qui lie entre eux les univers, c'est moi ;
Sans moi, l'isolement hideux serait la loi ;
Étoiles, on verrait de monstrueux désastres ;
L'infini subirait l'égoïsme des astres ;
Partout la nuit, la mort et le deuil, augmentés
Par la farouche horreur de vos virginités.
J'empêche l'effrayant célibat de l'abîme.
Je suis du pouls divin le battement sublime ;

Mon trajet, à la fois idéal et réel,
Marque l'artère énorme et profonde du ciel ;
Vous êtes la lumière et moi je suis la flamme ;
Dieu me fit de son cœur et vous fit de son âme ;
O mes sœurs, nous versons toutes de la clarté,
Étant, vous l'harmonie, et moi la liberté. »

30 novembre 1869.

XXXVI

LE GROUPE DES IDYLLES

I

ORPHÉE

J'ATTESTE Tanaïs, le noir fleuve aux six urnes,
Et Zeus qui fait traîner sur les grands chars nocturnes
Rhéa par des taureaux et Nyx par des chevaux,
Et les anciens géants et les hommes nouveaux,
Pluton qui nous dévore, Uranus qui nous crée,
Que j'adore une femme et qu'elle m'est sacrée.
Le monstre aux cheveux bleus, Poséidon, m'entend ;
Qu'il m'exauce. Je suis l'âme humaine chantant,
Et j'aime. L'ombre immense est pleine de nuées,
La large pluie abonde aux feuilles remuées,
Borée émeut les bois, Zéphyre émeut les blés,
Ainsi nos cœurs profonds sont par l'amour troublés.
J'aimerai cette femme appelée Eurydice
Toujours, partout ! Sinon que le ciel me maudisse,
Et maudisse la fleur naissante et l'épi mûr !
Ne tracez pas de mots magiques sur le mur.

3 février 1877.

II

SALOMON

Je suis le roi qu'emplit la puissance sinistre ;
Je fais bâtir le temple et raser les cités ;
Hiram mon architecte et Charos mon ministre
Rêvent à mes côtés ;

L'un étant ma truelle et l'autre étant mon glaive,
Je les laisse songer, et ce qu'ils font est bien ;
Mon souffle monte au ciel plus haut que ne s'élève
L'ouragan libyen ;

Dieu même en est parfois remué. Fils d'un crime,
J'ai la sagesse énorme et sombre ; et le démon
Prendrait, entre le ciel suprême et son abîme,
Pour juge Salomon.

C'est moi qui fais trembler et c'est moi qui fais croire ;
Conquérant, on m'admire, et, pontife, on me suit ;
Roi, j'accable ici-bas les hommes par la gloire,
Et, prêtre, par la nuit ;

J'ai vu la vision des festins et des coupes
Et le doigt écrivant Mané Thécel Pharès,
Et la guerre, les chars, les clairons, et les croupes
Des chevaux effarés ;

Je suis grand ; je ressemble à l'idole morose ;
Je suis mystérieux comme un jardin fermé ;
Pourtant, quoique je sois plus puissant que la rose
N'est belle au mois de mai,

On peut me retirer mon sceptre d'or qui brille,
Et mon trône, et l'archer qui veille sur ma tour,
Mais on n'ôtera pas, ô douce jeune fille,
De mon âme l'amour ;

On n'en ôtera pas l'amour, ô vierge blonde
Qui comme une lueur te mires dans les eaux,
Pas plus qu'on n'ôtera de la forêt profonde
La chanson des oiseaux.

18 janvier 1877.

III

ARCHILOQUE

Le pilote connaît la figure secrète
Du fond de la mer sombre entre Zante et la Crète,
Le sage médecin connaît le mal qu'on a,
Le luthier, par la muse instruit, sait qu'Athana
A fait la flûte droite et Pan la flûte oblique ;
Moi, je ne sais qu'aimer. Tout ce qu'un mage explique
En regardant un astre à travers des cyprès,
Dans les bois d'Éleusis la nuit, n'est rien auprès
De ce que je devine en regardant Stellyre.
Stellyre est belle. Ayez pitié de mon délire,
Dieux immortels ! je suis en proie à sa beauté.
Sans elle je serais l'Archiloque irrité,
Mais elle m'attendrit. Muses, Stellyre est douce.
Pour que l'agneau la broute il faut que l'herbe pousse,
Et que l'adolescent croisse pour être aimé.
Par l'immense Vénus le monde est parfumé ;

L'amour fait pardonner à l'Olympe la foudre ;
L'Océan en créant Cypris voulut s'absoudre ;
Et l'homme adore, au bord du gouffre horrible et vain,
La tempête achevée en sourire divin.
Stellyre a la gaîté du nid chantant dans l'arbre.
Moi qui suis de Paros, je me connais en marbre,
Elle est blanche, et pourtant femme comme Aglaura
Et Glycère ; et, rêveur, je sais qu'elle mourra.
Tout finit par finir, hélas, même les roses !
Quoique Stellyre, ô dieux, ressemble aux fleurs écloses
A l'aurore, en avril, dans les joncs des étangs,
Faites, dieux immortels, qu'elle vive longtemps,
Car il sort de cette âme une clarté sereine.
Je la veux pour esclave et je la veux pour reine ;
Je suis un cœur dompté par elle, et qui consent ;
Et ma haine est changée en amour. O passant,
Sache que la chanson que voici fut écrite
Quand Hipparque chassa d'Athène Onomacrite
Parce qu'il parlait bas à des dieux infernaux
Pour faire submerger l'archipel de Lemnos.

6 février 1877.

IV

ARISTOPHANE

Les jeunes filles vont et viennent sous les saules ;
Leur chevelure cache et montre leurs épaules ;
L'amphore sur leur front ne les empêche pas,
Quand Daphnis apparaît, de ralentir leur pas,
Ou de dire : Salut, Ménalque ! et la feuillée,

Par le rire moqueur des oiseaux réveillée,
Assiste à la rencontre ardente des amants ;
Tant de baisers sont pris sous les rameaux charmants
Que l'amphore au logis arrive à moitié vide.
L'aïeule, inattentive au fil qu'elle dévide,
Gronde : Qu'as-tu donc fait, qui donc t'a pris la main,
Que l'eau s'est répandue ainsi sur le chemin ?
La jeune fille dit : Je ne sais pas ; et songe.
A l'heure où dans les champs l'ombre des monts s'allonge,
Le soir, quand on entend des bruits de chars lointains,
Il est bon de songer aux orageux destins
Et de se préparer aux choses de la vie ;
C'est par le peu qu'il sait, par le peu qu'il envie,
Que l'homme est sage. Aimons. Le printemps est divin ;
Nous nous sentons troublés par les fleurs du ravin,
Par l'indulgent avril, par les nids peu moroses,
Par l'offre de la mousse et le parfum des roses,
Et par l'obscurité des sentiers dans les bois.
Les femmes au logis rentrent, mêlant leurs voix,
Et plus d'une à causer sous les portes s'attarde.
Femme, qui parles mal de ton mari, prends garde,
Car ton petit enfant te regarde étonné.
Muses, vénérons Pan, de lierre couronné.

1er février 1877.

V

ASCLÉPIADE

Vous qui marchez, tournant vos têtes inquiètes,
Songez-y, le dieu Pan sait toujours où vous êtes.

Amants, si vous avez des raisons pour ne pas
Laisser voir quelle est l'ombre où se perdent vos pas,
Vous êtes mal cachés dans ce bois, prenez garde ;
La tremblante forêt songe, écoute et regarde ;
A tout ce hallier noir vous donnez le frisson ;
Craignez que vos baisers ne troublent le buisson,
Craignez le tremblement confus des branches d'arbre ;
La nature est une âme, elle n'est pas de marbre ;
L'obscur souffle inconnu qui dans ce demi-jour
Passe, et que vous prenez pour le vent, c'est l'amour ;
Et vous êtes la goutte et le monde est le vase.
Amants, votre soupir fait déborder l'extase ;
Au-dessus de vos fronts les rameaux frémissants
Mêlent leurs bruits, leurs voix, leurs parfums, leur encens;
L'émotion au bois profond se communique,
Et la fauve dryade agite sa tunique.

14 juillet 1874.

VI

THÉOCRITE

O belle, crains l'Amour, le plus petit des dieux,
Et le plus grand ; il est fatal et radieux ;
Sa pensée est farouche et sa parole est douce ;
On le trouve parfois accroupi dans la mousse,
Terrible et souriant, jouant avec les fleurs ;
Il ne croit pas un mot de ce qu'il dit ; les pleurs
Et les cris sont mêlés à son bonheur tragique ;
Maïa fit la prairie, il fait la géorgique ;
L'Amour en tout temps pleure, et triomphe en tout lieu ;

La femme est confiante aux baisers de ce dieu,
Car ils ne piquent pas, sa lèvre étant imberbe.
« Tu vas mouiller ta robe à cette heure dans l'herbe,
Lyda, pourquoi vas-tu dans les champs si matin ? »
Lyda répond : « Je cède au ténébreux destin,
J'aime, et je vais guetter Damœtas au passage,
Et je l'attends encor le soir, étant peu sage,
Quand il fait presque nuit sous l'orme et le bouleau,
Quand la nymphe aux yeux verts danse au milieu de l'eau.
— Lyda, fuis Damœtas ! — Je l'adore et je tremble.
Je ne puis lui donner toutes les fleurs ensemble,
Car l'une vient l'automne et l'autre vient l'été ;
Mais je l'aime. — Lyda, Lyda, crains Astarté.
Cache ton cœur en proie à la sombre chimère.
Il ne faut raconter ses amours qu'à sa mère,
A l'heure matinale où le croissant pâlit,
Quand elle se réveille en riant dans son lit. »

31 janvier 1877.

VII

BION

Allons-nous-en rêveurs dans la forêt lascive.
L'amour est une mer dont la femme est la rive,
Les sombres lois d'en haut font à ses pieds vainqueurs
Mourir le grand baiser des gouffres et des cœurs.
Viens, la forêt s'ajoute à l'âme, et Cythérée
Devient fauve et terrible en cette horreur sacrée ;
Viens, nous nous confierons aux bois insidieux,
Et nous nous aimerons à la façon des dieux ;

Il faut que l'empyrée aux voluptés se mêle,
Et l'aigle, la colombe étant sa sœur jumelle,
S'envole volontiers du côté des amants.
Les cœurs sont le miroir obscur des firmaments ;
Toutes nos passions reflètent les étoiles.
Par le déchirement magnifique des voiles
La nature constate et prouve l'unité ;
Le rayon c'est l'amour, l'astre c'est la beauté.
Hyménée ! Hyménée ! allons sous les grands chênes.
O belle, je te tiens parce que tu m'enchaînes,
Et tu m'as tellement dans tes nœuds enchantés
Lié, saisi, que j'ai toutes les libertés ;
Je les prends ; tu ne peux t'en plaindre, en étant cause
Si le zéphyr te fâche, alors ne sois plus rose.

30 janvier 1877.

VIII

MOSCHUS

O nymphes, baignez-vous à la source des bois.
Le hallier, bien qu'il soit rempli de sombres voix,
Quoiqu'il ait des rochers où l'aigle fait son aire,
N'est jamais envahi par l'ombre qui s'accroît
Au point d'être sinistre et de n'avoir plus droit
A la nudité de Néère.

Néère est belle, douce et pure, et transparaît
Blanche, à travers l'horreur de la noire forêt ;
Un essaim rôde et parle aux fleurs de la vallée,
Un écho dialogue avec l'écho voisin.

Qu'est-ce que dit l'écho ? qu'est-ce que dit l'essaim ?
Qu'étant nue, elle est étoilée !

Car l'éblouissement des astres est sur toi
Quand tu te baignes, chaste, avec ce vague effroi
Que toujours la beauté mêle à sa hardiesse,
Sous l'arbre où l'œil du faune ardent te cherchera !
Tu sais bien que montrer la femme, ô Néèra,
C'est aussi montrer la déesse.

Moi, quoique par les rois l'homme soit assombri,
Je construis au-dessus de ma tête un abri
Avec des branches d'orme et des branches d'yeuse ;
J'aime les prés, les bois, le vent jamais captif,
Néère et Phyllodoce, et je suis attentif
A l'idylle mélodieuse.

Parce que, dans cette ombre où parfois nous dormons,
De lointains coups de foudre errent de monts en monts,
Parce que tout est plein d'éclairs visionnaires,
Parce que le ciel gronde, est-il donc en marchant
Défendu de rêver, et d'écouter le chant
D'une flûte entre deux tonnerres ?

31 décembre 1876.

IX

VIRGILE

Déesses, ouvrez-moi l'Hélicon maintenant.
O bergers, le hallier sauvage est surprenant ;
On y distingue au loin de confuses descentes

D'hommes ailés, mêlés à des nymphes dansantes ;
Des clartés en chantant passent, et je les suis.
Les bois me laissent faire et savent qui je suis.
O pasteurs, j'ai Mantoue et j'aurai Parthénope ;
Comme le taureau-dieu pressé du pied d'Europe,
Mon vers, tout parfumé de roses et de lys,
A l'empreinte du frais talon d'Amaryllis ;
Les filles aux yeux bleus courent dans mes églogues ;
Bacchus avec ses lynx, Diane avec ses dogues,
Errent, sans déranger une branche, à travers
Mes poëmes, et Faune est dans mes antres verts.
Quel qu'il soit, et fût-il consul, fût-il édile,
Le passant ne pourra rencontrer mon idylle
Sans trouble, et, tout à coup, voyant devant ses pas
Une pomme rouler et fuir, ne saura pas
Si dans votre épaisseur sacrée elle est jetée,
Forêts, pour Atalante, ou bien par Galatée.
Mes vers seront si purs qu'après les avoir lus
Lycoris ne pourra que sourire à Gallus.
La forêt où je chante est charmante et superbe ;
Je veux qu'un divin songe y soit couché dans l'herbe,
Et que l'homme et la femme, ayant mon âme entre eux
S'ils entrent dans l'églogue, en sortent amoureux.

20 janvier 1877.

X

CATULLE

Que faire au mois d'avril à moins de s'adorer ?
Viens, nous allons songer, viens, nous allons errer.

Laissons Plaute à Chloé prouver qu'il la désire
Par un triple collier de corail de Corcyre ;
Laissons Psellas charmer Fuscus par ses grands yeux,
Et par l'âpre douceur d'un chant mystérieux ;
Laissons César dompter la fortune changeante,
Mettre un mors à l'équestre et sauvage Agrigente,
Au numide, à l'ibère, au scythe hasardeux ;
Ayons le doux souci d'être seuls tous les deux.
Nous avons à nous l'air, le ciel, l'ombre, l'espace.
Nous ferons arrêter le muletier qui passe,
Nous boirons dans son outre un peu de vin sabin ;
Et le soir, quand la lune, éclairant dans leur bain
Le faune et la naïade indistincte, se lève,
Nous chercherons un lit pour finir notre rêve,
Une mousse cachée au fond du hallier noir.
O belle, rien n'existe ici-bas que l'espoir,
Rien n'est sûr que l'hymen, rien n'est vrai que la joie ;
L'amour est le vautour et nos cœurs sont la proie.
Quand, ainsi qu'y monta jadis la nymphe Églé,
Une femme apparaît sur l'olympe étoilé,
Les dieux donnent de tels baisers à ses épaules,
Qu'une lueur subite éclaire les deux pôles,
Et la terre comprend qu'en ce ciel redouté
L'humanité s'accouple à la divinité !
Aimons. Allons aux bois où chantent les fauvettes.
Il faut vivre et sourire, il faut que tu revêtes
Cette robe d'azur qu'on nomme le bonheur.
L'Amour est un divin et tendre empoisonneur,
Laissons ce charmant traître approcher de nos bouches
Sa coupe où nous boirons les extases farouches
Et le sombre nectar des baisers éperdus.

Les cœurs sont insensés et les cieux leur sont dus ;
Car la démence auguste et profonde des âmes
Met dans l'homme une étoile, et quand nous nous aimâmes
Nous nous sentîmes pleins de rayons infinis,
Et tu devins Vénus et je fus Adonis.
Le tremblement sacré des branches dans l'aurore
Conseille aux cœurs d'aimer, conseille aux nids d'éclore.
Il faut craindre et vouloir, chercher les prés fleuris,
Et rêver, et s'enfuir, mais afin d'être pris.
Adorons-nous. Ainsi je médite et je chante.
Je songe à ta pudeur souveraine et touchante,
Je regarde attendri l'antre où tu me cédas ;
Pendant que, fatiguée à suivre nos soldats,
La Victoire, au-dessus de nous, dans la nuée,
Rattache sa sandale, un instant dénouée.

30 janvier 1877.

XI

LONGUS

Chloé nue éblouit la forêt doucement ;
Elle rit, l'innocence étant un vêtement ;
Elle est nue, et s'y plaît ; elle est belle, et l'ignore.
Elle ressemble à tous les songes qu'on adore ;
Le lys blanc la regarde et n'a point l'air fâché ;
La nuit croit voir Vénus, l'aube croit voir Psyché.
Le printemps est un tendre et farouche mystère ;
On sent flotter dans l'air la faute involontaire
Qui se pose, au doux bruit du vent et du ruisseau,
Dans les âmes ainsi que dans les bois l'oiseau.

Sève ! hymen ! le printemps vient, et prend la nature
Par surprise, et, divin, apporte l'aventure
De l'amour aux forêts, aux fleurs, aux cœurs. Aimez.
Dans la source apparaît la nymphe aux doigts palmés,
Dans l'arbre la dryade et dans l'homme le faune ;
Le baiser envolé fait aux bouches l'aumône.

XII

DANTE

Thalès n'était pas loin de croire que le vent
Et l'onde avaient créé les femmes ; et devant
Phellas, fille des champs, bien qu'il fût de la ville,
Ménandre n'était point parfaitement tranquille ;
Moschus ne savait pas au juste ce que c'est
Que la femme, et tremblait quand Glycère passait ;
Anaxagore, ayant l'inconnu pour étude,
Regardait une vierge avec inquiétude ;
Virgile méditait sur Lycoris ; Platon
Dénonçait à Paphos l'odeur du Phlégéton ;
Plaute évitait Lydé ; c'est que ces anciens hommes
Redoutaient vaguement la planète où nous sommes ;
Agd et Tellus étaient des femelles pour eux ;
Ils craignaient le travail perfide et ténébreux
Des parfums, des rayons, des souffles et des sèves.
Les femmes après tout sont peut-être des rêves ;
Quelle âme ont-elles ? Nul ne peut savoir quel dieu
Ou quel démon sourit dans la nuit d'un œil bleu ;
Nul ne sait, dans la vie immense enchevêtrée,
Si l'antre où rêve Pan, l'herbe où se couche Astrée,

Si la roche au profil pensif, si le zéphyr,
Si toute une forêt acharnée à trahir,
A force d'horreur, d'ombre, et d'aube, et de jeunesse,
Ne peut transfigurer en femme une faunesse ;
Dans tout, ils croyaient voir quelque spectre caché
Poindre, et Démogorgon s'ajoutait à Psyché.
Ces sages d'autrefois se tenaient sur leurs gardes.
La possibilité des méduses hagardes
Surgissant tout à coup, les rendait attentifs ;
De la sombre nature ils se sentaient captifs ;
Perse reconnaissait dans Églé, la bouffonne
Qui se barbouille avec des mûres, Tisiphone ;
Et plusieurs s'attendaient à voir subitement
Transparaître Érynnis sous le masque charmant
De la naïve Aglaure ou d'Iphis la rieuse ;
Tant la terre pour eux était mystérieuse.

7 avril 1874.

XIII

PÉTRARQUE

Elle n'est plus ici ; cependant je la vois
La nuit au fond des cieux, le jour au fond des bois !
Qu'est-ce que l'œil de chair auprès de l'œil de l'âme ?
On est triste ; on n'a pas près de soi cette femme,
On est dans l'ombre ; eh bien, cette ombre aide à la voir,
Car l'étoile apparaît surtout dans le ciel noir.
Je vois ma mère morte, et je te vois absente,
O Laure ! Où donc es-tu ? Là-bas, éblouissante.
Je t'aime, je te vois. Sois là, ne sois pas là,

Je te vois. Tout n'est rien, si tout n'est pas cela,
Aimer. Aimer suffit ; pas d'autre stratagème
Pour être égal aux dieux que ce mot charmant : J'aime.
L'amour nous fait des dons au-dessus de nos sens,
Laure, et le plus divin, c'est de nous voir absents ;
C'est de t'avoir, après que tu t'es exilée ;
C'est de revoir partout ta lumière envolée !
Je demande : Es-tu là, doux être évanoui ?
La prunelle dit : Non, mais l'âme répond : Oui.

13 juin 1860.

XIV

RONSARD

C'est fort juste, tu veux commander en cédant ;
Viens, ne crains rien ; je suis éperdu, mais prudent ;
Suis-moi ; c'est le talent d'un amant point rebelle
De conduire au milieu des forêts une belle,
D'être ardent et discret, et d'étouffer sa voix
Dans le chuchotement mystérieux des bois.
Aimons-nous, au-dessous du murmure des feuilles ;
Viens, je veux qu'en ce lieu voilé tu te recueilles,
Et qu'il reste au gazon par ta langueur choisi
Je ne sais quel parfum de ton passage ici ;
Laissons des souvenirs à cette solitude.
Si tu prends quelque molle et sereine attitude,
Si nous nous querellons, si nous faisons la paix,
Et si tu me souris sous ces arbres épais,
Ce lieu sera sacré pour les nymphes obscures ;
Et ce soir, quand luiront les divins Dioscures,
Ces sauvages halliers sentiront ton baiser

Flotter sur eux dans l'ombre et les apprivoiser ;
Les arbres entendront des appels plus fidèles,
De petits cœurs battront sous de petites ailes,
Et les oiseaux croiront que c'est toi qui bénis
Leurs amours, et la fête adorable des nids.
C'est pourquoi, belle, il faut qu'en ce vallon tu rêves.
Et je rends grâce à Dieu, car il fit plusieurs Ève,
Une aux longs cheveux d'or, une autre au sein bruni,
Une gaie, une tendre, et quand il eut fini,
Ce Dieu, qui crée au fond toujours les mêmes choses,
Avec ce qui restait des femmes, fit les roses.

14 juillet 1874.

XV

SHAKESPEARE

O doux être, fidèle et cependant ailé,
Ange et femme, est-il vrai que tu t'en sois allé ?
Pour l'âme, la lueur inexprimable reste ;
L'âme ne perd jamais de vue un front céleste ;
Et quiconque est aimé devient céleste. Hélas,
L'absence est dure, mais le cœur noir, l'esprit las
Sont consolés par l'âme, invincible voyante.
L'éclair est passager, la nuée est fuyante,
Mais l'être aimé ne peut s'éclipser. Je te vois !
Je sens presque ta main, j'entends presque ta voix.
Oui, loin de toi, je vis comme on vit dans un songe ;
Ce que je touche est larve, apparence, mensonge ;
J'aperçois ton sourire à travers l'infini ;
Et, sans savoir pourquoi, disant : Suis-je puni ?
Je pleure vaguement si loin de moi tu souffres.

La nature ignorée et sainte a de ces gouffres
Où le visionnaire est voisin du réel ;
Ainsi la lune est presque un spectre dans le ciel ;
Ainsi tout dans les bois en fantôme s'achève ;
Ainsi c'est presque au fond d'un abîme et d'un rêve
Qu'un rossignol est triste et qu'un merle est rieur.

Quel mystère insondé que l'œil intérieur !
Quelle insomnie auguste en nous ! Quelle prunelle
Ouverte sur le bien et le mal, éternelle !
A quelle profondeur voit cet œil inconnu !
Comme devant l'esprit toute l'ombre est à nu !
L'œil de chair bien souvent pour l'erreur se décide,
La cécité pensive est quelquefois lucide ;
Quoi donc ! est-ce qu'on a besoin des yeux pour voir
L'héroïsme, l'honneur, la vertu, le devoir,
La réalité sainte, et même la chimère ?
Qui donc passe en clarté le grand aveugle Homère ?

13 juin 1860.

XVI

RACAN

Si toutes les choses qu'on rêve
Pouvaient se changer en amours,
Ma voix, qui dans l'ombre s'élève,
Osant toujours, tremblant toujours,

Qui, dans l'hymne qu'elle module,
Mêle Astrée, Éros, Gabriel,
Les dieux et les anges, crédule
Aux douces puissances du ciel,

Pareille aux nids qui, sous les voiles
De la nuit et des bois touffus,
Échangent avec les étoiles
Un grand dialogue confus,

Sous la sereine et sombre voûte
Sans murs, sans portes et sans clés,
Mon humble voix prendrait la route
Que prennent les cœurs envolés,

Et vous arriverait, touchante,
A travers les airs et les eaux,
Si toutes les chansons qu'on chante
Pouvaient se changer en oiseaux.

20 décembre 1875.

XVII

SEGRAIS

O fraîche vision des jupes de futaine
Qui se troussent gaîment autour de la fontaine !
O belles aux bras blancs follement amoureux !
J'ai vu passer Aminthe au fond du chemin creux ;
Elle a seize ans, et tant d'aurore sur sa tête
Qu'elle semble marcher au milieu d'une fête ;
Elle est dans la prairie, elle est dans les forêts
La plus belle, et n'a pas l'air de le faire exprès ;
C'est plus qu'une déesse et c'est plus qu'une fée,
C'est la bergère ; c'est une fille coiffée
D'iris et de glaïeuls avec de grands yeux bleus ;
Elle court dans les champs comme aux temps fabuleux

Couraient Léontium, Phyllodoce et Glycère ;
Elle a la majesté du sourire sincère ;
Quand elle parle, on croit entendre, ô bois profond,
Un rossignol chanter au-dessus de son front ;
Elle est pure, sereine, aimable, épanouie ;
Et j'en ai la prunelle à jamais éblouie ;
Comme Faune la suit d'un regard enflammé !
Comme on sent que les nids, l'amour, le mois de mai,
Guettent dans le hallier ces douces âmes neuves !
Dans des prés où ne coule aucun des divins fleuves
Qu'on appelle Céphise, Eurotas ou Cydnus,
Elle trouve moyen d'avoir de beaux pieds nus ;
Cette fille d'Auteuil semble née à Mégare !
Parfois dans des sentiers pleins d'ombre elle s'égare ;
Oh ! comme les oiseaux chuchotaient l'autre soir !
Pas plus que le raisin ne résiste au pressoir,
Pas plus que le roseau n'est au zéphyr rebelle,
Nul cœur pouvant aimer n'élude cette belle.
Comme la biche accourt et fuit à notre voix,
Elle est apprivoisée et sauvage à la fois ;
Elle est toute innocente et n'a pas de contrainte ;
Elle donne un baiser confiant et sans crainte
A quiconque est naïf comme un petit enfant ;
Contre les beaux parleurs, fière, elle se défend ;
Et c'est pourquoi je fais semblant d'être stupide ;
Telle est la profondeur des amoureux. Et Gnide,
Amathonte et Paphos ne sont rien à côté
Du vallon où parfois passe cette beauté.
Muses, je chante, et j'ai près de moi Stésichore,
Plaute, Horace et Ronsard, d'autres bergers encore ;
J'aime, et je suis Segrais qu'on nomme aussi Tircis ;

Nous sommes sous un hêtre avec Virgile assis,
Et cette chanson s'est de ma flûte envolée,
Pendant que mes troupeaux paissent dans la vallée
Et que du haut des cieux l'astre éclaire et conduit
La descente sacrée et sombre de la nuit.

28 janvier 1877.

XVIII

VOLTAIRE

Dans la religion voir une bucolique,
Être assez huguenot pour être catholique,
Aimer Clorinde assez pour caresser Suzon,
Suivre un peu la sagesse et beaucoup la raison,
Planter là ses amis, mais ne pas les proscrire,
Croire aux dogmes tout juste assez pour en sourire,
Être homme comme un diable, abbé comme Chaulieu,
Ne rien exagérer, pas même le bon Dieu,
Baiser le saint chausson qu'offre à la gent dévote
Le pape, et préférer le pied nu de Javotte,
Tels sont les vrais instincts d'un sage en bon état.
Force tentations, et jamais d'attentat ;
Avoir on ne sait quoi d'aimable dans la faute,
Ressembler à ce bon petit chevreau qui saute
Joyeux, libre, et qui broute, et boit aux étangs verts,
Si content qu'il en met l'oreille de travers,
Donner son cœur au ciel si Goton vous le laisse,
Commettre des péchés pour aller à confesse,
Car les péchés sont gais, et font avec douceur
Aux frais du confessé vivre le confesseur,
Pas trop de passion, pas trop d'apostasie,

C'est le bon sens. Suivez cette route choisie
Et sûre. C'est ainsi qu'on vieillit sans effroi,
Et c'est ainsi qu'on a de l'esprit, fût-on roi,
Et qu'on est Henri quatre, et qu'on a ses entrées
A la grand'messe, et chez Gabrielle d'Estrées.

10 février 1877.

XIX

CHAULIEU

Ayez de la faiblesse, ô femmes ; c'est charmant
D'être faibles, et l'ombre est dans le firmament
Pour prouver le besoin que parfois ont de voiles
Même la blanche aurore et même les étoiles.
Les fleurs ne savent pas ce que va faire avril,
Elles ont peur ; de quoi ? D'un charme, ou d'un péril ?
D'un péril et d'un charme. Eh bien, toi qui te mêles
Aux fleurs, et qui les vois trembler, tremble comme elles,
Mais pas plus. Oui, tremblez, belles ; mais, croyez-moi,
Sur la frayeur des fleurs copiez votre émoi.
Voyez comme elles sont promptement rassurées.
Les roses sont autant de molles Cythérées,
Point méchantes ; l'épine est la sœur du parfum.
Le ciel n'est point pour l'homme un témoin importun.
Aimons. On y consent au fond des empyrées.
Après avoir aimé les âmes sont sacrées.
L'heure où nous brillons touche à l'heure où nous tombons.
Brillez, tombez. Jadis les sages étaient bons ;
Ils conseillaient la gloire aux héros, et la chute
Aux belles. L'herbe douce après la douce lutte
Devient un trône ; Horace y fait asseoir Chloé.

Ainsi qu'un vieux trumeau dépeint et décloué
L'idylle aujourd'hui pend au grand plafond céleste,
Restaurons-la ; suivons Galatée au pied leste ;
Et je serai Virgile, et vous serez Églé,
O belle au frais fichu vainement épinglé !
Nous sommes des bergers, Gnide est notre village.
Attention ! je vais commencer le pillage
Des appas, et l'on va courir dans les sillons ;
Et vous ne ferez pas la chasse aux papillons,
Belle, les papillons étant de bon exemple.
O cieux profonds, l'amour est dieu, le bois est temple,
Et cette jeune fille à l'œil un peu moqueur
Est ma victorieuse et je suis son vainqueur !

XX

DIDEROT

Les philosophes sont d'avis que la nature
Se passe d'eux, ne tient qu'à sa propre droiture,
Ne consulte que l'ordre auguste, et que les lois
Sont les mêmes au fond des cieux, au fond des bois.
Vivre, aimer, tout est là. Le reste est ignorance ;
Et la création est une transparence ;
L'univers laisse voir toujours le même sceau,
L'amour, dans le soleil ainsi que dans l'oiseau ;
Nos sens sont des conseils ; des voix sont dans les choses ;
Ces voix disent : Beautés, faites comme les roses ;
Faites comme les nids, amants. Avril vainqueur
Sourit, laissez le ciel vous entrer dans le cœur.
Théocrite, ô ma belle, était tendre et facile ;
Ces bons ménétriers de Grèce et de Sicile

Chantaient juste, et leur vers reste aimable et charmeur
Même quand la saison est de mauvaise humeur ;
Ils étaient un peu fous comme tous les vrais sages ;
Ils baisaient les pieds nus, guettaient les purs visages,
N'avaient point de sophas et point de canapés,
Et couchaient sur des lits de pampres frais coupés ;
Ils se hâtaient d'aimer, car la vie est rapide ;
La dernière heure éclôt dans la première ride ;
Hélas, la pâle mort pousse d'un pied égal
Votre beauté, madame, et notre madrigal.
Vivons. Moi, j'ai l'amour pour devoir, et personne
N'a droit de s'informer, belles, si je frissonne
Parce que j'entrevois dans l'ombre un sein charmant ;
Je prends ma part du vaste épanouissement ;
Le plus sage en ce monde immense est le plus ivre.
Femme, écoute ton cœur, ne lis pas d'autre livre.
Ce qu'ont fait les aïeux les enfants le refont,
Et l'amour est toujours la même idylle au fond ;
L'églogue en souriant se copie ; elle calque
Margot sur Phyllodoce et Gros-Jean sur Ménalque.
Comme souffle le vent, comme luit le rayon,
Sois belle, aime ! La vie est une fonction,
Et cette fonction par tout être est remplie
Sans qu'aucun instinct mente et qu'aucune loi plie ;
Les accomplissements sont au-dessus de nous ;
Le lys est pur, le ciel est bleu, l'amour est doux
Sans la permission de l'homme ; nul système
N'empêche Églé de dire à Tityre : Je t'aime !
La Sorbonne n'a rien à voir dans tout cela ;
Madame de Genlis peut faire *Paméla*
Sans gêner les oiseaux des bois ; et les mésanges,

Les pinsons, les moineaux, bêtes qui sont des anges,
Ne s'inquiètent point d'Arnauld ni de Pascal ;
Et quand, des profondeurs du ciel zodiacal,
Vers l'aurore, à travers d'invisibles pilastres,
Il redescend, avec son attelage d'astres,
Là-haut, dans l'infini, l'énorme chariot
Sait peu ce que Voltaire écrit à Thiriot.

4 février 1877.

XXI

BEAUMARCHAIS

Allez-vous-en au bois, les belles paysannes !
Par-dessus les moulins, dont nous sommes les ânes,
Jetez tous vos bonnets, et mêlez à nos cœurs
Vos caprices, joyeux, charmants, tendres, moqueurs.
C'est dimanche. On entend jaser la cornemuse ;
Le vent à chiffonner les fougères s'amuse ;
Fête aux champs. Il s'agit de ne pas s'ennuyer.
Les oiseaux, qui n'ont point à payer de loyer,
Changent d'alcôve autant de fois que bon leur semble ;
Tout frémit ; ce n'est pas pour rien que le bois tremble ;
Les fourches des rameaux sur les faunes cornus
Tressaillent ; copions les oiseaux ingénus ;
Oh ! les petits pillards, et comme ils font leurs orges !
Regardons s'entr'ouvrir les mouchoirs sur les gorges ;
Errons, comme Daphnis et Chloé frémissants ;
Nous n'aurons pas toujours le temps d'être innocents,
Soyons-le ; jouissons du hêtre, du cytise,
Des mousses, du gazon ; faisons cette bêtise,
L'amour ; et livrons-nous naïvement à Dieu.

Puisque les prés sont verts, puisque le ciel est bleu,
Aimons. Par les grands mots l'idylle est engourdie ;
N'ayons pas l'air de gens jouant la tragédie ;
Disons tout ce qui peut nous passer par l'esprit ;
Allons sous la charmille où l'églantier fleurit,
Dans l'ombre où sont les grands chuchotements des chênes.
Les douces libertés avec les douces chaînes,
Et beaucoup de réel dans un peu d'idéal,
Voilà ce que conseille en riant floréal.
L'enfant amour conduit ce vieux monde aux lisières ;
Adorons les rosiers et même les rosières.
Oublions les sermons du pédant inhumain ;
Que tout soit gaîté, joie, éclat de rire, hymen ;
Et toi, viens avec moi, ma fraîche bien-aimée ;
Qu'on entende chanter les nids sous la ramée,
L'alouette dans l'air, les coqs au poulailler,
Et que ton fichu seul ait le droit de bâiller !

17 mai.

XXII

ANDRÉ CHÉNIER

O belle, le charmant scandale des oiseaux
Dans les arbres, les fleurs, les prés et les roseaux,
Les rayons rencontrant les aigles dans les nues,
L'orageuse gaîté des néréides nues
Se jetant de l'écume et dansant dans les flots,
Blancheurs qui font rêver au loin les matelots,
Ces ébats glorieux des déesses mouillées
Prenant pour lit les mers comme toi les feuillées,
Tout ce qui joue, éclate et luit sur l'horizon

N'a pas plus de splendeur que ta fière chanson.
Ton chant ajouterait de la joie aux dieux mêmes.
Tu te dresses superbe. En même temps tu m'aimes ;
Et tu viens te rasseoir sur mes genoux. Psyché
Par moments comme toi prenait un air fâché,
Puis se jetait au cou du jeune dieu, son maître.
Est-ce qu'on peut bouder l'amour ? Aimer, c'est naître ;
Aimer, c'est savourer, aux bras d'un être cher,
La quantité de ciel que Dieu mit dans la chair ;
C'est être un ange avec la gloire d'être un homme.
Oh ! ne refuse rien. Ne sois pas économe.
Aimons ! Ces instants-là sont les seuls bons et sûrs.
O volupté mêlée aux éternels azurs !
Extase ! ô volonté de là-haut ! Je soupire,
Tu songes. Ton cœur bat près du mien. Laissons dire
Les oiseaux, et laissons les ruisseaux murmurer.
Ce sont des envieux. Belle, il faut s'adorer.
Il faut aller se perdre au fond des bois farouches.
Le ciel étoilé veut la rencontre des bouches ;
Une lionne cherche un lion sur les monts.
Chante ! il faut chanter. Aime ! il faut aimer. Aimons !
Pendant que tu souris, pendant que mon délire
Abuse de ce doux consentement du rire,
Pendant que d'un baiser complice tu m'absous,
La vaste nuit funèbre est au-dessous de nous,
Et les morts, dans l'Hadès plein d'effrayants décombres,
Regardent se lever, sur l'horizon des ombres,
Les astres ténébreux de l'Érèbe qui font
Trembler leurs feux sanglants dans l'eau du Styx profond.

2 juillet.

*

L'IDYLLE DU VIEILLARD

LA VOIX D'UN ENFANT D'UN AN

Que dit-il ? Croyez-vous qu'il parle ? J'en suis sûr.
Mais à qui parle-t-il ? A quelqu'un dans l'azur ;
A ce que nous nommons les esprits ; à l'espace,
Au doux battement d'aile invisible qui passe,
A l'ombre, au vent, peut-être au petit frère mort.
L'enfant apporte un peu de ce ciel dont il sort ;
Il ignore, il arrive ; homme, tu le recueilles.
Il a le tremblement des herbes et des feuilles.
La jaserie avant le langage est la fleur
Qui précède le fruit, moins beau qu'elle, et meilleur,
Si c'est être meilleur qu'être plus nécessaire.
L'enfant candide, au seuil de l'humaine misère,
Regarde cet étrange et redoutable lieu,
Ne comprend pas, s'étonne, et, n'y voyant pas Dieu,
Balbutie, humble voix confiante et touchante ;
Ce qui pleure finit par être ce qui chante ;
Ses premiers mots ont peur comme ses premiers pas ;
Puis il espère.

Au ciel où notre œil n'atteint pas
Il est on ne sait quel nuage de figures
Que les enfants, jadis vénérés des augures,
Aperçoivent d'en bas et qui les fait parler.
Ce petit voit peut-être un œil étinceler ;

Il l'interroge ; il voit, dans de claires nuées,
Des faces resplendir, sans fin diminuées,
Et, fantômes réels qui pour nous seraient vains,
Le regarder, avec des sourires divins ;
L'obscurité sereine étend sur lui ses branches ;
Il rit, car de l'enfant les ténèbres sont blanches.
C'est là, dans l'ombre, au fond des éblouissements,
Qu'il dialogue avec des inconnus charmants ;
L'enfant fait la demande et l'ange la réponse ;
Le babil puéril dans le ciel bleu s'enfonce,
Puis s'en revient, avec les hésitations
Du moineau qui verrait planer les alcyons.
Nous appelons cela bégaiement ; c'est l'abîme
Où, comme un être ailé qui va de cime en cime,
La parole, mêlée à l'éden, au matin,
Essayant de saisir là-haut un mot lointain,
Le prend, le lâche, cherche et trouve, et s'inquiète.
Dans ce que dit l'enfant le ciel profond s'émiette.
Quand l'enfant jase avec l'ombre qui le bénit,
La fauvette, attentive, au rebord de son nid
Se dresse, et ses petits passent, pensifs et frêles,
Leurs têtes à travers les plumes de ses ailes ;
La mère semble dire à sa couvée : « Entends,
Et tâche de parler aussi bien. » Le printemps,
L'aurore, le jour bleu du paradis paisible,
Les rayons, flèches d'or dont la terre est la cible,
Se fondent, en un rhythme obscur, dans l'humble chant
De l'âme chancelante et du cœur trébuchant.
Trébucher, chanceler, bégayer, c'est le charme
De cet âge où le rire éclôt dans une larme.
O divin clair-obscur du langage enfantin !

L'enfant semble pouvoir désarmer le destin ;
L'enfant sans le savoir enseigne la nature ;
Et cette bouche rose est l'auguste ouverture
D'où tombe, ô majesté de l'être faible et nu !
Sur le gouffre ignoré le logos inconnu.
L'innocence au milieu de nous, quelle largesse !
Quel don du ciel ! Qui sait les conseils de sagesse,
Les éclairs de bonté, qui sait la foi, l'amour,
Que versent, à travers leur tremblant demi-jour,
Dans la querelle amère et sinistre où nous sommes,
Les âmes des enfants sur les âmes des hommes ?
Le voit-on jusqu'au fond ce langage où l'on sent
Passer tout ce qui fait tressaillir l'innocent ?
Non. Les hommes émus écoutent ces mêlées
De syllabes dans l'aube adorable envolées,
Idiome où le ciel laisse un reste d'accent,
Mais ne comprennent pas, et s'en vont en disant :
«Ce n'est rien ; c'est un souffle, une haleine, un murmure ;
Le mot est incomplet quand l'âme n'est pas mûre. »
Qu'en savez-vous ? Ce cri, ce chant qui sort d'un nid,
C'est l'homme qui commence et l'ange qui finit.
Vénérez-le. Le bruit mélodieux, la gamme
Dénouée et flottante où l'enfance amalgame
Le parfum de sa lèvre et l'azur de ses yeux,
Ressemble, ô vent du ciel, aux mots mystérieux
Que, pour exprimer l'ombre ou le jour, tu proposes
A la grande âme obscure éparse dans les choses.
L'être qui vient d'éclore en ce monde où tout ment,
Dit comme il peut son triste et doux étonnement.
Pour l'animal perdu dans l'énigme profonde,
Tout vient de l'homme. L'homme ébauche dans ce monde

Une explication du mystère, et par lui
Au fond du noir problème un peu de jour a lui.
Oui, le gazouillement, musique molle et vague,
Brouillard de mots divins confus comme la vague,
Chant dont les nouveau-nés ont le charmant secret,
Et qui de la maison passe dans la forêt,
Est tout un verbe, toute une langue, un échange
De l'aube avec l'étoile et de l'âme avec l'ange,
Idiome des nids, truchement des berceaux,
Pris aux petits enfants par les petits oiseaux.

Paris. — 16 octobre 1870.

FIN DU TOME II

COLLECTION NELSON.

Chefs-d'œuvre de la littérature.

Chaque volume contient de
250 à 550 pages.

Format commode.

Impression en caractères très lisibles
sur papier de luxe.

Illustrations hors texte.

Reliure aussi solide qu'élégante.

Deux volumes par mois.

COLLECTION NELSON

Déjà parus.

BALZAC. — **La Peau de Chagrin; Le Curé de Tours; Le colonel Chabert.** Introduction par Henri Mazel.

GÉNÉRAL Cte PHILIPPE DE SÉGUR. — **La Campagne de Russie.** Introduction par le vicomte E.-M. de Vogüé (*de l'Académie française*).

S. FRANÇOIS DE SALES. — **Introduction à la Vie dévote.** Avec une Introduction par Henry Bordeaux.

ALPHONSE DAUDET. — **Lettres de mon Moulin.** Introduction par Charles Sarolea.

Vte E.-M. DE VOGÜÉ (*de l'Académie française*). — **Les Morts qui parlent.** Introduction par Victor Giraud.

JEAN DE LA BRÈTE. — **Mon Oncle et mon Curé.** (149e Édition.) Introduction par Mme Félix-Faure-Goyau.

LÉON TOLSTOÏ. — **Anna Karénine.** Introduction par Émile Faguet (*de l'Académie française*). (Deux volumes.)

ARTHUR-LÉVY. — **Napoléon intime.** Introduction par François Coppée.

Vte G. D'AVENEL. — **Les Français de mon temps.** (8e Édition.) Introduction par Charles Sarolea.

MAURICE MAETERLINCK. — **Morceaux choisis.** Introduction par Mme Georgette Leblanc.

HENRY BORDEAUX. — **Les Roquevillard.** Introduction par Firmin Roz.

VICTOR CHERBULIEZ (*de l'Académie française*). — **Le comte Kostia.** Introduction par M. Wilmotte.

ANTHOLOGIE des Poètes lyriques français. Introduction par Charles Sarolea.

PAUL BOURGET (*de l'Académie française*). — **Le Disciple.** Introduction par T. de Wyzewa.

EDMOND ABOUT. — **Les Mariages de Paris.** (89e Édition.) Introduction par Émile Faguet.

IVAN TOURGUÉNEFF. — **Fumée.**

LOUIS BERTRAND. — **L'Invasion.**

CLAUDE TILLIER. — **Mon Oncle Benjamin.**

SAINT-SIMON : **La Cour de Louis XIV.**

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. — **Paul et Virginie.**

CHATEAUBRIAND. — **Mémoires d'Outre-tombe.**

BALZAC. — **Eugénie Grandet.**

Sir WALTER SCOTT. — **Ivanhoe.**

ANDREW LANG. — **La Pucelle de France.** Traduit par le Dr Louis Boucher et E.-E. Clarke. Introduction par Mme Félix-Faure-Goyau.

GUSTAVE FLAUBERT. — **Trois Contes.**

ANDRÉ THEURIET. — **La Chanoinesse.**

LA BRUYÈRE. — **Caractères.**

F. SARCEY.—Le Siège de Paris.

CHERBULIEZ.—Miss Rovel.

TOURGUÉNEFF.—Une Nichée de Gentilshommes.

Cte ALBERT VANDAL (*de l'Académie française*). — L'Avènement de Bonaparte. Introduction par Lord Rosebery. (Deux volumes.)

LÉON TOLSTOÏ : ŒUVRES POSTHUMES.

Le Faux Coupon, etc.

Le Père Serge, etc.

Hadji Mourad, etc.

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO.

Premiers Volumes.

1–4. Les Misérables. Tomes I IV.

5. Les Contemplations.

6. Napoléon-le-Petit.

7. Ruy Blas, Les Burgraves.

8. Han d'Islande.

9, 10. Le Rhin. Tomes I, II.

11–13. La Légende des Siècles. Tomes I–III.

14. Marie Tudor, La Esmeralda, Angelo. (*Avril.*)

15. Les Feuilles d'Automne, Les Chants du Crépuscule. (*Avril.*)

N.B. — Deux volumes paraîtront simultanément le premier mercredi de chaque mois.

COLLECTION NELSON

LA PEAU DE CHAGRIN ; LE CURÉ DE TOURS ; LE COLONEL CHABERT. Par Honoré de Balzac. Introduction par Henri Mazel.

Il n'y a pas de bibliothèque française contemporaine qui ne soit tenue d'honneur de se présenter au public sous le patronage de Balzac, comme il n'y a pas de bibliothèque anglaise qui ne soit obligée de se placer sous l'égide de Shakespeare. Une collection de romanciers français sans Balzac, serait comme la tragédie de Hamlet dont on aurait éliminé le personnage de Hamlet. C'est qu'aussi bien Balzac reste, malgré tous ses défauts, le maître souverain, l'ancêtre, le géant, « *le Napoléon de la littérature* », comme il se dénommait lui-même modestement, le créateur inlassable qui a mis au monde et jeté dans la circulation universelle toute une humanité grouillante et si vivante qu'elle « fait concurrence à l'état civil ».

Le premier volume de Balzac que publie la « Collection Nelson » contient une trilogie de chefs-d'œuvre qui révèlent les aspects multiples de ce génie protéiforme. *La Peau de Chagrin*, c'est le grand roman philosophique dans son ampleur et toute sa puissance. *Le Curé de Tours*, c'est le roman ramassé en un vigoureux raccourci. *Le colonel Chabert*, c'est la petite

nouvelle, le camée littéraire où Balzac n'a été égalé que par Maupassant. Jamais autant de richesses n'avaient été condensées en dimensions aussi réduites qu'en ce petit volume qui donne des exemples achevés de chacune des trois formes littéraires qu'a revêtues l'art de Balzac. Aussi cette édition mérite-t-elle de devenir le bréviaire de tous les Balzaciens.

LA CAMPAGNE DE RUSSIE. Par le général comte Philippe de Ségur. Introduction par le vicomte E.-M. de Vogüé.

La destinée de certains livres célèbres est aussi bizarre que celle de certains hommes illustres. *La Campagne de Russie* de Ségur en est un mémorable exemple. La publication de l'ouvrage en 1824 fut une date littéraire. Il eut d'innombrables éditions et fut traduit dans toutes les langues. Cinquante ans plus tard, en 1873, c'est-à-dire à une époque où le nom même de Napoléon était l'objet de l'exécration des Français, le vieillard nonagénaire fit paraître ses *Mémoires* en huit volumes, en y incorporant l'œuvre de sa jeunesse. Les *Mémoires* passèrent inaperçus au milieu de l'indifférence générale.

Les générations nouvelles qui se passionnent pour tout ce qui touche à Napoléon rendront justice à l'œuvre de Ségur et la remettront à son rang qui doit être le premier. *La Campagne de Russie*, narration par un témoin oculaire, aide de camp de l'Empe-

reur, d'une des catastrophes les plus épouvantables de l'histoire, deviendra un des classiques de la littérature napoléonienne. Tels épisodes, l'incendie de Moscou, le passage de la Bérésina, sont d'une saisissante beauté. Car cet historien est un merveilleux écrivain. Le style a toutes les qualités que comporte le sujet : la vigueur, la concision, le nombre, le mouvement, l'ampleur. Un souffle d'épopée circule à travers les douze livres, il faudrait dire les douze chants qui divisent le récit, et de bons juges ont souscrit au jugement de Saint-René Taillandier dans son livre sur de Ségur : *La Campagne de Russie* est un des rares poèmes épiques de la littérature française.

LES MORTS QUI PARLENT. Par le Vte E.-M. de Vogüé (*de l'Académie française*). Introduction par Victor Giraud.

M. DE VOGÜÉ a eu dans sa vie une aventure ; comme la plupart des grands poètes français du XIXe siècle, comme Chateaubriand, comme Hugo, comme Lamartine, il a voulu jouer un rôle politique. Grand seigneur rallié, il a accepté la République, mais la République ne l'a pas accepté. Il est entré au Palais-Bourbon plein de bonne volonté, et l'a quitté plein de dégoût. Et parmi les triomphes de sa carrière littéraire, son expérience politique lui a été amère.

Et cependant, par la mystérieuse alchimie du génie,

M. de Vogüé, de cette amertume, de ses déboires, de ses déceptions, de ses indignations, a su tirer le chef-d'œuvre : *Les Morts qui parlent*. En une succession de tableaux d'une vie et d'une vigueur admirables, en une collection de portraits d'une vérité et d'un relief saisissants, l'auteur nous fait connaître les coulisses du Palais-Bourbon sous la troisième République. Et, aux intrigues politiques, il a mêlé avec un art très ingénieux une intrigue amoureuse, les amours du chef socialiste juif et de la princesse russe. Et autour des héros du roman se meut toute une plèbe de politiciens qui semblent n'écouter que leurs passions et leurs intérêts, mais qui en réalité ne font qu'obéir à leurs instincts ataviques, à la mystérieuse voix de l'hérédité : *Ce sont les Morts qui parlent*. Roman philosophique, roman satirique, le livre a suscité d'ardentes controverses. Nul ne contestera sa haute valeur littéraire : en politique, M. de Vogüé a d'irréconciliables adversaires, dans le domaine de l'art il n'a que des admirateurs.

MON ONCLE ET MON CURÉ. Par Jean de la Brète. Introduction par Mme Félix-Faure-Goyau.

Le roman de Jean de la Brète, pseudonyme masculin que trahissent des qualités toutes féminines de finesse et de délicatesse, a été l'un des gros succès littéraires de notre génération ; 160 éditions ont été enlevées

en quelques années, phénomène unique peut-être dans les annales de la librairie française.

Ce triomphe est d'autant plus remarquable qu'on ne saurait l'attribuer à aucun mérite adventice, à aucun hasard de fortune. Le livre a fait son chemin tout seul et s'est imposé par ses seules qualités intrinsèques. Le roman ne contient aucune scène « réaliste », aucune aventure « passionnelle », aucun élément sensationnel, aucune ficelle de mélodrame. C'est une histoire d'amour toute simple, toute unie, mais cette histoire est contée avec une telle justesse d'analyse, avec un tel charme de style, avec une naïveté si raffinée et une candeur si subtile qu'elle a d'emblée conquis le public. Elle a gardé sa place — une place sûre et discrète — dans toutes les bibliothèques familiales.

ANNA KARÉNINE. Par Léon Tolstoï. Introduction par Émile Faguet. (Deux volumes.)

Anna Karénine n'est pas seulement, suivant l'expression de M. Faguet, « le roman du siècle » et la tragédie éternelle de l'amour coupable ; l'œuvre du prophète de Iasnaïa-Poliana marque l'apogée et la perfection d'un genre littéraire au delà de laquelle on n'aperçoit plus rien. Jamais romancier n'avait atteint à ces altitudes, ni Fielding dans *Tom Jones*, ni Balzac dans *le Cousin Pons*, ni Flaubert dans *Madame Bovary*. Tous les critiques depuis de Vogüé

jusqu'à Brandès, en parlant d'*Anna Karénine*, ont épuisé la gamme des épithètes laudatives et superlatives. Et tous ces superlatifs se résument en ceci, qu'*Anna Karénine*, ce n'est plus de l'art, ce n'est plus la représentation de la vie, c'est la vie même, la vie humaine palpitante et frémissante, et non pas seulement la vie extérieure, mais la vie intérieure, la vie mystérieuse de l'âme. Non, pas même Shakespeare n'a sondé le cœur humain à ces profondeurs, n'a analysé le mécanisme et le jeu délié des passions avec cette science infaillible, et n'a su dégager des passions, de leurs errements, de leurs sophismes, de leurs souffrances, la moralité qu'elles contiennent et suggèrent.

Et n'oublions pas aussi qu'*Anna Karénine* marque l'entrée triomphale de la littérature russe dans notre culture européenne. Nulle œuvre russe ne nous fait mieux sentir et pressentir tout ce que nous apporte de dons nouveaux et inappréciables, tout ce que contient de promesses et d'avenir, cette mystérieuse et fatidique race slave que notre orgueil et notre ignorance se complaisent à reléguer dans ses steppes et dans la barbarie.

NELSON, ÉDITEURS,
189, rue Saint-Jacques, Paris.

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

ÉDITION NELSON

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

ÉDITION NELSON